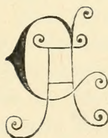
Le Siam
et les Siamois

Etienne Edmond

Cᵗ E. LUNET DE LAJONQUIÈRE

Le Siam et les Siamois



PARIS
Librairie Armand Colin
5, rue de Mézières, 5
1906

Droits de traduction et de reproduction réservés.

HHs
L9628sL

581787

14.4.54

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Hollande,

Published June 6, nineteen hundred and six.
Privilege of Copyright in the United States reserved,
under the Act approved March 3, 1905,
by Max Leclerc and H. Bourrelier, proprietors of Librairie Armand Colin

LE SIAM ET LES SIAMOIS

CHAPITRE PREMIER

BANGKOK. — QUELQUES GÉNÉRALITÉS SUR LE SIAM, LES SIAMOIS ET LES ÉTRANGERS

Arrivée à Bangkok. — Changement d'itinéraire. — Bangkok. — Le Roi, la famille royale, l'aristocratie siamoise. — Organisation administrative. — Les ministères. — Les Siamois. — Religions. — Arts, littérature. — Laotiens. — Pegouans. — Annamites. — Cambodgiens. — Malais. — Indiens. — Chinois. — Européens. — Les missionnaires. — Les origines de Bangkok.

Nous sommes à Bangkok depuis quelques jours[1], . Finot et moi. Il vient de diriger pendant six ns l'Ecole Française d'Extrême-Orient et, légitiement fier des résultats acquis, rentre en France ar les Indes anglaises. Je devais le quitter ici, lui agnant Rangoon par mer, tandis que, partant de non côté pour Korat, j'irais continuer l'inventaire des monuments de l'ancien Cambodge que j'ai commencé il y a quatre ans[2].

Ce programme qui nous avait paru conçu avec la

[1] Octobre 1904.

[2] *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, par E. Lunet de Lajonquière, chef de bataillon d'infanterie coloniale. (E. Leroux, éditeur.)

plus grande sagesse a cependant soulevé ici pas mal d'objections : le voyage par mer entre Bangkok et Rangoon devait être long et insipide, les bateaux qui assuraient ce service avaient des départs très irréguliers, ceci concernait M. Finot ; quant à moi, on m'assurait que la vallée du Mun était encore inondée, que, par suite, la circulation serait difficile, impossible parfois, et que je risquais ainsi de perdre inutilement un temps qui pourrait être mieux employé.

On nous disait en effet que nous aurions grand profit à visiter les anciennes capitales des « Thai », vestiges des dernières étapes de leur migration du nord au sud de la Péninsule, ce que nous pourrions faire aisément, l'un en gagnant Rangoon par voie de terre, l'autre en attendant que les eaux qui recouvrent actuellement la vallée du Mun se soient écoulées dans le Mekhong, laissant à découvert les voies de charrettes. Tout cela était d'autant plus convaincant, qu'ayant déjà fait ensemble de longues routes en Indo-Chine, nous savons combien nous pouvons compter l'un sur l'autre dans ces voyages et que notre curiosité naturelle, en ce qui concerne les choses et les gens de l'Extrême-Orient, n'avait pas besoin de toutes les promesses qu'on nous faisait pour être mise en éveil.

Nous venons donc de décider que nous partirons ensemble pour Rangoon en remontant la vallée du Menam et de son affluent, le Meping, jusqu'à Raheng, pour de là, franchissant l'épine dorsale de la péninsule, gagner Moulmein d'abord, puis Rangoon, où nous

nous séparerons. Par le chemin des écoliers, par Mandalay et Pagan en Birmanie, par Calcutta, par les villes saintes du Gange, par Bombay, par Ceylan que les bouddhistes d'ici considèrent comme la Rome de leur religion, M. Finot rejoindra sa chaire de l'École des Hautes Études ; moi, reprenant jusqu'à Raheng la route déjà parcourue, je recouperai ensuite, suivant à peu près le parallèle de cette ville, les trois cours d'eau qui se réunissent à environ 200 kilomètres plus au sud pour former le Menam, et rentrerai à Bangkok, en descendant la plus orientale de ces rivières. Nos hésitations, il faut l'avouer, n'ont pas été bien longues, mais maintenant c'est chose arrêtée, dans quelques jours nous allons partir.

Cette route que nous allons faire n'est du reste pas inconnue ; exactement ou non, elle est indiquée sur toutes les cartes et les agents des Compagnies qui exploitent les forêts de teck la suivent, nous dit-on, de temps à autre. Nous devons aller par la voie fluviale jusqu'à Raheng, en nous pressant un peu, car les eaux tendent à baisser; ensuite nous aurons des éléphants jusqu'à Kokarit, qui est reliée à Moulmein par un service régulier. Nous n'avons donc à prévoir que les difficultés ordinaires de quelques jours de route par terre, entre le Meping et cette bourgade, jusqu'à présent inconnue de nous, mais dont le nom reviendra, sans doute, souvent dans nos conversations, car nous la considérons déjà comme le terme des petits ennuis toujours à prévoir dans ces sortes de voyages.

Si court soit-il, nous avons cependant quelques pré-

paratifs à faire, car nous ne trouverons sur notre route aucun endroit où nous puissions nous approvisionner. Il est nécessaire aussi que les autorités des centres administratifs que nous traverserons soient prévenues de notre arrivée, nous n'avons pas seulement le désir d'aller le plus rapidement possible, mais encore et surtout de voir tout ce qu'il peut y avoir d'intéressant dans le pays ; or, pour qu'on réponde à nos questions, il faut que l'indifférence asiatique soit tout d'abord un peu secouée par de chaudes recommandations officielles.

Tout cela nous prendra quelques jours. Nous allons les mettre à profit : moi pour revoir Bangkok où je suis déjà venu passer quelques semaines, il y a trois ou quatre ans ; M. Finot pour faire connaissance avec cette cité Extrême-Orientale, une des plus curieuses certainement des rivages asiatiques.

De-ci, de-là, nous recueillerons sans doute bien des renseignements sur l'état général du royaume et nous partirons ainsi, prêts à nous intéresser à tout ce que nous trouverons sur notre route.



Voyons d'abord la capitale :

Bangkok est une des grandes villes de l'Extrême-Orient. C'est le point vital du Siam. Elle est la résidence ordinaire de la cour et le siège de toutes les administrations centrales. Vers elle convergent toutes les richesses du royaume. Située à environ

17 kilomètres de la mer, à vol d'oiseau et, en suivant le cours du Menam, sur les deux rives duquel s'étendent ses divers quartiers, à 25 milles de l'embouchure, elle est le seul port à grand trafic du golfe. Le fleuve, large et profond, libre de tous les obstacles qui embarrassent ordinairement les voies d'eau dans les deltas, serait un merveilleux instrument commercial, n'était la barre de boue qui, à quelques milles en avant de l'entrée, se découvre aux basses mers jusqu'à n'être plus que par 3 mètres de fond.

La capitale se trouve ainsi au centre de ce merveilleux delta, sillonné de canaux naturels ou artificiels, qui est un des greniers à riz du monde.

Dans la ville même et dans ses environs n'existe aucune hauteur, aucune surélévation du sol. Elle émerge à peine du milieu des rizières environnantes qui lui font une ceinture de verdure éternelle; ses boulevards, ses rues, ses tramways, ses lignes ferrées enjambent les cent canaux qui, sur la rive droite comme sur la rive gauche, conduisent au fleuve les eaux des plaines inondées.

Elle n'a pas, à proprement parler, de quartiers bien distincts, car les différents groupements de population, empiétant les uns sur les autres, se confondent, se mêlent en une agglomération qui ne manque pas de pittoresque. On peut cependant distinguer les points où s'établirent les agglomérations primitives au milieu de cette confusion due surtout aux immigrations récentes.

Dans une des boucles du Menan, sur la rive gauche,

le palais du roi, des pagodes, des jardins publics, des ministères, la place d'armes, sont entourés vers l'est par un canal formant avec le fleuve même une île ovale, longue de 2 kilomètres, qui est ainsi complètement réservée. Un autre canal en demi-cercle, concentrique au premier, trace autour de nouveaux bâtiments officiels une deuxième enceinte dans laquelle, entre de nombreuses pagodes, se croisent des rues bordées de boutiques. Les façades identiques de celles-ci, leur construction toute pareille indiquent qu'elles ont été élevées à la fois, sur un plan unique, par les mêmes propriétaires ; de fait elles appartiennent en grande partie à des membres de la famille royale, à de hauts mandarins siamois, dont les demeures particulières se cachent à l'intérieur, au milieu des quadrilatères qu'elles enferment. Ces deux quartiers sont entièrement compris dans une enceinte unique, formée d'un haut mur de briques, long d'environ 6 kilomètres, auquel le fleuve et le deuxième des canaux dont nous avons parlé servent de fossés. C'est là ce qu'on appelle la ville royale, de fondation relativement récente puisqu'elle date de l'avènement de la dynastie actuelle, c'est-à-dire depuis à peine un peu plus d'un siècle.

Un troisième canal délimite encore une zone concentrique aux deux premières, occupée en grande partie, au nord et sur la berge amont du fleuve, par des jardins, des palais et des pagodes, et, au sud sur la berge aval, par le quartier le plus populeux, le plus pittoresque et le plus grouillant de la capitale, le

Sampeng (en d'autres pays d'Orient on dirait le bazar). Là, sur une longueur de 2 kilomètres en bordure du fleuve, se pressent par milliers, le long de ruelles étroites et tortueuses, pavées de dalles branlantes, une file interminable de boutiques chinoises dont les éventaires multicolores, les enseignes rouges et dorées, à peines protégées contre le soleil par des nattes en guenilles tendues d'une maison à l'autre, jettent l'éclat brutal de leurs couleurs criardes. Aucune voiture n'y peut circuler, aucune bête de charge n'y passerait sans renverser les étalages, mais une foule de porteurs chinois, le torse nu, la tresse en chignon sur la nuque, s'y pressent, bousculant de leurs fardeaux, souvent volumineux, les passants quels qu'ils soient.

Comme dans toute ville chinoise, les abords des maisons sont infects ; les dalles des ruelles font jaillir en retombant sous le pied une boue noirâtre et puante. En certains coins, sur le bord des canaux, des amas d'immondices attendent que les pluies viennent les entraîner vers le fleuve et à la saison sèche, il n'y a plus là que quelques flaques d'eau verdâtre dans laquelle croupissent des charognes. Les ponts, les parvis des pagodes sont encombrés de lépreux aux plaies hideuses ; ils les étalent aux yeux des passants, sans même en chasser les mouches qui y pullulent. Les parfums des fleurs, des fruits, les odeurs violentes des drogues pharmaceutiques, des bâtonnets d'encens, des cuisines en plein vent, se mêlent à ces relents de pourriture et aux miasmes qui s'élèvent le soir des

boues infestées. Dans ce milieu malsain, où il semblerait que les épidémies doivent faucher à pleins bras, prospère cependant une population très dense de petits boutiquiers et d'artisans, sans qu'on puisse s'expliquer comment ces milliers de magasins aux approvisionnements tous semblables, où l'on trouve les mêmes denrées à des prix invariables, peuvent ainsi exister côte à côte sans se tuer les uns les autres.

Ce fut là sans doute le premier établissement des immigrants chinois sur cette partie du Menam. Maintenant ils ont pullulé, leurs boutiques se pressent le long de New-Road, la voie nouvelle; ils envahissent les rues à tracés plus modernes, plus conformes à nos habitudes d'hygiène, qui se déploient en éventail autour du noyau initial, et peu à peu ils ont pénétré dans toutes les parties de la ville. Ils forment, du reste, une grande partie de sa population qu'on estime à environ 500 000 âmes.

Plus en aval, New-Road se prolonge parallèlement au fleuve jusqu'au faubourg de Bangkolem. Monotone par le déroulement continu des compartiments chinois aux devantures toutes pareilles, cette grande voie serait triste, n'était le grouillement intense qui l'anime : tramways électriques bondés de voyageurs debout entre les banquettes, voitures particulières attelées de poneys fringants, locatis aux rosses harnachées de ficelles, malabares [1] déteints, pousse-pousses surchargés d'hommes, de volailles ou de porcs, s'y

[1] On appelle ainsi en Indo-Chine une sorte de voitures à quatre roues, à caisse couverte, qui sont les fiacres du pays.

entre-croisent dans un mouvement constant. Maintenant voici d'abord quelques maisons de commerce européennes, ensuite les jardins des légations qui, presque toutes, ont leurs façades sur le fleuve ; puis, plus en aval encore, ce sont des docks, des scieries, des rizeries jusqu'à Bangkolem.

Il n'existe pas, à vrai dire, de quartier spécialement réservé aux Européens. Il semble cependant que ceux-ci se soient principalement groupés sur les bords même du fleuve, près des légations, et dans les rues perpendiculaires, Surya-Wongse, Wind mill, Lapon-Yom, le long desquelles leurs villas, leurs cercles s'égrènent au milieu des jardins, dans la direction du champ de courses, cet accessoire désormais inévitable de toute ville d'Extrême-Orient qui se respecte.

En revenant vers l'amont, toujours sur la même rive du fleuve, au delà du parc royal de Dusit, le faubourg de Samsen termine de ce côté, comme Bangkolem en aval, l'agglomération urbaine ; c'est une sorte de gros village entourant des scieries chinoises et habité surtout par des Annamites et des Cambodgiens, descendants des prisonniers de guerre faits pendant les campagnes du commencement du siècle.

Les quartiers de la rive droite sont beaucoup moins importants ; on y trouve cependant de fort belles pagodes, comme Wat Rakang ou Wat Cheng, et de nombreux palais appartenant aux anciennes familles de l'aristocratie siamoise. Longeant les murs moussus qui dérobent ces demeures à la vue des passants, coulent de paisibles canaux aux eaux verdâtres, entre

des quais de briques chevelus d'herbes parasites ; les arbres séculaires des parcs clos les couvrent d'une ombre perpétuelle ; des passerelles, des ponceaux les enjambent de-ci, de-là, avec des silhouettes vieillottes ; des pirogues légères, conduites à la godille, y circulent sans bruit ; tout y est calme, les rumeurs du Sampeng grouillant n'arrivent pas jusqu'ici. Les premiers rois de la dynastie actuelle, abandonnant Ayuthia que les Birmans venaient de ravager et où tous les anciens palais étaient en ruine, vinrent d'abord s'installer là, et ces canaux aux eaux lentes, semblables à ceux de la ville désertée, rappelèrent probablement aussi aux anciens voyageurs la Venise de l'Adriatique.

Tout près, un ancien marché aux ruelles plus étroites, plus tortueuses et plus sales que celles du bazar nouveau, avec leur dallage cahotique et de misérables boutiques obscures et crasseuses, a été presqu'entièrement délaissé par les Chinois ; après eux, des Pegouans, des Birmans et des Indiens sont venus s'y entasser à leur tour, ces derniers en véritables campements y élèvent et y parquent des chèvres. Un cas de peste a éclaté dernièrement au milieu de cette agglomération cosmopolite ; c'est vraiment miracle qu'il soit resté unique et que le fléau n'ait pas dépeuplé ces sentines, à travers lesquelles le service d'hygiène ne tardera pas sans doute à tailler des percées, comme il fait depuis quelques années dans les quartiers similaires de la rive gauche.

Un petit groupe de descendants des Portugais qui

vinrent s'établir là au XVIe siècle se serre autour de la vieille église de Santa Cruz, qui est voisine ; ils cherchent, dans l'observation fidèle des vieilles coutumes qu'ils leur laissèrent comme seul héritage, à se rattacher aux lointains ancêtres venus d'Occident, et cependant, depuis longtemps sans doute, le sang indigène a éliminé les quelques hérédités européennes des premiers métissages.

Plus en aval, on sort de ces quartiers morts pour entrer au milieu de la vie industrielle. Des rizeries assez importantes s'échelonnent sur la rive même ; empanachées de fumées et d'étincelles, elles puisent sans cesse le paddy dans les flancs lourds des grosses jonques qui se succèdent à leurs appontements le décortiquent, l'ensachent et emplissent d'un mouvement régulier les cargos alignés sur les ancrages du fleuve.

Ce fleuve, les Siamois l'appellent le « Menam chaophaya », le Fleuve Roi, car il est l'artère vitale de leur pays. Pendant sa traversée de Bangkok, son lit constitue un des quartiers les plus animés de la capitale. En amont, en face du palais et des cales couvertes dans lesquelles on conserve les embarcations royales ouvrées et dorées, sont encrés en ligne de file les bateaux de guerre et les yachts de Sa Majesté. Ils ne sortent guère, mais sont cependant tenus très proprement et font bonne figure.

C'est en aval du port militaire que s'arrêtent les steamers de la marine marchande, leur file ininterrompue suit les méandres du fleuve, en plein lit,

et s'allonge, certains jours, jusqu'à Bangkolem. Quelques voiliers et de grandes barques se chargent aussi de teck et de riz pour la Chine ou pour l'Inde. Les importations et exportations de cette flotte marchande se chiffrent à un total global de près de 200 000 000 de ticaux, soit un peu moins de 250 000 000 de francs.

Le long des deux rives de ce port fluvial, le Sampeng, comme l'ancien marché abandonné, ont débordé sur les eaux mêmes, formant deux quartiers de maisons flottantes aux pignons aigus, très populeux tous deux et très animés. Ces habitations, coquettes pour la plupart, sont en grande partie destinées au commerce, mais il y en a beaucoup, cependant, qui sont habitées par de petits fonctionnaires, des employés d'administration, des gens à fortune moyenne. Celles-ci, souvent peintes de couleurs vives, décorées de menuiseries élégantes s'ouvrent sur des verandahs ornées de fleurs, où des chaises longues permettent de goûter tout à l'aise, le soir venu, la bonne fraîcheur qu'apporte la rivière. Dans les autres, les éventaires aux cuivres étincelants, aux cotonnades multicolores descendant jusqu'au ras de l'eau, permettent au client de faire son choix sans même quitter sa pirogue. Ces villes mouvantes suivent la hausse et la baisse des eaux et ondulent avec des clapotis au passage des gros vapeurs. Des passerelles permettent d'atteindre les berges, mais chaque case a sa pirogue que tout le monde, même les enfants, sait conduire ici, et c'est dans ces embarcations, parfois si légères qu'il est dangereux pour des Européens de

s'en servir, que les indigènes circulent le long de ces quartiers pittoresques et gagnent les grands appontements qui prolongent les rues principales. On voit ces pirogues sortir en grand nombre des ruelles, s'accrocher par grappes aux endroits les plus fréquentés, traverser le fleuve sous le nez des grands steamers, conduites par un seul rameur, debout à l'arrière, qui n'est quelquefois qu'un enfant, ou promener les étalages de petits commerçants, marchands de fruits, de légumes, de sucreries, de plats tout faits ou de charcuterie, qui annoncent leur passage en agitant des sonnettes ou en poussant par intervalles de longs cris modulés. Tout cela, animé encore par les mouvements des navires, des jonques qui les chargent et les déchargent, le passage rapide et les coups de sifflet des « steam-launch » très nombreux, donne à cette ville sur l'eau un aspect inoubliable.

Un Siamois, propriétaire de plusieurs chaloupes, avec qui j'ai lié connaissance ces jours-ci, me disait que ses compatriotes aimaient tout particulièrement ce genre d'habitations sur radeaux, parce qu'il y faisait toujours plus frais, qu'il était plus commode de les tenir propres, qu'on était tout à portée pour la baignade et que les femmes avaient ainsi moins de peine à aller chercher l'eau nécessaire au ménage, ce qui était une grosse complication dans les maisons des quartiers de l'intérieur.

La capitale tout entière n'a, en effet, d'autre approvisionnement d'eau que celle du fleuve; il semble, cependant, qu'on puisse avoir quelque répugnance

légitime à s'y baigner et à boire cette boue jaune qui entraîne vers la mer tous les immondices de la capitale, balançant dans ses remous des charognes de chiens ou de buffles, et quelquefois aussi des cadavres de cholériques; le passage de pareils foyers d'infection n'est pas chose rare, et un officier, embarqué sur un des stationnaires qui s'ancraient autrefois d'une façon permanente en face de la légation de France, me disait que le marin de quart aux bossoirs devait, fort souvent, les écarter de l'étrave. Les Asiatiques n'ont pas de pareilles susceptibilités, ils se plongent avec délices dans ce bouillon de cultures microbiennes riche à faire pâlir un bactériologue, s'y rincent la bouche et les dents et boivent à même, sans se soucier des opérations contraires que les voisins font à droite, à gauche ou même devant eux. Il y a bien évidemment quelques épidémies qui n'ont sans doute pas d'autre cause, mais il faut avouer cependant qu'elles sont moins nombreuses et moins meurtrières que pourraient le faire croire des habitudes aussi contraires à l'hygiène, pas plus même que dans d'autres villes d'Extrême-Orient mieux tenues; il ne nous reste plus qu'à croire, pour ne pas désobliger l'Institut Pasteur, qu'il y a là tant de microbes qu'ils se dévorent entre eux.

En amont des deux ports, encore d'autres quartiers flottants, des villages, des marchés, se succédant presque sans intervalles, forment des faubourgs populeux; en aval, les appontements des légations, des hôtels, des maisons de commerce, des scieries, des

rizeries, puis d'autres villages riverains, alimentent presque jusqu'à la mer le courant intense de circulation qui sillonne les eaux jaunes.

Les rues parallèles sont toutes récentes, l'ancien Bangkok n'en avait pour ainsi dire pas, les « steam-launch » et les pirogues étaient alors les fiacres de la capitale; il n'y a cependant pas de quais, les rives appartiennent en propre aux riverains; c'est à peine si, de loin en loin, des ruelles, glissant entre les jardins, permettent d'accéder aux appontements publics où se pressent les grappes serrées de pirogues dont les rameurs piaillards se disputent les clients.

Les voies nouvelles, doublées de canaux profonds, sont bordées de villas et ombragées d'arbres qui se couvrent à certaines époques de myriades de lucioles; alors, le soir venu, ces bestioles lumineuses, augmentant ou diminuant ensemble leur phosphorescence, les auréolent par intermittence d'une lueur bleuâtre.

Une foule cosmopolite habite ces divers quartiers; on en estime le nombre, comme nous l'avons vu, à 400 ou 500 000 âmes qui se décomposent ainsi suivant le *Bangkok Directory* de cette année 1904, le tout en chiffres approchés :

Siamois.	150 000
Laotiens	15 000
Birmans.	3 000
Pégouans (mohns).	80 000
Cambodgiens et annamites. . .	20 000
Malais.	30 000
Chinois.	200 000

On doit ajouter à ce total environ 400 Européens,

Américains, ou Japonais et Coréens, plus 4 ou 5000 Indiens, Klings, Pathans, etc.

Les pagodes. — Parmi les curiosités de Bangkok, il faut en premier lieu citer ses pagodes. La religion est intimement liée à tous les actes de la vie des Siamois, le désir de s'acquérir des mérites et, par là, de gravir un ou plusieurs degrés sur l'échelle des transformations qui conduisent à la perfection suprême, amène donc les uns et les autres à construire ou à orner les édifices religieux qui sont fort nombreux dans les villes, comme du reste dans les campagnes les plus reculées : ici somptueux et éclatants de dorures, là-bas humbles abris aux toitures de chaume.

La plus luxueuse est celle de Benchamabophit située près du nouveau palais royal, dans le Dusit park, elle paraît monopoliser toutes les faveurs de Sa Majesté, et naturellement celles de ses courtisans. Au milieu de jardins coupés par des canaux aux talus maçonnés, s'élèvent ses bâtiments de construction récente, mais fort heureusement conçus dans le plus pur style siamois. Sur leurs soubassements moulurés, des corps de bâtiments en forme de troncs de pyramides, aux faces doucement inclinées, supportent les toits multiples couverts de tuiles vernies polychromes ; leurs arêtes ornées se relèvent aux angles et leur crête aiguë se prolonge au-dessus des pignons par une longue antenne courbée en col de cygne. Une ornementation très fouillée, où les dorures et les clinquants se fondent par la multiplicité des détails dans une tonalité discrète, encadre, en relief sur les murs

blancs, les ouvertures des portes et des fenêtres. Celles-ci sont trapézoïdales, s'harmonisant avec la forme générale du corps principal, disposition fort heureuse qui donne à l'ensemble beaucoup de grâce et de légèreté. A l'intérieur, les murs sont couverts de dorures ou de fresques qui garnissent entièrement les panneaux, là aussi le fouillis des détails éteint l'éclat trop cru des couleurs et des ors ; les colonnes en bois, laquées de rouge, les statues du Bouddha énormes et dorées ne détonnent pas dans cet ensemble qu'aucune camelote européenne n'a jusqu'ici déshonoré. Il manque encore, autour de ces pagodes, autour des édicules de style identique qui abritent les bonzes, l'ombrage épais des grands arbres, éteignant la réverbération du soleil sur les dallages des cours et les cordons de pierres qui courent le long des canaux, mais la végétation si puissante du pays ne tardera pas à y pourvoir.

Plus riche, plus grandiose, mais enfermée entre les murs du palais et gênée par le voisinage d'autres édifices, la pagode royale, Wat Phra Keo, renferme le Bouddha d'émeraude, sorte de palladium que se disputèrent les différents groupements « thai ». Elle élève au-dessus de l'enceinte ses toits aux larmiers garnis de clochettes qui, tintant sous la caresse de la brise, portent au Maître les éternelles prières des rois siamois. A l'intérieur, sur les gradins qui élèvent très haut le tabernacle en cristal de l'image précieuse, ou à ses pieds devant lui, sont déposés les présents les plus divers : riches objets d'art indi-

gènes, cadeaux de souverains européens, lampes de toutes sortes, statues en métal précieux de grandeur naturelle rapportées des « muongs » lointains par les armées victorieuses, arbres fleuris d'or ou d'argent, que déposaient là les princes tributaires, vitrines contenant les vêtements brodés dont on couvre la statue du Maître, coupes, vases, etc., etc. Toutes ces choses attestant la puissance, l'ancien renom de la patrie, sont réunies dans ce temple où le Roi, les membres de la famille royale, ceux de la haute aristocratie dirigeante viennent s'agenouiller sur des nattes d'argent, prier et écouter la doctrine, remettant l'âme religieuse de la nation à la garde de son éternel protecteur.

A côté, un grand « stupa »[1] doré et une autre pagode qui brûla en partie dernièrement, mais qu'on répare assez heureusement, sont enfermés dans une même enceinte rectangulaire de cloîtres, ouverts seulement, les portes d'entrées exceptées, sur le préau intérieur. Là, des peintures murales représentant diverses scènes des légendes populaires, peuplées de demi-dieux coiffés de tiares d'or, de princesses aux grâces mignardes assises dans des palais ajourés, de singes aux visages verts, de monstres menaçants, d'animaux aux silhouettes tourmentées se déroulent sans fin, intéressantes malgré la gaucherie du dessin par la tonalité de l'ensemble et la multiplicité des détails.

[1] Stupa. — Édifice à destination de reliquaire, le plus souvent en forme de cloche, se terminant par une haute aiguille, dont le modèle aurait été donné par le Bouddha lui-même.

Des images bouddhiques rapportées de Java, des vases de marbre, un Ganeça monstrueux, ceinturé de têtes de mort, des bas-reliefs enlevés aux monuments brahmaniques de la région d'Angkor, une assez fine statue en bronze de l'ermite qui inventa la médecine, sont disposés çà et là dans le préau que déshonorent tout un lot de bonshommes, grandeur nature, représentant les divers types des habitants du globe, œuvres grotesques, déposées là par quelque praticien italien en cours d'aventures. En dehors, dans une deuxième enceinte, des « cheddi »[1] polychromes dressent vers le soleil leurs aiguilles au dessin tourmenté, étincelantes de fleurs en faïence émaillée et, par les belles journées de clair soleil, toutes ces pointes, ces toits vernissés, dont les couleurs vues dans le détail sont peut-être exagérées, s'harmonisent bien à l'atmosphère chaude et resplendissante.

En dehors des murs même du palais, mais dans cette première enceinte de la ville royale, l'ancienne pagode de Wat-Pho, un peu délaissée maintenant, couvre de ses cloîtres déserts un espace considérable ; un grand silence règne dans ses cours dallées, dans ses chapelles où ne fréquentent plus que quelques visiteurs, quelques bonzes amoureux de solitude, ou des vieilles femmes à la tête rasée, vêtues de blanc, qui viennent pleurer leur veuvage à l'ombre des monas-

[1] Pyramides aux formes grêles, d'un dessin très tourmenté, qui seraient des reliquaires vrais ou supposés ; on les trouve en grand nombre lans certaines pagodes au Siam comme au Cambodge.

tères. Dans le sanctuaire, un énorme Bouddha couché, long de 40 mètres, remplit l'immense nef. Cette masse de briques, couverte d'une sorte de stuc, était entièrement dorée et les premiers voyageurs européens, soit qu'ils l'aient cru eux-mêmes, soit qu'ils aient voulu émerveiller leurs contemporains en vertu de l'adage « a beau mentir qui vient de loin », avaient raconté qu'elle était en or massif, ce qui, évidemment, représentait un merveilleux trésor. Maintenant la couche d'or est écaillée par partie et je soupçonne les visiteurs, en quête de souvenirs de route, d'avoir fort aidé le temps à dégrader ainsi la sainte image du Maître qui, accoudé sur ses hauts coussins, sa face inexpressive noyée dans la pénombre constante, a l'air de s'endormir dans un mélancolique abandon. Il faut aussi voir dans la même pagode de magnifiques battants de portes en bois, laqués et incrustés de nacre, qui sont une des plus jolies productions de l'art siamois.

Dans un des préaux, sur un rocher qu'ombrage un tamarinier, a été placé un « linga » de grès, qui date du xv[e] siècle de notre ère à une époque où la foi bouddhique et la civilisation « thai » luttaient encore contre l'influence séculaire des brahmanes hindous, fondateurs de ce royaume du Cambodge qui ne fut en somme entre leurs mains qu'une colonie théocratique. Maintenant une vague tradition attribue encore des vertus particulières à ce symbole Civaïte. Les jeunes Siamoises inquiètes de leur stérilité viennent coller des carrés de feuilles d'or sur la pierre usée par la dévotion des fidèles, déposent des fleurs devant elle et restent là de longues

heures, priant pour qu'il leur soit accordé d'être mères.

Wat Boromanivet est d'accès un peu difficile, parce que le chef du monastère est actuellement le savant prince Wajirayhana, propre frère du roi, et que, bien qu'il se soit à tout jamais dévoué à sa mission religieuse, une considération toute particulière s'attache encore à sa personne de sang royal. Sans pénétrer dans la partie réservée aux bonzes et à leurs élèves qui sont nombreux, on peut toutefois visiter avec intérêt le « bot », la pagode proprement dite, dont les portes et les fenêtres sont couvertes de sculptures intéressantes.

Il faut encore citer Wat Suthat, où sont conservées des statuettes anciennes; Wat Sisaket, bâtie tout en haut d'une colline artificielle d'où l'on jouit d'un superbe tour d'horizon embrassant la ville entière et se prolongeant jusqu'aux silhouettes indécises des collines lointaines. Au pied du monticule, en face de la porte d'entrée, un ensemble de bâtiments modernes, servant aux crémations, s'élève sur l'emplacement des anciennes cours où l'on jetait aux chiens et aux vautours les cadavres de ceux qui faisaient ainsi, pour s'acquérir des mérites, le sacrifice de leurs dépouilles mortelles. Ces pratiques sont maintenant abolies, probablement au nom de l'hygiène, mais j'ai pu assister, il y a quelques années, à une de ces scènes macabres et j'ai encore présent à la mémoire le spectacle de ce grouillement de bêtes immondes accourues à l'odeur, sous lequel le corps disparaissait en entier; du fouillis des plumes grises, des ailes frémissantes d'avidité, de

longs cous rouges, déplumés, sortaient, dressant les têtes souillées de sanies, les becs garnis de lambeaux de chair; on vendait jadis une photographie saisissante de cette scène, le cliché ne doit pas en être perdu.

Sur la rive droite, non loin de la pauvre église de Santa Cruz, la Wat Cheng est surtout remarquable par son « prang », réminiscence des anciens édifices cambodgiens, qui dresse, à une grande hauteur au-dessus des palais endormis de ce vieux quartier, le trisul barbelé de Çiva ; mais ici l'abandon est plus marqué que partout ailleurs dans la ville, les cloîtres s'écroulent, la végétation folle s'attaque aux murs de briques et les quelques moines impuissants à la combattre, cantonnés maintenant dans un tout petit recoin du vaste édifice, se retirent d'année en année devant elle.

Le palais, la ville royale. — On ne visite guère qu'une partie de la résidence royale, celle où ont été élevés les bâtiments d'architecture moderne affectés aux ministères de l'Intérieur, des Affaires étrangères et des Finances. Avec des autorisations spéciales, on peut encore voir la salle du Trône et les salons qui occupent le premier étage d'un grand édifice à l'européenne, assez heureusement coiffé d'une toiture siamoise, et aussi la Wat Phra Keo dont j'ai parlé précédemment et qui est contiguë. Au delà, entre les hautes murailles de briques aux portes jalousement fermées, s'étendent les jardins privés et les pavillons qui sont le « home » du Roi et du per-

sonnel féminin très nombreux de sa maison intime. J'en ai entendu dire merveilles, sans savoir toutefois si celui qui m'en parlait ainsi était suffisamment documenté lui-même ; aussi ne me risquerai-je pas à de plus amples détails.

Les conseillers européens du gouvernement siamois cherchent à donner à toutes les voies de cette partie de la ville, qui s'étend entre le palais royal et le parc de Dusit, l'aspect des grandes avenues qui ornent les abords bien fréquentés de nos capitales européennes. A mon goût, ils n'y ont réussi qu'en partie ; le temps et la végétation arrangeront peut-être tout cela.

Le ministère de la Guerre, la douane, d'autres bâtiments officiels n'ont rien de particulièrement remarquable ; on a beau me donner mille bonnes raisons, toutes ces choses de chez nous me paraissent laides ici, et je n'ai pas oublié depuis 1883, lors de mon premier voyage en Indo-Chine, la silhouette falote d'un pasteur promenant sa redingote et son chapeau haut-de-forme sous les cocotiers de Colombo.

Avec ses 500 000 habitants, Bangkok groupe environ la dixième partie de la population du royaume :

Siamois	1 766 000
Laotiens.	1 354 000
Shans et Birmans	46 000
Pegouans	130 000
Cambodgiens et Annamites. .	490 000
Kariengs et Lawas.	130 000
Malais.	753 000
Chinois	523 000

Soit un total de 5 292 000, chiffre auquel il faut ajou-

ter environ 5 000 Européens, Indiens, Japonais, etc.

La superficie du territoire siamois étant estimée à environ 600 000 kilomètres carrés, nous aurons, si l'on ne tient pas compte des 500 000 âmes de la capitale, environ 7 habitants au kilomètre carré et, la densité de la population étant au moins deux fois plus grande dans les provinces du sud, on voit combien seront clairsemés les villages que nous trouverons dans le haut Menam.

Tous ces éléments ethniques, sauf toutefois les Kariengs, les Lawas et aussi quelques tribus sauvages de la péninsule Malaise qui n'ont pas été comprises dans les statistiques officielles, ont des représentants dans la capitale. Tous, sauf les Européens, les Asiatiques ayant une représentation consulaire ou les « protégés » jouissant d'un statut spécial, sont soumis à la loi siamoise. Voici du reste quel est le rôle et la situation de chacun d'eux dans la capitale et dans l'ensemble du royaume.



La souveraineté complète, religieuse et politique, est réunie entre les mains du Roi qui s'intitule « le Maître des vies » ; il en partage les charges et les honneurs avec les membres de sa famille immédiate, sans corps de contrôle et sans parlement.

Sa Majesté Somdech Phra Paramindr Maha Chulalongkorn, fils du Roi Maha Mongkut, est né le 18 octobre 1834 et a succédé à son père le 1er octobre 1868.

Son fils aîné, le Prince Vajiravuth, né en1881, a été

proclamé héritier de la couronne en 1895 et, au sortir des universités anglaises dans lesquelles il vient de faire son instruction, accomplit maintenant, dans la bonzerie de Boromanivet, dont un de ses oncles est le chef, le temps de noviciat religieux auquel tous les Siamois sont astreints.

Depuis un assez grand nombre d'années déjà, le Roi, acquis à nos méthodes, poursuit la réorganisation des divers services du royaume.

Les charges anciennes ont été abolies, transformées, et plusieurs grands ministères centralisent actuellement toutes les affaires. A leur tête sont ordinairement placés des Princes de la famille royale. Nous trouvons par exemple le Prince Damrong à l'Intérieur, le Prince Devavongse aux Affaires étrangères, le Prince Bhanurangsi à la Guerre, etc. En somme, sur dix ministères, huit sont attribués à des frères du Roi et deux, ceux de l'Instruction publique et de l'Agriculture, à de grands seigneurs étroitement apparentés.

Le Roi et les Princes sont aidés par des conseillers étrangers dans cette transformation des anciens rouages administratifs nationaux. A leur tête est un « général adviser », plus particulièrement chargé des relations extérieures, c'est actuelllement un ministre plénipotentiaire américain, M. E. H. Strobel qui, par sa rondeur en affaires et son extrême amabilité, n'a pas eu de peine à faire oublier son prédécesseur Rollin Jacquemyns, un ancien ministre de Belgique, dont l'influence sur les destinées du Siam fut moins heureuse. D'autres conseillers, de toutes nationalités,

mais Anglais pour la plupart, sont répartis entre les divers ministères, et quelques-uns sont même directement placés à la tête de certains services. Le trop petit nombre de ces places attribuées aux Français est un des griefs le plus souvent mis en avant dans nos démêlés avec le Siam.

L'œuvre ainsi entreprise par S. M. Chulalongkorn est certainement loin d'être terminée ; il y a déjà, néanmoins, dans toutes les branches, un plan directif judicieusement établi dont la réalisation paraît être poursuivie avec méthode et suffisamment de doigté toutefois pour que la transition soit bien acceptée de tous.



Anciennement les « thai », originaires d'une région montagneuse ne présentant que des vallées étroites peu favorables à l'établissement de groupes importants, étaient divisés en « muong ». Ces groupements, d'importance diverse, avaient à leur tête des chefs héréditaires qui reconnaissaient pour leurs suzerains les hauts seigneurs d'Ajuthia, de Vieng Chan, de Luang Prabang et autres royaumes plus ou moins éphémères ; et ces chefs de « muong » étaient à ce point les maîtres de leurs vassaux qu'ils percevaient l'impôt de ceux mêmes qui étaient allés s'établir sur le territoire d'un seigneur voisin. L'esprit d'indépendance, inné chez les « thai », rendait cependant précaire l'existence de ces groupements ; ils se morcelaient souvent à la suite de discordes intestines et formaient

deux ou trois « muongs » nouveaux autour de chefs dissidents qui, par leurs intrigues, avaient obtenu l'investiture du suzerain. Ce même esprit d'indépendance fut cause de l'instabilité des confédérations que ces « muong », formèrent entre eux à différentes époques de leur histoire, et explique comment, se désagrégeant au moindre caprice, les puissances qu'ils constituèrent ainsi n'eurent qu'une existence momentanée et un rôle qui ne fut pas en rapport avec leur puissance effective.

Vivifié au contact des Européens, celui des groupements « thai » qui devint le royaume de Siam put imposer son hégémonie à ceux qui avaient essaimé dans les vallées du Mekhong et du Menam ; maintenant, à l'aide de l'organisation dont je vais exposer les grandes lignes, le gouvernement de Bangkok espère les faire rentrer dans la loi siamoise, en brisant à jamais leur indépendance séculaire. Le nom seul de « muong » survivra à cet écroulement des choses du passé, mais s'appliquant à un organisme tellement différent, qu'il eût été peut-être préférable d'en chercher un autre n'impliquant aucun rapprochement ; aurait-on pu par exemple laisser la dénomination de « comtés » à nos sous-préfectures de France ?

Actuellement donc le royaume a été divisé en seize provinces ou cercles, appelés « monthon ». Ce sont le « monthon Phajab » ou Cercle nord-ouest, dont le centre est à Xieng-Mai ; le « monthon Udon » ou Cercle nord dont le centre est Ban Dua Makeng ; le « monthon Isarn », c'est-à-dire Cercle du nord-est

dont le centre est à Oubon; le « monthon Burapha » ou Cercle de l'est dont le centre est à Sisophon ; ensuite ceux de « Chantabun », de « Nakhon Sri Thammarat » qui a son centre à Singora sur la côte est de la péninsule malaise ; celui de « Sai Buri », le « monthon de la côte ouest » dont le centre est à Puket dans l'île de Joncelang; ceux d'Ajuthia, de Ratburi, de Pechim, de Nakhon Chaisi, de Nakhon Sawan, de Phitsanulok, de Korat et enfin « celui des sept provinces malaises », plus ou moins placé sous la haute direction du gouverneur de « Nakhon Sri Thammarat ».

A la tête de ces grandes divisions administratives sont placés de hauts personnages de l'aristocratie siamoise, tous plus ou moins alliés à la famille royale. Deux d'entre elles ont même comme chefs des Princes frères du Roi, le Prince Samprasît pour le « monthon Isarn » et le Prince Vadhana pour le « monthon Udon ». Ces deux Cercles comprennent, il est vrai, toutes les populations laotiennes de la rive droite du Mekhong et présentent par là un intérêt tout particulier. Le gouvernement central a compris qu'il devait agir là, à cause de notre présence sur l'autre rive du fleuve, avec la plus grande circonspection. Les liens qui réunissent toutes les autres provinces au Mahathai, c'est-à-dire au ministère de l'Intérieur, sont donc ici un peu relâchés ; le choix du temps et des moyens à employer pour achever la siamisation de ces régions a été très habilement remis à ceux qui en assument la charge directe, alors que leurs intérêts de famille garantissent le loyalisme de leur action.

Un autre de ces Cercles jouit d'une autonomie particulière, c'est le « monthon Burhapa » qui a été désigné autrefois, sur les cartes de Mac-Carty par exemple, sous le nom de « Province cambodgienne ». Il comprend, en effet, tous les territoires de l'ancien Cambodge, situés à l'ouest des grands lacs, qui ont été livrés au Siam par un de leurs gouverneurs révolté. Les descendants de celui-ci ont depuis lors été maintenus par le gouvernement siamois à la tête de ces provinces, et le chef actuel du « monthon », le Phya Katathorn, a reçu sa charge par hérédité.

Les « monthon de la péninsule Malaise » ont également une situation administrative un peu irrégulière ; de même le « monthon Phajab » qui est laotien, mais tous les autres sont plus directement rattachés au « Krasuang Mahathai », le *ministère de l'Intérieur*, qui est dirigé par le distingué Prince Damrong et le vice-ministre Phya Sri.

Ces « monthon » sont eux-mêmes divisés en un certain nombre de « muong » qu'on peut assimiler à nos préfectures françaises et les « muong » en « ampheu [1] » qui seraient des sortes de sous-préfectures.

Les « ampheu » comprennent un nombre plus ou moins grand de communes, nommées « ban », placées sous les ordres de « kamnan », chaque « ban » étant subdivisé en hameaux, à la tête desquels sont des notables « phou yai ban ».

[1] Je ne sais pourquoi les Anglais transcrivent ce mot « amphur », mais il est bon d'être prévenu, car on le trouve sous cette forme dans nombre de documents

Les fonctionnaires qui assument la direction des diverses circonscriptions supérieures sont toujours désignés par le gouvernement. Ils sont le plus souvent Siamois ; cependant, dans les pays laotiens ou malais, quelques-unes de ces charges sont attribuées à des indigènes ; ceux-ci sont alors sous la surveillance de fonctionnaires délégués par le gouvernement qui prennent le titre de « Kha-Luong », commissaires royaux. Les « kamnan » et les « phou yai ban » sont désignés parmi les notables du pays sans qu'ils aient dû passer, comme les premiers, par les divers échelons de la hiérarchie.

La séparation des pouvoirs n'étant pas encore complète au Siam, les divers fonctionnaires de l'ordre administratif concourent à l'exécution de tous les services, police, voierie, collection des impôts, etc., etc.

L'organisation de la justice, du recrutement et, en général, de tous les grandes administrations du royaume, vient du reste s'adapter à cette organisation des « monthon », des « muong », des « ampheu», et il est facile de reconnaître, dans cette conception mathématique, un plan d'ensemble établi de toutes pièces sur un patron moderne.

La direction des forêts qui a une grande importance à cause des grosses exploitations de teck dans le Haut-Menam, celle des mines dont la zone d'action est surtout dans la péninsule Malaise, et enfin la gendarmerie relèvent aussi du ministère de l'Intérieur.

Celle-ci mérite une mention toute spéciale. Ce corps de police a, à sa tête, un colonel danois, nommé

Schau, qui réside au Siam depuis de nombreuses années déjà. Il est aidé par un nombre variable d'officiers détachés de l'armée danoise qui sont répartis entre les diverses compagnies, plutôt comme inspecteurs et conseillers des officiers nationaux que comme chargés eux-mêmes du service. Certaines affaires de police, surtout à la frontière, sont cependant spécialement de leur ressort.

Il y a en principe une compagnie de gendarmerie par « monthon » ; elle entretient des détachements dans les divers centres administratifs, jusqu'à y compris les « ampheu », et en outre dans certains endroits, nœuds de route, marchés, qui exigent une surveillance plus particulière.

Tout le monde ici s'accorde à faire l'éloge de l'activité des instructeurs européens de ce corps et des résultats excellents qu'ils ont obtenus.

Pour la justice, des conseillers français et anglais s'occupent en ce moment de la révision des codes ; ils poursuivront probablement l'installation ébauchée des divers tribunaux siégeant dans les « muong », et les « monthons », et enfin des cours d'appel et des tribunaux divers réunis à Bangkok.

Le service des prisons est également rattaché à ce département. Il n'existe ni maison de force, ni tribunal dans les « ampheu » ; les chefs de ces circonscriptions ne pouvant juger que les délits.

Du *ministère du Gouvernement local* ressortissent les divers districts ou « ampheu » de Bangkok et de ses faubourgs, également les services de police, la per-

ception des impôts dans la capitale, l'administration du port de commerce, les services d'hygiène et de voierie.

Au *ministère des Finances* est joint le service très important des douanes.

Les finances du royaume paraissent très prospères. Les revenus, qui, pendant l'année 1892-1893 [1], étaient de 15 378 114 ticaux, soit environ 26 000 000 de francs, atteignent aujourd'hui 47 500 000 ticaux, c'est-à-dire plus de 80 000 000 de francs. Cet accroissement est dû, en partie aux plus-values des douanes, en partie à l'amélioration du service de perception des impôts.

Les dépenses ne sont actuellement que légèrement inférieures aux recettes; mais, dans le décompte de celles-là, il faut faire entrer les sommes destinées à la construction des lignes ferrées, auxquelles le royaume consacre annuellement environ 8 000 000 de francs, et à la constitution de réserves d'armement pour son armée.

Le *ministère de l'Agriculture* a une direction spéciale de la sériculture, dans laquelle sont employés des spécialistes japonais.

De ce département dépendent aussi le service des irrigations auquel un ingénieur hollandais a, dans ces derniers temps, donné une impulsion considérable, et également celui du cadastre.

L'instruction des jeunes Siamois avait été jusqu'à présent confiée aux bonzes ; mais une organisation nouvelle tend à se substituer à cette méthode du bon

[1] L'année siamoise court du 1er avril de notre année au 1er avril de l'année suivante.

vieux temps. C'est déjà chose à peu près faite à Bangkok. On y trouve, en effet, outre les maisons d'instruction ouvertes par les différentes missions et qui n'ont rien d'officiel, quelques écoles secondaires, deux écoles normales, le Collège royal, des écoles pour l'étude de la langue anglaise, le Collège des étudiants se préparant au service public, une école de médecine, et en outre, les écoles des pages, des cadets de la guerre et de la marine lesquelles dépendent d'autres départements.

Les services hospitaliers sont aussi rattachés à ce ministère, ainsi, du reste, que la direction des cultes, sur laquelle je reviendrai plus loin.

Le *ministère de la Guerre* est confié au Prince Bhanurangsi, propre frère du Roi ; c'est le seul auquel ne soit attaché aucun conseiller étranger, si l'on en excepte, toutefois, le lieutenant-colonel Gerini, directeur de l'École des cadets, qui est un ancien officier italien.

L'armée siamoise comprend 13 régiments d'infanterie, 7 d'artillerie, 3 de cavalerie et 3 de génie, plus la garde royale.

Ces troupes sont cantonnées en partie à Bangkok, en partie dans les « monthon » frontières. Elles sont armées, équipées et instruites à l'européenne. Le recrutement doit se faire sur place, car les Siamois du delta supportent mal le séjour dans les hautes régions, mais l'état politique de celles-ci ne permet pas encore d'appliquer exactement cette règle de principe.

La marine militaire est, comme l'armée, placée sous

les ordres du Prince Bhanurangsi et dépend du même ministère.

Le gros de la flotte comprend le « *Maha Chakri* », un croiseur de 3 000 tonnes, le « *Makut Rajakumar* », le « *Bhali* », le « *Sukrib* », le « *Ran Ruk* » et cinq ou six autres bateaux de 4 à 5 000 tonnes. Cette vingtaine de bateaux, avec 50 embarcations à vapeur, 5 000 marins et environ 15 000 artilleurs ou fantassins de marine, répartis dans les provinces côtières et les forts élevés à l'entrée de la rivière, sont commandés directement par S. A. R. le Prince Vorabhinit, qui a le grade de vice-amiral.

Les équipages sont siamois, mais les états-majors sont en grande partie composés d'officiers de la marine danoise. Les officiers nationaux proviennent de l'École des cadets installée sur la rive droite, en face même de la partie du fleuve qui constitue le port militaire, avec le titre de *Royal Naval Academy*.

Au *ministère des Travaux publics* sont rattachés la direction des postes et télégraphes et celle des chemins de fer.

Le service postal est assuré par 110 bureaux, dont 67 sont également ouverts au service télégraphique. Bangkok est ainsi relié aux points extrêmes de la frontière, sinon rapidement, à cause de la défectuosité d'un grand nombre des voies de communication, tout au moins d'une façon assez régulière. Un réseau téléphonique complète enfin très heureusement le réseau télégraphique, mettant en communication les chefs-lieux de « monthon » et de « muong » avec les

« ampheu » de leur ressort. On voit que, sous ce rapport, les Siamois ont fait un joli pas en avant.

Le gouvernement siamois a entrepris avec beaucoup d'entrain la construction de son réseau ferré. Il y a dépensé déjà plus de 60 000 000 de francs, sans avoir eu recours à aucun emprunt.

La direction des chemins de fer exploite dès maintenant plus de 450 kilomètres de voies ferrées.

La plus ancienne, longue de 263 kilomètres, part de Bangkok et aboutit à Korat, dans la haute vallée du Mun. C'est sans doute à ce tracé que se réuniront les futures lignes du Laos français.

Un tronçon de 42 kilomètres s'embranche sur celle-ci à la station de Ban Pahi et atteint maintenant Lophburi, c'est l'amorce du Grand Central siamois, qui doit être poussé jusqu'à la frontière nord ; les travaux ont dès maintenant dépassé Lophburi, et la locomotive, dit-on, ne tardera pas à atteindre Paknam Pho.

Enfin l'État exploite encore une ligne de 151 kilomètres entre Bangkok et Petchaburi.

D'autres tracés sont à l'étude, mais l'effort du gouvernement est actuellement concentré surtout sur sa ligne du nord. Il a, en attendant, concédé à des particuliers : 1° une ligne entre Bangkok et Pak-Nam, à l'embouchure du fleuve ; 2° une autre entre Tarna, une station de la ligne de Lophburi, et le Phra Bat, lieu de pèlerinage célèbre où plusieurs milliers de bouddhistes fréquentent annuellement, et enfin une troisième qui met en communication Bangkok avec l'embouchure de la rivière de Tachim.

Le Prince Devawongse Varoprachar, dont le nom est connu en France pour avoir été apposé sur des documents diplomatiques qui ont fait quelque bruit en leur temps, est chargé du *ministère des Affaires étrangères*.

Le gouvernement siamois entretient, en effet, des légations à Paris, à Londres, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, à Washington et à Tokio. Son personnel consulaire se compose d'une dizaine de consuls généraux et d'une trentaine de consuls, accrédités dans les principales villes commerçantes des cinq parties du monde.

Par réciprocité, la France, l'Angleterre, les États-Unis, l'Allemagne, l'Italie, la Belgique, la Russie, le Danemark, l'Autriche-Hongrie, la Hollande et le Japon ont à Bangkok des agents diplomatiques.

En citant enfin le *ministère de la Maison du Roi*, j'aurai fait l'énumération complète des principaux rouages du gouvernement siamois.

Toutes ces administrations ont adopté nos méthodes européennes et notre paperasserie ; les machines à écrire y ont un grand succès, et leur tic tac continu emplit les bureaux.

Il semble du reste que, comme chez tous les peuples de l'Extrême-Orient, le fonctionnarisme, la bureaucratie aient un attrait tout particulier pour les jeunes gens des classes aisées, et cela d'autant mieux que certains services ont adopté un uniforme, habit à l'européenne, contre-épaulettes avec insigne de grade et casquette allemande.

Les emplois sont réservés aux sujets Siamois ou à

ceux des autres Asiatiques qui adoptent cette nationalité, on trouve cependant dans les bureaux de poste un assez grand nombre de Chinois. Ils entrent donc dans les différentes administrations au sortir des écoles dont j'ai parlé et commencent à gravir avec des fortunes diverses les nombreux échelons de la hiérarchie. L'ordre civil et l'ordre militaire ne sont cependant pas encore bien nettement séparés et on rencontre[1], nous dit-on, des fonctionnaires chefs de province qui, anciens élèves de l'École des cadets, avaient accompli plusieurs années de service militaire et étaient passés, avec leurs grades ou même des grades supérieurs, dans les services civils.

Outre les dénominations afférentes à leurs grades ou emplois, les fonctionnaires siamois reçoivent encore des titres honorifiques personnels, tels que ceux-ci, en suivant une échelle ascendante : « meun, khun, luang, phra, phraja ou phya, chaophya, » etc. Les titres de « Phra ongchao, mom chao, mom chao raxavong, etc. » sont réservés aux membres de la famille royale dont les femmes reçoivent ceux de « mom » ou « khun », qui dans ce cas veut dire vertu, bienfaisance. On dit « sa bienfaisance, sa vertu une telle » ; la tournure est jolie. J'ai été amené à parler des princesses à propos de la série des titres honorifiques, mais il est bien entendu qu'elles ne participent aucunement, officiellement tout au

[1] J'en ai moi-même connu quelques-uns par la suite.

moins, faut-il se hâter d'ajouter, aux affaires du royaume.



Voilà la façade européenne du Siam, celle qui intéresse les diplomates, les ingénieurs, les commerçants. Il est bien vrai que ce n'est qu'une façade et que derrière elle nous retrouverons encore pas mal de choses d'autrefois, plus pittoresques, plus attirantes parce qu'elles sont bien chez elles, qu'elles cadrent avec tout ce qui les environne, le soleil, la verdure, le pays ; qu'elles se prêtent aux nécessités du climat, qu'elles sont l'aboutissement naturel des efforts séculaires, sans heurts, sans hiatus, sans contraste choquant. Évidemment le monde est ainsi fait qu'il doit toujours aller de l'avant et que les peuples les plus pressés viennent tirer ou pousser les autres, ceux qui s'endormiraient volontiers dans une douce paresse, pour les faire entrer dans la sarabande commune ; mais, dans cette prise de possession, si l'on est frappé par l'entrain et la puissance des uns, n'est-il pas agréable de s'arrêter à regarder la nonchalance un peu étonnée des autres ?

Les Siamois de la capitale appartiennent en majeure partie à l'aristocratie du royaume. Il y a, tout d'abord, la famille royale, très nombreuse par elle-même, puis tous les hauts fonctionnaires qui lui sont apparentés, chacun entouré d'une parenté prospère et d'une clientèle très étendue. Ils forment, sans qu'il y ait cependant de séparation bien nette, une caste privilé-

giée à qui reviennent généralement les charges et les honneurs.

Beaucoup d'entre eux ne dédaignent pas, du reste, des bénéfices d'origine moins relevée ; il en est qui sont armateurs, d'autres subventionnent certains négoces, d'autres enfin sont propriétaires de maisons de rapport, de rizières qu'ils afferment ou font cultiver par le personnel, souvent considérable, qui vit de leur fortune.

Le Roi possède en propre, par exemple, les bâtiments dans lesquels est installé le plus grand et, pour ainsi dire, le seul hôtel de Bangkok, ainsi que nombre d'autres immeubles dans la ville ; certains de ses frères auraient cependant une fortune bien plus considérable que la sienne.

Bien que rencontrant journellement les Européens qui sont entrés au service de Sa Majesté et les autres résidents de la capitale, les membres de l'aristocratie siamoise n'ont guère avec eux que des relations tout officielles. Il paraît en avoir été ainsi vis-à-vis même ceux d'entre eux qui semblaient, par une fortune inespérée, avoir pénétré plus intimement dans leurs bonnes grâces, comme Lamache, un Français qui fut général siamois, et le Danois Richelieu qui vient de rentrer dans son pays avec le grade d'amiral. Comme le Roi et les Princes ses frères, ils vivent en grands seigneurs dans leurs demeures closes, très attachés, somme toute, aux choses et aux traditions d'autrefois. Les méthodes occidentales ne les effraient pas et ils sentent le besoin de les adopter, afin de bien

établir qu'ils veulent être une nation libre, traitée de pair par les puissances du monde entier; mais, derrière le rideau des concessions faites à ces devoirs internationaux, ils retournent avec délice à la vie que menèrent leurs ancêtres.

Un des exemples les plus curieux de cette vie en partie double, mi-européenne, mi-extrême-orientale, nous est donné par les ministres. Quelques-uns d'entre eux auraient conservé l'habitude de consacrer aux affaires de leur département une grande partie de leurs nuits, tandis que les bureaux s'ouvrent et se ferment aux heures adoptées par les administrations anglaises dans leurs colonies.

Les habitations de ces grands seigneurs sont peuplées de femmes, de concubines, de danseuses, de tout un personnel d'esclaves légalement affranchis, mais qui volontairement continuent l'existence paisible et sans soucis qu'ils menaient chez leurs anciens maîtres. Les petites chroniques scandaleuses disent qu'il n'y règne pas toujours la concorde et la paix et que les rivalités féminines y soulèvent parfois de violentes querelles, n'épargnant même pas la personnalité royale. Tout ce monde assez désœuvré vit dans l'intrigue et dans la recherche constante des faveurs; coquetteries, agaceries, bouderies, crises de jalousies, ces armes éternelles de l'arsenal féminin seraient très habilement maniées par ces dames, et leurs seigneurs et maîtres ne seraient pas plus que les occidentaux monogames hors de leur atteinte. Voilà ce que l'on dit, ce que colportent sans doute hors de ces enceintes quelques

danseuses frivoles en rupture de gynécée, et cela cadre bien avec l'idée que nous pouvons nous faire de ces cours extrême-orientales, d'après les événements de leur histoire, mais aucun Européen n'y est admis à titre intime et ne peut par suite en juger par lui-même. Il y a cependant dans le palais quelques institutrices anglaises, chargées de l'éducation des princes et des princesses ; elles y vivent très renfermées et dans la société presque exclusive des dames siamoises de la cour ; peut-être, par la suite, quelqu'une d'entre elles nous laissera-t-elle dans ses mémoires le tableau intéressant de ce monde inconnu de nous qui vit sous l'influence d'hérédités si différentes.

Les palais ne sont cependant pas des harems fermés et gardés par des eunuques aux impuissances atrabilaires. A part les princesses sœurs du Roi, qui doivent expier, par un éternel célibat et une réclusion dorée, une élévation qu'elles changeraient volontiers sans doute contre le sort de leurs suivantes, les femmes de l'aristocratie siamoise ne sont nullement recluses, pas plus que celles du peuple qui vont et viennent, s'occupant de leurs affaires avec autant de liberté que nos Européennes, et sans aucun de ces voiles, aucune de ces prescriptions jalouses dont les orientaux ont voulu entourer la vertu de leurs épouses. Peut-être quelques matrones surveillent-elles dans les gynécées, d'un œil sévère et averti, la troupe folâtre des concubines et des danseuses, mais on rencontre souvent à Bangkok, dans d'élégants équipages, de jeunes femmes de la haute société siamoise, faisant

seules, à l'heure select, la promenade de Sapatum ou stationnant devant le ministère de la Guerre, pendant que joue la musique militaire.

La polygamie n'est pas une coutume essentiellement siamoise et la plupart des gens du peuple se contentent d'une seule femme, elle semble être plutôt l'apanage de l'aristocratie et une tradition laissée par les Hindous, qui colonisèrent primitivement le pays.

Les Siamoises portent leurs cheveux coupés courts et relevés en brosse; leur figure aux tons mats, souvent d'un bel ovale, est couverte d'une couche de fard, les yeux sont grands et bien ouverts; le buste, que dans l'ancien temps, comme font encore les femmes des villages, elles laissaient nu, orné seulement d'une écharpe plissée et de chaînes d'or, est élégant malgré la taille, un peu épaisse à nos yeux habitués aux déformations du corset, et les fanfreluches d'un corsage trop surchargé de plissés et de volants. Au-dessous le « pha » national, pièce d'étoffe le plus souvent de soie qui s'attache à la ceinture, se drape, de manière à former une culotte très bouffante, aux tons éclatants, aux reflets chatoyants, aux cassures très pittoresques. Les jambes sont maintenant chaussées de bas blancs et de petits souliers découverts qui ont remplacé les lourds anneaux d'argent et d'or que les aïeules portaient sur leurs chevilles nues. Malgré le peu de seyant de la coiffure, des lèvres souvent un peu grosses, et une assez grande disproportion entre les jambes et le buste, l'ensemble ne manque pas de coquetterie et de piquant.

Fillettes et garçons ont la tête rasée jusqu'à l'âge de douze ou treize ans, avec seulement un toupet de cheveux gardés longs et noués en chignon au sommet de la tête ; on les fixe avec une longue épingle ou un cercle d'or et cela leur fait une figure mutine, pétillante de malice, sous le masque de réserve extrême-orientale. Leurs mamans comme les nôtres aiment à les parer et à s'en parer elles-mêmes ; aussi s'attarde-t'on volontiers à regarder ces voitures qui filent au trot rapide de leurs poneys, emportant à travers la ville ces bibelots mignons habillés d'étoffes éclatantes. Chez les gens du peuple et peut-être aussi, sans doute, dans l'ombre discrète des palais, les enfants vivent à peu près nus, presque jusqu'à leur puberté. Ils ne portent guère alors que des bijoux, des colliers, des bracelets de poignets et de chevilles; les fillettes ont en outre des boucles d'oreilles et aussi une plaquette d'or ou d'argent en forme de cœur, parfois ornée de pierreries, qui, attachée autour de la taille par un cordonnet ou une chaîne, vient pendre devant leur sexe et le masquer.

Le costume des hommes ne diffère guère que par le veston, d'importation toute moderne, puisqu'il était autrefois inconvenant de se présenter devant le roi les épaules couvertes. Leur « pha » ou pagne est relevé plus court que celui des femmes et doublé par dessous d'un caleçon très collant dont les jambes ornées de dentelles apparaissent parfois au pli des genoux. Ceux d'entre les Siamois qui, par leur naissance ou leur situation, sont appelés à se conformer

aux coutumes européennes ont ajouté à ce costume sommaire des bas montants, des souliers découverts, un veston et un chapeau, souvent un casque colonial. Ces coiffures, si laides soient-elles, remplacent du reste fort avantageusement les horribles bonnets pointus de magiciens que portaient leurs ancêtres au temps où les connurent le chevalier de la Loubère et l'abbé de Choisy. Quant aux gens du peuple et aux campagnards, tout leur vestiaire se compose le plus souvent du « pha » et du caleçon auxquels ils ajoutent tout simplement sur leurs épaules nues, l'hiver, quand le thermomètre descend dans les environs de 16° C., la couverture dans laquelle ils s'étaient roulés pour dormir.

J'ai dit que le veston était d'importation récente; j'ai cependant vu, à l'occasion d'une cérémonie funèbre, il y a quelques années, des ministres revêtus d'une sorte d'habit à la française, en soie brochée, dont les pans retombaient d'une façon assez heureuse sur le « pha » national, celui-ci, une fois drapé, rappelant d'ailleurs la forme de notre culotte courte: on me dit alors que ces vêtements, d'une couleur particulière pour chaque ministère, étaient des présents du Roi, et, de fait, dans les récits des envoyés français au temps de Constantin Faulcon, il est souvent fait mention de ces sortes de cadeaux.

Il semble que maintenant l'uniforme militaire, copié sur les modèles allemands, soit très en faveur et tende à être adopté dans toutes les administrations. Il s'ensuit que, les Écoles des pages et des cadets étant égale-

ment militarisées, on voit circuler par les rues de la ville royale un état-major bien supérieur à celui que comporterait l'effectif des troupes en garnison dans la capitale.

Les Siamois chez qui le sang « thai » a été conservé pur doivent être l'exception, surtout dans la capitale et dans l'aristocratie.

Celle-ci, en contact avec les Asiatiques d'origines diverses qui fréquentèrent depuis longtemps le pays pour des raisons de politique ou de commerce, s'allia certainement à eux ; de là des métissages qui me paraissent avoir produit deux types bien distincts, le siamois maigre et le siamois gras. Le premier a des origines malaises ; il est vif, paraît franc et, quand il occupe une haute situation, se présente avec une aisance qui n'est pas exempte de dignité ; le second doit au sang chinois son intelligence fine et cauteleuse, sa rouerie, sa politesse plus retenue, plus maniérée.

Amoureux du faste hors de chez eux, les Siamois, quel que soit leur rang, vivent dans l'intimité d'une façon très simple et la table des grands ne diffère guère de celle des gens du peuple, hors les jours de grand apparat. Ils sont, du reste, sobres de nourriture ; du riz, quelques herbes trempées dans de l'eau de piment, des poissons secs leur suffisent ; ils se laissent cependant aller assez facilement à user des boissons alcooliques et font un usage immodéré du tabac et du bétel.

Ils aiment le plaisir, les fêtes, les cortèges somp-

tueux ; en certaines circonstances, pour la crémation de leurs morts, par exemple, ils dépensent sans compter plusieurs années de leurs revenus. Ils sont d'un caractère doux, assez enclins cependant à la raillerie et très portés à la paresse. Avant que les civilisations occidentales les aient surchargés de tout un encombrant bagage de besoins coûteux, ils jouissaient mollement de l'existence exempte de peine que leur faisait un sol particulièrement généreux ; de longs mois de chômage succédaient aux quelques semaines qui suffisaient à assurer l'achèvement des travaux des champs. Nos activités inquiètes ont un peu troublé tout cela, mais on ne voit point encore au Siam le paysan levé avant l'aube et, si des artisans travaillent encore à Bangkok autour de leurs établis assez avant dans la nuit, ce sont des Chinois et non des gens du pays.

La jeunesse dorée de la capitale adopterait en revanche assez volontiers nos existences mondaines. On m'a fait voir des clubs qui paraissent très fréquentés et où on trouve, paraît-il, des maîtres au noble jeu du billard anglais.

Ce sont là choses du temps nouveau ; rentrons dans le vieux Siam.

*
* *

La religion a jusqu'ici dominé tous les actes de la vie siamoise. Nous avons vu combien sont nombreuses les pagodes de la capitale ; il n'est pas de village qui

n'ait la sienne. Là se passe une partie de l'existence du peuple. Les enfants vont y jouer, les jeunes gens y reçoivent leur instruction et y font leur noviciat religieux, les hommes faits s'y réunissent, les voyageurs y reçoivent l'hospitalité.

Cette religion, religion officielle du royaume, c'est le bouddhisme orthodoxe, celui qui n'a plus guère dans l'Inde, son pays d'origine, d'autre refuge que Ceylan, celui du Cambodge et de la Birmanie. Les Siamois la reçurent de ce dernier pays, au temps sans doute où les « muong thai » commencèrent à descendre vers le sud de la péninsule par les longues vallées parallèles du Mekhong, du Menam, de la Salouen et de l'Iraouaddy. C'est probablement eux qui l'introduisirent au Cambodge, lorsque leurs premiers succès ébranlèrent la puissance des brahmanes colonisateurs ; l'esprit démocratique et égalitaire de cette doctrine devait flatter les pauvres esclaves de cette théocratie et les pousser à la révolte pendant laquelle furent détruits les sanctuaires des divinités au nom desquelles on les faisait mourir dans des travaux sans fin[1].

Le Roi est donc le chef suprême de la religion ; il nomme les grands dignitaires ecclésiastiques ; tout d'abord les quatre Somdet Phra Chao Rajagana qui sont à la tête des différentes sociétés de moines et

[1] Une grande lacune existe dans l'histoire du Cambodge entre le XIIe et le XIVe siècle, entre l'époque extrême des inscriptions et celle où commencent les annales modernes ; l'étude des monuments m'a conduit à cette hypothèse d'une jacquerie vengeresse, mais je dois dire qu'aucun document historique ne vient cependant la confirmer jusqu'à l'heure actuelle.

de bonzes et parmi lesquels il choisit le Phra Sangaradja « prince des prêtres », placé tout au sommet de la hiérarchie.

En tant que circonscriptions religieuses, le royaume est divisé en deux parties, l'une au nord et l'autre au sud, à la tête de chacune desquelles est un de ces Phra Chao Rajagana ; un autre est le grand maître de la secte du Thammajut ; le dernier, enfin, représente celle des ermites. La secte du Thammajut a été formée sous le règne du roi Maha Mongkut et a pour objet de réformer la doctrine en toutes matières (ordination, vêtements, etc.) dans le sens d'un retour aux principes primitifs et à une austérité plus grande. N'est-ce pas actuellement la tendance des dominicains espagnols, opposée à celle des dominicains français ? Quant au grand maître des ermites, il est désigné à l'assentiment du Roi par ces solitaires, actuellement du reste fort peu nombreux. Ces quatre hauts dignitaires reçoivent de Sa Majesté des plaques, d'or ou d'argent selon leur rang, sur lesquelles il est fait mention de leurs titres. Ils ont comme assistants immédiats cinq prêtres d'un rang élevé et en outre quatorze autres dans les titres desquels entrent les mots « Thamma » « Raja » et « Deva ». Ces vingt-trois ecclésiastiques forment le grand concile auquel sont soumises toutes les questions de doctrine, et désignent les « gurus » chefs des pagodes.

Là s'arrête la nomenclature des charges ecclésiastiques officielles ; cependant certains prêtres, particulièrement versés dans la connaissance des rites et des

canons, sont pourvus d'emplois spéciaux, de même que d'autres, qui ont fait une étude plus approfondie des manifestations extérieures du culte, sont titularisés comme maîtres des cérémonies; mais ce sont là des exceptions et, en règle générale, l'État ne connaît pas d'autres classes de bonzes.

Les dignitaires de l'ordre religieux sont uniquement choisis parmi les « barien » docteurs. Ce titre est donné à la suite d'une série de neuf examens portant sur la connaissance du pâli, des livres sacrés et de leurs commentaires; ceux qui y ont satisfait reçoivent du roi le « fan » qui est une sorte d'épitoge, mais seulement un signe distinctif; après quoi, ils vont attendre dans leur monastère que le choix des « sangaradja » les appelle à une situation plus élevée.

Ce sont là les chefs et les précepteurs de la foule des moines qui passent par les monastères. Beaucoup de jeunes Siamois y entrent, à partir de quatorze ans, pour plusieurs mois par année, à titre de novices « samonera », mais il est de règle que tout jeune homme, ayant accompli sa vingtième année, y fasse un stage plus ou moins long, à son gré, sans que personne s'avise du reste de lui reprocher d'avoir quitté le froc au moment qui lui a paru propice. Les ordinations ont lieu généralement au commencement de la saison des pluies, lors de la pleine lune du huitième mois; elles sont l'occasion de grandes fêtes et de réjouissances pour tous. Les quelques mois que le jeune homme va passer dans la méditation et l'étude des livres saints sont considérés comme le couronnement de son éduca-

tion. Il sera du reste soumis entièrement et, quel qu'il soit, quelle que soit son origine, à la règle du monastère, de même qu'il a droit dès lors à toutes les marques de respect et à toutes les attentions de ceux qui, la veille, étaient ses égaux ou même ses supérieurs.

Il ne peut rien acheter ni rien vendre, il lui est interdit de toucher de l'argent monnayé ; les fidèles pourvoient à l'habiller, à meubler sa cellule, à le nourrir ; un des enfants qui fréquentent la pagode entre à son service, balaie son logement, porte son eau, vide son crachoir, dispose les coussins qui lui servent de couchette.

Dès le matin, à l'aube naissante, il commence à psalmodier les litanies du Maître ; puis, ayant rajusté ses vêtements, dérangés pendant le sommeil, et suspendu à son épaule, sous l'écharpe jaune déployée, sa marmite à aumônes, il va se joindre au « guru » et aux autres bonzes qui partent, en file indienne, faire la quête quotidienne. Les femmes, les vieillards, les enfants, désireux de s'acquérir des mérites stationnent devant leurs portes avec des marmites de riz cuit et des plats de cuisine. Successivement défile devant eux la chaîne des moines, chacun reçoit une part de ce qui a été préparé et qu'on verse pêle-mêle dans sa marmite, sans regarder qui lui donne et ce que l'on donne. La tournée ordinaire terminée, tout le monde rentre à la pagode, on balaie le préau, on enlève les feuilles tombées du figuier religieux représentant celui sous lequel le Maître reçut la « parfaite connais-

sance » ; puis, après l'unique repas de onze heures qu'on prend en commun, chacun rentre dans sa cellule, laissé à lui-même, à ses méditations, à ses études, jusqu'à l'heure tardive des prières psalmodiées par lesquelles se termine la journée.

Le bonze a la tête et les sourcils rasés et s'habille d'étoffes jaunes, dont l'arrangement à l'antique témoigne, ainsi que bien des manifestations de l'art hindou, de l'influence profonde qu'exercèrent dans la péninsule cisgangétique les artistes qu'Alexandre le Grand y conduisit à la suite de son armée victorieuse.

Il n'est nullement cloîtré. Il va, vient, s'absente à sa guise, mais ne peut cependant coucher hors du monastère plus de trois nuits consécutives sans une autorisation spéciale. Quand il voyage, sur les ponts des bateaux, dans les wagons de chemin de fer, partout, on lui laisse la meilleure place. Dans les « sala », sortes de caravansérails élevés à proximité des villages, un étage supérieur lui est réservé, car il ne doit pas s'asseoir au même niveau que le commun des mortels. Il ne peut s'approcher des femmes et est astreint à la chasteté parfaite.

Pendant cette période de noviciat, toutes les classes de la nation se mélangent donc dans une égalité complète ; différence des fortunes, des âges, de la naissance, tout s'efface sous l'uniforme robe jaune et l'unité de la règle ; chacun, de si basse origine soit-il, se sent, pour une période prolongée à son gré, hiérarchiquement supérieur à tous et en dehors de toutes les obligations des citoyens ; pour lui, plus de cor-

vées, plus d'impôts, plus de conscription militaire et le respect général. Cet état de choses a pour conséquence inévitable de relever le niveau moral des classes inférieures et de donner à tous cette conscience de soi-même qu'on remarque souvent chez les adeptes de la religion bouddhique.

Restée pure dans les classes cultivées, la doctrine du Bouddha n'a pu cependant chasser complètement des âmes plus simples les croyances superstitieuses, l'animisme qui fut la religion des premiers « thai », alors qu'ils étaient encore stationnés sur les hauts plateaux qui soudent la péninsule à la grande masse du continent asiatique. Leurs contes de sorciers, leurs histoires d'esprits bons ou mauvais, se mêlent étrangement aux épopées hindoues, aux poèmes tels que le Ramayana dont se nourrit l'imagination populaire et qui perpétuent le souvenir des dieux et des demi-dieux brahmaniques.

Je me suis étendu sur cette question de religions, parce qu'elle se lie intimement à toute l'existence des Siamois et que le souci perpétuel des hommes pieux est de s'acquérir des mérites, en dotant les pagodes, en faisant l'aumône aux bonzes, en mêlant leurs prières aux actions les plus importantes de la vie.

La plupart des renseignements que j'ai donnés plus haut sur la hiérarchie ecclésiastique ont été empruntés à un article du Dr Frankfurter, publié dans *The Kingdom of Siam*[1]. Il y cite un sermon, donné par

[1] G.-P. Putnam's Sons, New-York and London, 1894. *The Knicker bocker* press., 1904.

le Somdet Phra Vanarat aux obsèques du précédent Prince héritier, lequel donne une idée assez intéressante de l'élévation d'esprit de certains de ces moines ; en voici quelques passages : « La vie de notre être sensible se déroule sans aucune certitude. Nous ne savons pas quand et pour quelle raison elle finit. Nul ne peut assurer notre existence ; notre vie est courte, rapidement elle s'éteindra et nos douleurs, elles, ne cesseront jamais. Comme les œuvres fragiles du potier, notre vie est toujours près de sa fin, et nos fils, jeunes ou vieux, fous ou sages, sont sous la main de la mort. Nous pouvons compter les jours, les mois et les années, mais nous ne pouvons dire quand sera la fin de notre existence. Personne n'est excepté, qu'il soit d'origine royale, qu'il soit Brahmane, Vaysia ou Sudra, ou le plus infime des esclaves, tous sont sous la main de la mort. Lorsqu'ils passent d'une existence dans une autre, les pères et mères ne peuvent protéger leurs enfants, l'amour des parents ne soulage pas les parents morts, nos lamentations et nos regrets ne leur servent à rien. La mort est la conséquence naturelle de l'existence, notre vie n'est pas autre que celle de la vache que les Brahmanes conduisent au sacrifice. Sachant cela, à quoi nous sert-il de nous confondre en lamentations ? Les morts ne gagnent rien à nos regrets ; ils ignorent nos actes et leur existence postérieure a été préparée par leurs actions mêmes. Tout se modifie dans l'univers, alors que nous le croyons immuable, c'est cependant là sa loi.

« Ainsi, nous qui avons écouté les enseignements de « Celui qui a reçu la lumière complète », nous savons que les morts ne peuvent pas recommencer leur vie ; cessons donc nos lamentations et tournons nos regards vers les vivants en vue de la prospérité du pays ; travaillons pour les vivants. Nous nous devons à eux jusqu'à ce que la mort les atteigne. Naître et mourir, telle est la loi du monde, mais si nous avons fait de bonnes actions dans cette vie, nous en récolterons les fruits dans nos existences futures. »

Voilà ce qu'enseignent les bonzes, voilà les idées qu'ils répandent chez leurs néophites, avec plus ou moins d'autorité et plus ou moins de réussite, suivant qu'ils sont eux-mêmes plus élevés dans les conceptions philosophiques et que le terrain dans lequel ils sèment est plus ou moins bien préparé, car le niveau intellectuel de la nation est loin d'être égal.

Jusqu'à maintenant, ils ont été chargés non seulement de l'éducation morale, mais encore de l'instruction générale des jeunes Siamois. C'est à la pagode que ceux-ci, ai-je dit, apprenaient à lire, à écrire, assez mal d'ailleurs pour oublier tout cela au bout de quelques mois. La création récente du service de l'Instruction Publique modifiera d'ici peu cet état de choses, et, si les bonzes continuent à être les instructeurs désignés des enfants, ils seront probablement mis en demeure de développer leur enseignement un peu trop restreint. On peut voir déjà certains d'entre eux faire usage des méthodes pédagogiques occidentales et plier leurs élèves à la discipline de nos écoles.



L'architecture siamoise, qui s'est inspirée à ses débuts de l'art cambodgien et de l'art birman surtout (le monument de Phra Pathom est un des exemples les plus complets de cette synthèse), n'a rien produit de bien durable en dehors de quelques édifices en briques, souvent de grandes proportions, qui valaient surtout par le décor.

L'emploi de la maçonnerie était, du reste, réservé aux monuments d'un caractère religieux et aux demeures royales, — je veux parler ici des édifices purement siamois, sans tenir compte bien entendu des bâtiments à l'européenne, ministères, palais, habitations des grands seigneurs de l'aristocratie, qui sont nombreux à Bangkok.

La vraie maison siamoise est entièrement construite en bois et se fait remarquer souvent par une menuiserie qui ne manque pas d'un certain cachet artistique. J'aurai certainement l'occasion d'en décrire quelqu'une en cours de route.

Autrefois surtout, ils ont fondu en bronze et en alliages précieux des statues médiocres, mais il ne semble pas qu'ils se soient attaqués à la pierre; le secret même de l'ornementation ciselée dans les parements de briques, que pratiquaient si heureusement les Cambodgiens, n'a pas été conservé par eux et ils se contentent de la modeler en stuc.

Ce sont les populations de la basse Salouen, avec lesquelles ils ont été en contact au commencement de

leur vie historique, qui leur apprirent cette ornementation en stucages et en clinquant, qu'ils mettent encore en œuvre avec assez de bonheur, sans s'écarter, cependant, de certains modèles traditionnels.

Les arts du dessin ne se sont guère développés chez eux. Quelques rares artistes ont illustré au pinceau des manuscrits de pagode, ou reproduit en panneaux des scènes tirées des contes populaires, mais ces compositions ne diffèrent en rien, ni comme agencement, ni comme facture, de celles qui couvrent les grandes surfaces murales de certains édifices et dont j'ai déjà parlé. Les personnages y ont tous une attitude et des costumes conventionnels, les perspectives à la chinoise escaladent les panneaux, les figures sont sans expression ; les couleurs sont vives, sans fondu ni demi-teintes ; l'or est souvent employé, mais la crudité de ses tons est éteinte par la multiplicité des détails et tout se fond, en somme, assez harmonieusement.

Sculpteurs sur bois ou enlumineurs, pour peu qu'ils eussent témoigné de quelque talent, étaient jadis attachés, le plus souvent d'une façon très étroite, à la maison du Roi ou des grands, ou à certains monastères, et travaillaient uniquement pour leur compte.

La bijouterie a presque toujours été du domaine des Chinois et je crois bien que l'art si fin de l'incrustation sur panneaux laqués est maintenant oublié des Siamois, s'ils l'ont eux-mêmes pratiqué.

La littérature, en dehors du fonds religieux, le plus souvent en langue pâli, n'est pas très considérable, si l'on en juge seulement par les ouvrages imprimés.

On a édité, jusqu'à présent, des codes, des contes populaires, des annales plus ou moins officielles, des recueils de proverbes, des livres de divination, des pièces de théâtre en partie tirées des livres chinois, des traductions de poèmes hindous et même de contes arabes, des almanachs enfin, et des livres d'école grossièrement illustrés. Beaucoup de ces ouvrages se vendent divisés en opuscules d'un prix très minime. L'impression est souvent grossière et les fautes abondent.

Réunir une collection assez complète de livres siamois n'est cependant pas chose aussi aisée qu'on pourrait le croire au premier abord. Cela demande bien des courses et des recherches, car il n'y a pour ainsi dire pas de libraire à Bangkok et ceux qui y débitent des livres n'ont, généralement, que les quelques ouvrages sortant de leurs presses, de sorte qu'il faut aller frapper à toutes les portes. Je raconterai plus loin une ou deux de ces excursions auxquelles nous avons dû nous livrer pour enrichir le fonds de la bibliothèque de l'École française d'Extrême-Orient; nous avons pu constater ainsi, chose qui ne laisse pas d'être assez piquante, que, les Européens mis à part, tous ces imprimeurs-libraires qui détiennent les trésors de la littérature siamoise sont des Chinois. Ceux-ci abusent, du reste, de cette situation anormale pour ouvrir toutes grandes les portes à leur littérature nationale; c'était à prévoir.

J'ai vu au Siam deux sortes de pièces de théâtre, on pourrait appeler les unes des comédies, les autres des opéras. Les premières se jouent très simplement

entre quelques personnages ; les acteurs, qui font partie du train de maison de la plupart des grands seigneurs, brodent, sur un thème donné, des variations qui sont d'autant plus prisées qu'elles dépassent les bornes de la bienséance. J'ai connu tel vieux gouverneur de province qui y prenait un plaisir tout particulier et faisait pleuvoir des ticaux aux pieds d'une jeune actrice au répertoire plutôt pimenté ; son éducation théâtrale avait été cependant commencée à Paris, et il avait conservé un souvenir ému des ballets de l'Opéra. Le second genre exige plus de mise en scène et un plus grand nombre de personnages. Les costumes, souvent fort riches, constituent un matériel coûteux ; aussi les théâtres les plus connus de la capitale appartiennent-ils à des personnages de marque. Nous avons assisté à une représentation de la troupe du Phya Thewet, ministre actuel de l'Agriculture, voici la traduction du programme qu'on nous a remis à la porte :

PIÈCE ANCIENNE

ON JOUERA LE... DU MOIS DE...

L'HISTOIRE D'INORUT

PREMIÈRE PARTIE

ÉPISODE DE KRUNG PHAN VISITANT LA TERRE

1er TABLEAU

Krung phan sort sur la place et rassemble ses soldats pour se rendre compte de leur force et de leur adresse.

Ayant constaté que leur force et leur adresse s'étaient accrues, il les emmène conquérir la terre.

2e TABLEAU

Krung phan arrive à la forêt d'Himalaya, il trouve là un ermite à qui il demande le chemin de Saranotat. Krung phan met en fuite les Kinnara[1] qui y habitaient, elles se réfugient dans la maison de l'ermite; il perd leurs traces, croit que ce dernier est leur complice et les cache; il s'ensuit une violente querelle.

Entr'acte.

3e TABLEAU

Les Thevadas[2] viennent jouer dans un jardin. C'est un jardin céleste situé à l'étage du ciel d'Indra. Krung phan se hasarde jusque-là, il va danser avec les Thévadas et imite grossièrement leurs gestes; il s'ensuit une querelle, ils se battent, Krung phan est le plus fort et chasse les Thevadas qui fuient et vont se plaindre à Indra.

4e TABLEAU

Vichnou est couché, il dort; son trône ombragé par les têtes du Naga flotte sur la mer. Indra conduisant le groupe des Thevadas vient vers lui, l'éveille et lui expose leurs plaintes. Ayant entendu cela, Vichnou entre dans une grande colère, il va punir Krung phan lorsqu'il se rappelle que celui-ci est le favori de Çiva, alors il lui conduit les Thevadas, afin qu'elles lui exposent tout d'abord leurs plaintes.

Entr'acte.

5e TABLEAU

Çiva sort de sa demeure. L'ermite et les Thevadas s'approchent. Le dieu s'informe des peines et des joies du monde. Vichnou qui est à la tête des Thevadas expose

[1] Demi-dieux, femmes à corps d'oiseau.

[2] Danseuses célestes

sa plainte, Çiva entre aussitôt dans une grande colère et ordonne à Vichnou de devenir Krichna afin qu'il puisse aller combattre les Asuras [1] et rétablir la paix. Après cela, il appelle les Thevadas et l'ermite à ses pieds et, les ayant mis en joie, en leur disant ce qu'il venait de faire, un grand ballet est donné dans le ciel. »

Tel est ce scénario plutôt simple, mais où les amateurs du genre reconnaîtront qu'il y a matière à des jeux de scène fastueux. Ils ne nous ont pas manqué, en effet. La salle, à l'européenne, était petite, mais coquette, confortable et bien éclairée par des lustres électriques. On avait sans doute refusé des places, car tout était comble, y compris les loges de balcon où d'élégantes jeunes femmes faisaient voir d'assez belles parures de brillants. Pas de papotages dans ces loges, la figure impassible sous le fard, les yeux fixes, ces dames suivaient d'un œil attentif le développement du sujet et la succession des décors. Ceux-ci, plantés comme dans nos théâtres, étaient d'ailleurs très présentables : les barques dorées qui déversaient sur la scène les danseuses célestes, le lit de Vichnou flottant sur la mer d'argent, le palais élevé de Çiva, avec praticables et jeux de lumière, seraient admis dans beaucoup de villes de France.

Le corps de ballet était nombreux, il y eut bien à certains moments une cinquantaine de choristes devant la rampe, parées de costumes fort riches, surtout les premiers sujets. Qu'elles chantent ou qu'elles dan-

[1] Krung phan était le chef des Asuras, démons de la mythologie brahmanique.

sent, toujours leur figure fardée reste impassible sous le diadème doré et enchâssé de pierres qui se termine en une pointe aiguë au-dessus d'un triple rang de couronnes. Leurs bras, leurs jambes et leurs pieds étaient nus, elles s'avançaient par mouvements souples et lents, tenant dans leurs mains balancées d'un rythme nonchalant des fleurs ou des plumes de paon, et ainsi se croisaient et se recroisaient, dessinant des groupes, des figures souvent fort gracieuses, où les couleurs voyantes des corsages, étroitement moulés sur leurs bustes comme des maillots, et les éclats miroitants des pagnes drapés en longs plis mettaient des touches brillantes. La note comique était donnée par Krung phan et ses acolytes déguisés en singes à la face verte, et aussi un peu par l'ermite, tant il est vrai que, partout, on se venge des menaces du prêtre en se moquant de lui, quand on croit n'avoir rien à craindre de la colère des dieux qu'il sert.

L'apothéose fut superbe, toute la troupe réunie devant le palais de Çiva exécuta sous l'œil du dieu un ballet fort réussi, puis, s'arrêtant sur le dernier temps de la dernière figure, fut tout à coup inondée par une pluie de pétales de roses qui, tombant des cintres, couvrait bientôt la scène et tous les personnages d'une neige odorante. Alors l'orchestre de xylophones et de tambours attaqua, tous les spectateurs s'étant levés, l'hymne national, œuvre, dit-on, de notre Lulli, un des cadeaux du Roi Soleil à son Cousin d'au delà les mers, au temps de leur amitié passagère.

La soirée était finie; tandis que quelques acharnés

se précipitaient vers le buffet pour vider un dernier whisky-soda, les élégantes rejoignaient leurs équipages et filaient, au grand trot de leurs poneys, vers les palais clos de la ville royale.



On compte seulement quinze mille Laotiens à Bangkok, mais ils sont, en somme, dans tout le royaume, presqu'aussi nombreux que les Siamois. Ce sont du reste des proches parents qui eurent leur heure de gloire avant d'être définitivement entraînés, le plus grand nombre tout au moins, dans le sillage de leurs cousins plus heureux. Cantonnés dans les provinces extrêmes du nord et de l'est, ils sont moins entrés dans la voie de la civilisation européenne, je ne parle pas bien entendu de ceux qui sont devenus nos ressortissants et sont un peu traités par les Siamois comme des inférieurs, des vaincus, à ce point que des unions entre les membres de l'aristocratie siamoise et les filles des hautes familles laotiennes sont considérées comme des mésalliances.

Ceux qu'on trouve à Bangkok et dans le delta du Menam sont des trafiquants de passage ou surtout des clients de maisons influentes, des esclaves royaux libérés, des descendants de prisonniers de guerre, restés confinés dans les mêmes fonctions qu'occupaient leurs pères. Ils ne jouent, comme on le voit, qu'un rôle secondaire dans la grande cité, et ont du reste modelé leur existence sur celle des

familles siamoises au milieu desquelles ils vivent.

Comme eux, les Pegouans, qu'on appelle aussi *Mohns* ou *Talaings* dans les pays, maintenant anglais, d'où ils sont originaires, sont des descendants d'anciens prisonniers de guerre, transportés en masse par les vainqueurs hors des riches plaines du Pegou ou des côtes dentelées du Tennasserim.

Ces déplacements de population sont très communs dans l'histoire de la péninsule. Au nord, à l'ouest, à l'est, au sud, de tous côtés, les princes siamois s'en allèrent chercher les bras nécessaires à la mise en valeur de ce delta merveilleux qu'ils ont, semble-t-il, trouvé presque désert et que les facultés insuffisamment productives de leur race étaient impuissantes à repeupler.

Comme fit à Vieng-Chan[1] le célèbre Phya Bodin, les généraux siamois, laissant les villes ennemies incendiées et les vallées désertes, poussaient vers le Menam des foules apeurées d'hommes, de femmes, d'enfants, tandis que derrière eux de longues files de charrettes emportaient, avec un riche butin, les statues d'or arrachées aux temples renversés.

Le lamentable troupeau marchait ainsi des semaines, des mois entiers, jalonnant de ses morts l'immensité de la forêt clairière, les ravins étouffés et fiévreux de la

[1] Vieng-Chan, capitale de l'ancien royaume de Lan Xang (million d'éléphants), maintenant principal centre administratif du Laos français. Cette ville, autrefois très florissante, fut pillée et incendiée en 1827 par le général Phya Bodin, lequel prit jusqu'au milieu du XIXe siècle une part active aux événements qui se déroulèrent dans le bassin du Mekhong.

montagne que recouvre l'épais manteau des forêts vierges. Il semblerait donc que de tels désastres aient dû laisser des souvenirs et des haines ineffaçables dans le cœur de ceux qui leur survécurent. C'est là juger, comme on le fait trop souvent, avec nos âmes occidentales. Quelques mois suffisaient pour éteindre chez eux le regret de la patrie perdue; la passivité orientale ne tardait pas à émousser les sensations aiguës et leurs fils ne racontent plus ces exodes que comme de merveilleuses histoires.

Maintenant, surtout chez les Pegouans, l'usage de leur dialecte propre est à peu près perdu, et si les femmes conservent encore le costume de leurs aïeules, c'est autant par paresse à chercher du nouveau que par suite d'une certaine tradition de classement, de catégorisation par le vêtement, commune à tous les peuples de la péninsule.

Les Annamites et les Cambodgiens, cantonnés surtout à Bangkok, dans le faubourg de Samsen, sont également, comme je l'ai dit, des descendants de prisonniers de guerre. Depuis le XIIe siècle, les Siamois, ayant secoué le joug que ces derniers faisaient peser sur eux, envahirent maintes fois le Cambodge. Ils portèrent les premiers coups aux rois Brahmanes, fondateurs de ce royaume, et les chassèrent de leur capitale, Angkor la grande, dont les ruines sont encore une des merveilles de l'Asie. Ils ne cessèrent, depuis lors, d'avoir une grosse influence dans les cours de Lowec, d'Oudong, de Phnom Penh où

se retirèrent successivement les vaincus, et les auraient complètement traités en vassaux, si leurs progrès n'avaient été arrêtés par l'intervention tenace des Annamites. Ainsi ces deux peuples, partis par des chemins différents des mêmes régions septentrionales de la Péninsule, se retrouvèrent aux prises, en ces derniers siècles, à son extrémité sud, ayant refoulé, en route, dans le massif annamitique, les tribus aborigènes qui ne voulurent pas se laisser absorber

Ces Cambodgiens et ces Annamites de Bangkok ont, comme les Laotiens et les Mohns, conservé leurs costumes, et, plus qu'eux, l'usage de leur langue; le nombre des derniers a, du reste, été augmenté par l'arrivée de familles catholiques, fuyant les persécutions religieuses qui déshonorèrent les règnes des successeurs de Gialong [1].

Les uns et les autres se mêlent peu à l'existence de la cité; ils se livrent à la petite culture et les Annamites, pêcheurs de race, s'égrènent volontiers le long des rives du fleuve pour se livrer à leur industrie.

La Cochinchine et le Tonkin même commencent à déverser ici un nombre assez considérable de boys, cuisiniers, blanchisseurs, etc., qui sont employés surtout dans les maisons françaises, mais arrivent maintenant à se faire admettre chez les étrangers. Ce

[1] Gia-Long, Nguyèn-anh, roi d'Annam (1777-1802), qui avec l'aide des Siamois d'abord, des Français ensuite, partant des îles du golfe de Siam où il était exilé, réussit à reconquérir son royaume sur les rebelles Tay-son jusqu'aux extrêmes limites septentrionales du Tonkin.

n'est évidemment pas le premier choix parmi nos serviteurs et, avec leur esprit turbulent et batailleur, ils ne manquent pas de créer des difficultés à nos consuls qui reçoivent contre eux les plaintes incessantes de la police siamoise : malgré tout, leur nombre ne cesse de s'accroître.

Les Malais, très nombreux, viennent de toutes les parties de la péninsule Malaise, aussi bien des « monthon » siamois que des Straits-Settlements anglais. Ils se livrent à certains petits commerces, forment en grande partie l'équipage des caboteurs qui fréquentent le port et se spécialisent dans les emplois de cochers et de jardiniers.

Les Indiens, Klings, Patangs, etc., dont le nombre s'accroît de jour en jour, ressortissent tous de la juridiction anglaise.

Environ 500 Siks sont embrigadés dans les rangs de la police qui compte près de 3 000 hommes. Ceux-ci ont conservé leur monumental turban bleu et l'uniforme kaki ; leur haute stature, leur barbe noire et fournie les font remarquer au milieu des types si variés qui se coudoient dans les rues de la capitale.

De tous les Asiatiques étrangers, les Chinois sont certainement ceux qui tiennent la plus grande place dans le royaume de l'éléphant blanc. Ils sont plus de 200 000 à Bangkok, dans le Sampeng, dans les marchés, dans les rues commerçantes, et il y

en a encore des milliers et des milliers dans tous les centres, dans tous les bourgs jusqu'aux frontières les plus reculées. Ils sont originaires de toutes les provinces du Céleste Empire, mais principalement du Hai-Nan et du Fou-Kien. Les uns sont fils d'immigrants établis dans le pays depuis des siècles, les autres entrent pour une part considérable dans la composition de ces populations flottantes des ports de l'Extrême-Orient, masse anonyme et grouillante qui se renouvelle sans cesse, en dehors presque de tout contrôle, et paraît même passer entre les mailles de l'anthropométrie Bertillon qu'on vient d'installer chez nous à Saïgon. On en trouve à tous les échelons du monde commercial et industriel, depuis le scieur de teck millionnaire dont les établissements accaparent plus d'un kilomètre de rives au faubourg de Samsen, jusqu'au marchand de berlingots et au montreur de marionnettes qui dresse ses tréteaux dans les carrefours entre quatre quinquets fumeux.

Ils sont tout et font de tout. De même que la plus grande partie du commerce, beaucoup d'industries, grosses ou petites, sont entre leurs mains. Nous les avons vus imprimeurs et bijoutiers, ils sont encore menuisiers, forgerons, horlogers, électriciens, droguistes, médecins, dentistes, restaurateurs, blanchisseurs, tailleurs, cordonniers ; il n'est pas de métiers auxquels ils ne se livrent, pas de moyen de gagner de l'argent qu'ils n'essayent. On en trouve dans les administrations de l'Etat, aux postes et télégraphes, aux douanes, aux chemins de fer, dans les services

pénitentiaires, ils sont en majorité dans les banques et dans les maisons de commerce européennes, ils s'offrent comme cuisiniers, valets de chambre, cochers, ils conduisent des locatis ou traînent des pousse-pousse ; ils sont universels. Quelques-uns parlent l'anglais, presque tous se mettent vite à apprendre les quelques mots de Siamois qui leur sont nécessaires pour leurs transactions journalières ; leurs enfants fréquentent d'ailleurs assidûment les écoles qui leur sont ouvertes et y occupent facilement les premières places.

L'arrivée des premiers immigrants de leur race dans la vallée du Menam remonte à une date inconnue, mais certainement très ancienne. Ils s'y trouvèrent probablement avant les Siamois qui progressaient lentement, descendant du nord les plateaux du Yunnan par la vallée du Mekhong et les hauts affluents du Menam. On sait, en effet, que déjà aux premiers siècles de l'ère chrétienne, des ambassades chinoises venaient dans ces parages recueillir les hommages des principautés qui se divisaient alors la Péninsule ; or ces ambassades n'allaient pas à l'aventure, elles suivaient les courants commerciaux et ne se rendaient guère que là où des établissements chinois déjà florissants avaient préparé leur action. Les grands Empereurs se contentèrent toujours, du reste, de ces hommages assez platoniques, à condition qu'on ne molestât pas leurs sujets et qu'on permît à ceux-ci de trafiquer à leur aise, sachant bien qu'ils étaient capables, par leur seule activité, leur intelligence et leur orgueil de

race, de se tailler une situation prépondérante au milieu de populations plus molles et près de princes qu'un amour immodéré du faste et des plaisirs faisait leurs éternels débiteurs. Ainsi, à travers les siècles, ils se contentèrent de leurs comptoirs et de leur situation de manieurs d'argent, sans essayer de s'annexer des territoires qu'on mettait, somme toute, en valeur à leur profit, et de prendre ouvertement le pouvoir, alors que, moyennant quelques démonstrations de politesse, ils en avaient tous les bénéfices sans les risques et les ennuis. Là, comme partout en Extrême-Orient, à Java, à Sumatra et ailleurs, ils s'allièrent avec des femmes du pays et créèrent une race de métis qui se perpétue par des mariages entre gens de sangs mêlés. Un continuel afflux d'immigrants empêche chez eux le retour aux atavismes indigènes et leur confiance en la supériorité de la race les rattache, quels que soient les mélanges dont ils sont issus, aux traditions paternelles.

Cela ne les empêche pas, cependant, d'avoir pénétré jusque dans les milieux siamois les plus aristocratiques ; les affinités chinoises de la famille royale sont facilement reconnaissables chez quelques-uns de ses membres, comme les affinités malaises chez d'autres. Le roi Phaja Tak, qui réunit les forces dispersées du royaume après l'invasion des Birmans et transporta à Bangkok le siège du gouvernement (1778), était, en effet, un fils de Chinois. Il est à supposer que Phaja Chakkri, un de ses généraux, qui lui succéda et fut le fondateur de la dynastie actuelle, bien que ne lui

étant nullement apparenté d'une façon directe, fit cependant entrer à sa cour, selon la coutume, le plus grand nombre des femmes et des concubines de son prédécesseur sur le trône, ce qui explique suffisamment les hérédités chinoises qu'on trouve chez quelques-uns de ses arrières-petits-fils.

Les commerçants chinois sont, nous dit-on, larges et consciencieux dans les affaires, ceux qui sont employés au service des maisons particulières sont assez appréciés, mais peu maniables. Quelle que soit leur situation, ils se soutiennent mutuellement, formant des associations, publiques ou secrètes, qui sont leur force.

Dans ces pays si différents du leur, ils conservent le costume, les mœurs et les croyances de la vieille Chine. Ils ont leurs pagodes particulières et, si quelques-uns d'entre eux, des sangs mêlés principalement sans doute, ont adopté, quand ils entrent au monastère, la couleur jaune des draperies des bonzes siamois, ils ne leur ont pas pris leur costume et portent la grande blouse et les pantalons larges qui leur sont habituels.

Afin d'éviter la juridiction des tribunaux indigènes, beaucoup d'entre eux, parmi les nouveaux venus, se sont fait inscrire dans les consulats étrangers qui les administrent à titre de « protégés ». Ils forment ainsi la majeure partie de notre clientèle qui s'élèverait, pour la seule ville de Bangkok, à plus de 9 000 inscrits, parmi lesquels les plus notables commerçants et industriels de la capitale, ce qui est évidemment une

cause de prestige pour notre pavillon. C'est aussi là, par contre, un des points de contestation que nous avons avec le gouvernement siamois, qui discute le bien fondé de certaines de ces inscriptions et voudrait les voir annuler en partie.

Il me reste à dire quelques mots de la colonie européenne qui est particulièrement cosmopolite. Diplomates accrédités près du gouvernement siamois, commerçants, industriels, missionnaires, viennent de tous les pays de l'Europe et de tous les États de l'Union américaine. Je n'entrerai pas dans le détail de leurs affaires et, particulièrement intéressés par les choses indigènes, nous avons trop peu fréquenté la *Société* de Bangkok pour que je puisse en parler en connaissance de cause. Il m'a paru que le chic anglais, la mode anglaise étaient triomphants; je ne jurerais point, cependant, que les Allemands ne fissent un peu bande à part.

Le clan féminin est nombreux et fort élégant, il y a, m'a-t-on dit, plus de deux cents jeunes femmes ou jeunes filles de toutes nationalités à Bangkok, aussi les réunions sont-elles nombreuses et les tennis très animés. Avec une assiduité méritoire, les jeunes attachés de la légation nous plantaient là, le soir venu, pour courir à leurs flirts quotidiens et ne nous revenaient qu'après avoir rempli ces devoirs mondains.

Sapatum-road est la promenade favorite, mais on villégiature à Bang-Plasoi, sur les rives mêmes du golfe, dans des cases élevées sur pilotis, loin des

moustiques, au bruit berceur du flot et du ressac qui courent entre les piliers de support.

Pour les hommes, il y a naturellement les cercles. Ils sont quatre : le Bangkok United Club, le German Club, le British Club, le Bangkok Club, sans compter les associations où l'on s'occupe plus spécialement de sports ou de musique. Les uns et les autres sont du type ordinaire de ces sortes d'établissements ou d'associations, il y est toujours fait une place, si petite soit-elle, « for ladies ».

Le billard y fait fureur, et un perpétuel grondement de boules, roulant dans les conduits en planches, sort, aux heures libres de la soirée, de la longue galerie réservée au jeu de quille. Pas de jeu de cartes, on consomme debout, accoudé au bar de la salle d'entrée.

Je dois ici une mention toute spéciale à la *Siam Society* fondée récemment par quelques Européens qui s'intéressent aux choses du Siam, langue, archéologie, histoire, sous le haut patronage du Prince Damrong. Le bureau a bien voulu nous recevoir à l'United, et les toasts que nous avons portés à la jeune association seront, je l'espère, le prélude de ses succès.

Les Européens qui se fixent définitivement au Siam sont en très petit nombre, missionnaires mis à part bien entendu. Ils y ont établi des banques, des maisons de commerce, des industries, mais si la raison sociale reste, le personnel varie beaucoup, certaines n'en sont pas moins très prospères. Ils s'attachent fort

peu au pays, vivent là en marge de la société siamoise, uniquement occupés de leurs affaires, et quittent sans regrets leur campement de quelques années, lorsqu'ils ont amassé de quoi vivre à leur aise dans la mère patrie. Il est vrai qu'ils ne peuvent acquérir des biens territoriaux et que l'élément indigène leur reste étranger. On peut retrouver cela dans toutes les villes anglaises de l'Extrême-Orient, c'est le génie de l'anglo-saxon d'être partout comme chez lui, de maintenir sa personnalité, son « home » et ses coutumes hors des atteintes du milieu dans lequel il s'est arrêté pour ses affaires ou les besoins de sa charge.



A côté de ces hôtes de passage, le Siam donne cependant l'hospitalité à certains Européens, qui n'ont plus l'espoir de revoir jamais les douces rives de la patrie et qui dormiront leur dernier sommeil en terre asiatique. Je veux parler des missionnaires.

Les Siamois sont parfaitement tolérants en matière de religion. Les persécutions dont eurent à souffrir les premières missions venues dans ce pays ont été causées surtout par l'intrusion un peu violente de leurs chefs dans la politique intérieure du royaume. Au temps où Constantin Faulcon, étant premier ministre, avait placé le Siam sous la protection de la France, il semble bien démontré que le trop grand empressement des jésuites à convertir le roi Phra Narai (condition de l'amitié que consentait à lui accorder Louis XIV)

fut la cause des désastres qui suivirent et des sévices qu'eurent à subir quelques missionnaires, ainsi que leurs fidèles. Aujourd'hui, s'ils ne sont pas ouvertement favorisés par le gouvernement, ce qu'on ne peut raisonnablement demander dans un pays où existe une religion d'État, ils ne sont, du moins, nullement molestés. Il faut dire tout d'abord que leurs succès dans l'élément purement siamois et, on peut ajouter, dans tous les éléments acquis au bouddhisme orthodoxe sont fort médiocres, pour ainsi dire nuls : aussi ne peuvent-ils porter ombrage à ceux qui sont les lieutenants de cette doctrine. La clientèle des missions chrétiennes de toutes confessions qui vivent au Siam se recrute donc presque uniquement parmi les Chinois, les Annamites ou les anciens esclaves.

Entre toutes, les missions catholiques paraissent les plus nombreuses et les plus prospères. Elles sont divisées en deux vicariats, dont l'un a son siège à Bangkok et l'autre dans le haut Laos à Nong Sen. Par suite de l'élément spécial qui répond à leur propagande, les postes du vicariat de Bangkok sont plus particulièrement placés près des groupements chinois et des villages annamites du Bas-Menam. Cette mission dépendant comme celle du Laos de la « Société des missions étrangères » dessert quatre églises dans la capitale même, elle y a un collège, une institution de jeunes filles, et un hôpital dirigé par un médecin français. Les religieuses de Saint-Maur ont également à Bangkok un établissement d'instruction assez florissant.

On reçoit dans ces maisons des enfants de toutes religions et de toutes origines. On y enseigne un peu le français et beaucoup l'anglais. Je ne veux pas, en écrivant cela, jeter la pierre aux missionnaires et aux religieuses qui les dirigent, il faut bien reconnaître qu'ils y sont obligés. Ils recrutent, en effet, leurs élèves parmi les Chinois, les Annamites, les Pegouans, les Cambodgiens, etc... Tous se destinent au commerce ou briguent (il n'y a pas que chez nous) une place dans une des administrations de l'État. Dans l'une ou dans l'autre branche, il leur faudra faire preuve d'une certaine connaissance de la langue anglaise, le français leur est inutile. Ceux d'entre eux qui l'apprennent ne trouvent guère que des emplois peu rétribués et, en s'expatriant bien loin, jusque dans notre Laos où on pourrait les employer, ils n'obtiendraient que des soldes inférieures de moitié à ce que leurs camarades gagnent à Bangkok même ou dans le delta.

Pour ces raisons, et aussi parce qu'elle est plus difficile, notre langue est fort peu répandue. On ne trouve du reste pas dans le commerce tous ces petits livres bon marché, commodes et pratiques que les Anglais produisent à foison et qui aident considérablement à la diffusion d'une langue. L'alliance française a là un champ d'action qui est malheureusement encore à défricher.

Je sais bien que nous avons mauvaise réputation au Siam, qu'on nous y accusait d'avoir une politique tatillonne et incertaine, de nous perdre dans

des récriminations infimes, de mettre à la hauteur d'intérêts primordiaux des prétentions individuelles de nature douteuse, en un mot d'être « des chiens qui aboyent sans pouvoir mordre »; mais il semble naître une ère nouvelle au cours de laquelle les préventions antérieures s'éteindront sans doute, nous permettant de reconquérir dans l'esprit des Siamois le terrain que nous y avons perdu depuis des siècles.

Nous devons à Mgr. Pallegoix, qui administra longtemps ce diocèse, un dictionnaire, une grammaire et quelques bons livres sur le Siam. Une nouvelle édition de son dictionnaire a été publiée dernièrement par Mgr. Weiss, l'évêque actuel, qui est aussi un siamisant distingué. Parmi les missionnaires qui ont apporté les fruits de leurs travaux en contribution à l'étude des choses siamoises, il faut citer, en outre, le P. Schmidt, lequel avait traduit pour la mission Pavie une grande partie des inscriptions trouvées dans le pays, et dont nous venons d'apprendre la mort aujourd'hui même, alors que nous nous préparions à aller le voir dans sa paroisse de Petriu.

En grande partie Américains, les missionnaires protestants, presbytériens, baptistes, etc., ne paraissent pas avoir fait plus de prosélytes que les catholiques dans les milieux de bouddhisme orthodoxe; leur clientèle assez restreinte se compose presque uniquement de Chinois et de métis, je ne tiens pas compte évidemment de l'élément européen qui doit

appartenir en grande partie aux cultes réformés. Leurs efforts se sont surtout portés sur les territoires du Haut-Menam où ils auraient trouvé chez les Kariengs et les Khas des auditeurs assez attentifs. Quelques-uns d'entre eux se sont adonnés à l'étude de la langue et ont fondé des imprimeries particulières. C'est ainsi que nous devons à MM. Bradley et Schmidt les premières éditions des codes et de certaines annales, etc.

Je ne puis m'empêcher de conter notre visite à la maison du premier de ces Révérends, mort déjà depuis plusieurs années, car elle nous a fait voir un intérieur étrange et tout à fait insoupçonné. C'est tout là-bas dans la vieille ville morte de la rive droite à l'entrée d'un de ces canaux aux quais moussus qui s'enfoncent sous les grands arbres. Le sampan qui nous a fait passer le fleuve vient d'aborder à un appontement au-dessus duquel une enseigne annonce que nous sommes bien devant le « printing-office » de Mr. Bradley. Nous entrons dans un petit enclos, fermé de hauts murs et envahi par la brousse. Tout au milieu, un chalet modeste, entouré de ses vérandahs, paraît désert. Nous finissons, cependant, par trouver un indigène qui nous conduit au premier et nous introduit dans un salon vieillot, entièrement meublé à l'européenne sans la plus petite fantaisie, sans le moindre bibelot indiquant que nous sommes en Extrême-Orient, au pays des soies éclatantes, de l'or, des incrustations étincelantes de nacre, et, à travers les baies des

cloisons, nous pouvons voir que les pièces contiguës, une salle à manger et une chambre ne sont pas différentes ; c'est le décor étriqué, lourd et rapé de quelque vieille bigote de province, transporté en entier sous les tropiques ; il fait là un étrange effet entre les cloisons de bois des appartements et les grandes portes-fenêtres ouvertes vers l'air extérieur qui vibre sous le soleil. Non moins étrange est la maitresse de ce logis, la fille du Révérend ; grande, maigre, avec des dents énormes et jaunes dans un profil chevalin, elle vient vers nous en riant, nous serre les mains d'un vigoureux « shake hand », et s'excuse de ne pouvoir parler que le Siamois, car elle a presque complètement oublié sa langue maternelle. Notre demande d'acheter quelques-uns des ouvrages édités par son père provoque un nouvel éclat de rire et elle va nous chercher dans un coin du buffet de la salle à manger une dizaine d'exemplaires dépareillés, pas même brochés. Après avoir rassemblé tant bien que mal, parmi ces débris hétéroclites, ce qui nous paraissait intéressant, nous payons et demandons un reçu. Ici nouvel éclat de rire, la grande demoiselle maigre s'en va fouiller dans de vieux cartons pour en tirer du papier à lettre vert d'eau à initiales argentées, mais nous déclare qu'elle ne sait plus écrire et de fait elle signe péniblement son nom en l'épelant. C'est bien là encore un trait de l'âme conservatrice des anglo-saxons que cette existence de femme, née si loin du pays de ses pères, séparée complètement de ses origines, vivant tout à fait en

dehors de ses compatriotes, mais ayant gardé soigneusement autour d'elle ce décor d'un autre pays et d'un autre âge qui est comme l'étiquette de sa nationalité.

Toujours à la recherche de livres, il nous a été donné de voir un autre intérieur qui fait heureusement contraste. Ici le mari et la femme vivent encore tous deux, étant fixés dans le pays depuis plus de quarante ans déjà ; lui déjà vieux, un peu cassé, mais d'esprit gai et causant volontiers. Elle, encore vive d'allures, ses cheveux blancs coquettement arrangés en boucles ; elle se répand en admiration pour son mari et l'entoure de soins pieux. Dans le grand salon clair, orné de photographies, rien non plus ne rappelle ici l'Extrême-Orient qui nous environne. Ces gens qui sont venus ici pour pénétrer les milieux indigènes, les éduquer, les instruire, n'ont été nullement atteints par l'exotisme ambiant, ils semblent ne pas le connaître et vivent dans un faubourg de Bangkok, comme dans un cottage de quelque banlieue paisible de Londres.

En comparant cette demeure soignée, confortable, ensoleillée de bonheur et de touchante tendresse, aux campements quelconques de nos missionnaires qui vivent comme s'ils étaient toujours aux avant-postes, on sent bien la différence qui existe entre les génies propres des deux religions et des deux races.

*
* *

Nos promenades à travers le Bangkok actuel nous

ont donné une idée générale de la nation siamoise; elle se reflète en entier dans sa capitale, et cependant celle-ci, toute moderne, n'a pour ainsi dire pas d'histoire.

Nous avons vu, en effet, qu'après la prise d'Ajuthia par les armées birmanes (7 avril 1767) et la chute définitive de la dynastie régnante, un métis, fils de chinois, Phaja Tak, ayant réuni les derniers débris des forces éparses de la nation, réussit à chasser l'ennemi et monta sur le trône en 1768. Il vint s'établir à Bangkok, sur la rive droite, et régna là quatorze ans, puis il devint fou. Des troubles éclatèrent alors, assez violents pour que le généralissime Chao Phya Chakkri qui opérait à cette époque au Cambodge dut revenir, en toute hâte, mettre les rebelles à la raison et conquérir le trône à son profit. Il fut le fondateur de la dynastie actuelle (14 juin 1782) et c'est lui qui transporta le siège de son gouvernement sur la rive gauche du fleuve, en son emplacement actuel. Déjà la nouvelle cité avait hérité d'une partie des titres pompeux de l'ancienne Ajuthia et elle s'appelle encore la Capitale, la Grande Cité des anges, etc.

Vers la fin du XVIIe siècle, Bangkok n'était encore qu'une place forte, sentinelle placée vers l'embouchure du fleuve, au travers duquel on tendait là une grosse chaîne qui en fermait l'accès. Nicolas Gervaise écrivait en 1688[1] que Porselouc ou Pet-se-lou-

[1] *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam*. Paris. Louis Lucas à la Bible d'or, 1690.

louc (nous transcrivons aujourd'hui Phitsanulok) était la deuxième ville du royaume, venant après Ajuthia. Quant à Bangkok, il n'en parle, avec du reste tous les écrivains contemporains, que comme d'une forteresse. « Son plan est, dit-il, plus long que large et elle n'a pas plus d'une demi-lieue d'étendue : elle n'est entourée de murs que sur le bord de la grande Rivière, qui la mouille du côté de l'Orient et du Midy. » Il y avait là une enceinte pentagonale, avec des murailles seulement sur les faces est et sud, et un cavalier vers l'extrémité méridionale, dominant l'entrée du canal, connu aujourd'hui sous le nom de Bang-Luang, à peu près à l'emplacement du New Naval College. Ce cavalier était armé de 24 grosses pièces de fonte et faisait face à un petit fort, construit sur la rive gauche, vers l'endroit où s'élèvent actuellement les bâtiments du Royal Survey, qui avait aussi une trentaine de pièces. La défense en était confiée à une centaine de métis portugais, lesquels inspirèrent une médiocre admiration à ceux de nos compatriotes qui visitèrent alors ces parages. Quant au gouverneur, il était le plus souvent étranger, Portugais, Maure, Anglais, même Français au moment de la grande amitié que nous témoigna le Roi Phra Narai.

Il y eut même, par la suite, une garnison de troupes régulières françaises, lesquelles ne se retirèrent que le 22 novembre 1689, après avoir soutenu un long siège contre les armées siamoises, lorsque, Faulcon ayant été exécuté et le Roi Phra Narai étant mort, se produisit sur les ordres de son successeur

la série de manifestations gallophobes qui brisèrent ce rayon éloigné de la couronne du Roi Louis. C'est donc à l'abri de ces forts que le Roi Phaja Tak vint relever son palais et, traînant avec lui la fortune du royaume, donner essor à la ville nouvelle qui depuis ne cessa de croître et de se développer. A cela se résument les événements historiques qui la concernent spécialement, et on peut dire d'elle qu'elle vécut en paix depuis lors, car c'est à peine si l'entrée de l'escadrille de l'amiral Human en 1893 fit du bruit du côté de Paknam, cette force navale se conduisit en galante personne à Bangkok et en repartit fort discrètement.

Voilà, tissée avec nos impressions de ces jours-ci, nos conversations, nos lectures, mes souvenirs de deux années de séjour à Chantabun et de voyages au Laos, la trame sur laquelle viendront se broder les incidents de notre route ; maintenant il ne nous reste plus qu'à boucler nos valises et à remercier tous ceux qui nous ont si bien accueillis ici.

Evidemment nous avons mis les bouchées doubles, ayant parcouru la capitale avec la hâte de gens qui voudraient avoir tout vu dans le temps limité dont ils disposent. Je n'oublie pas, en effet, que je dois atteindre le Mekhong, puis visiter les provinces de Meluprei et de Tonle Repu avant le retour de la saison des pluies. Pour cela il faut que je boucle cette tournée, Bangkok, Rangoon, Phitsanulok, Bangkok en un mois au plus ; théoriquement c'est possible, mais il faut compter avec l'imprévu. Le

vice-ministre de l'Intérieur, le Phya Sri qui vient de conduire les négociations du traité actuellement soumis à l'approbation des Chambres françaises[1], paraît considérer comme très important ce facteur que j'ai, selon lui, traité avec trop peu de considération dans mes calculs. Comme je lui exposais notre itinéraire, il y a quelques jours, pendant une soirée à la Légation de France, il me répondit en effet avec un sourire malicieux : « Je crains bien que, dans tout cela, vous n'ayez pas fait une part assez large au « vela jut » (aux temps d'arrêt). » De fait, nous sommes en Extrême-Orient, où le temps ne compte pas, n'a pas de valeur, où, quelle que soit l'urgence, on ne précipite rien, où nos impatiences d'Européens se heurtent et s'usent contre une passivité étonnée et quelque peu dédaigneuse. Enfin me voilà doublement mis en garde, à moi de veiller et de conduire les choses pour le mieux.

[1] Il a été signé en février 1904.

CHAPITRE II

DE BANGKOK A RAHENG

Départ. — Notre convoi. — Ajuthia, l'ancienne et la nouvelle ville. — Lophburi, la mort de Constantin Faulcon, les ruines. — Montée du grand fleuve, Muong Xainat, Muong Manorom, etc. Nakhon Sawan. — Paknam Pho, un grand marché, kermesse perpétuelle. — Le Meping, en pirogues. — L'exploitation des forêts de teck. — Muong Thep, legende de la naissance du Phra Chao Uthong : — Kampeng Pet.

12 octobre 1904.

Son Altesse Royale, le Prince Damrong, ministre de l'Intérieur, qui a bien voulu nous recevoir avec la plus grande simplicité et la plus parfaite courtoisie, a mis à notre disposition une de ses embarcations. Elle vient de s'amarrer à l'appontement de l'hôtel. C'est un confortable « house-boat » divisé en deux chambres sous le rouf central; l'une, devant, est garnie d'une table et de deux banquettes; dans la seconde, nous installons, à droite et à gauche, nos lits de route sous leurs moustiquaires. Une tente, qui, passant par dessus le rouf, va d'un bout à l'autre de l'embarcation, couvre à l'avant et à l'arrière la place réservée aux rameurs. Ceux-ci portent le costume kaki des marins de l'État et sont sous les ordres d'un petit fonctionnaire du rang de « Khun ».

L'équipage pourra, du reste, jouir, à la montée tout au moins, du doux farniente si cher aux orientaux, car le « house-boat » sera remorqué par une chaloupe à vapeur qui nous tirera aussi loin qu'il lui sera possible de remonter. La Bangkok Dok Cie nous la loue, équipage compris, 45 ticaux par jour, soit environ 80 francs de notre monnaie, encore devrons-nous payer le bois de chauffe, voilà qui va joliment écorner mon budget. Nous installerons à l'arrière nos bagages, le cuisinier et ceux de nos gens qui ne nous sont pas immédiatement nécessaires ; tout se présente donc dans des conditions de confortable telles qu'il ne nous paraîtrait pas exagéré de nous embarquer en cet équipage pour le bout du monde.

Voici en outre qu'on vient de nous apporter, authentifiées par le cachet particulier du ministère de l'Intérieur et signées de la main même du Prince, des lettres qui prescrivent aux « Kha luong thesa phiban » gouverneurs des provinces de Nakhon Sawan et de Phitsanulok, aux fonctionnaires chargés de l'administration des « muong », des « ampheu », aux « kromakan », aux « kamnan », aux notables des villages, en un mot à tout le personnel administratif de ces deux provinces, du plus grand au plus petit, de « prendre à cœur de nous préparer des abris convenables, de nous donner le « phahana[1] » sur terre comme sur l'eau, de nous faciliter notre route, de ne nous créer aucun obstacle, de faire en sorte que nous

[1] Droit aux moyens de transport, aux guides, généralement à tout ce qui est nécessaire pour la route.

ne soyons retenus nulle part au delà du temps strictement convenable, de nous aider, enfin, en toutes circonstances qui se présenteront » ; et maintenant j'ai quelque espoir de réduire avec ce talisman le maudit « vela jut » à ce qu'on appelle dans ce document « le temps strictement convenable », expression malheureusement un peu imprécise et qui change de valeur à chaque méridien.

Il est 2 heures du soir, nous sommes partis ; nous remontons le fleuve, tirés par notre « steam-launch » qui siffle comme un perdu et crache des étincelles, pris, semble-t-il, d'une belle ardeur ; à notre droite défilent les appontements des légations avec leurs mâts de pavillon où flottent les couleurs nationales ; nous longeons la flotille royale, les cales des embarcations de rivière ; nous atteignons les faubourgs. Voici Sam-Sen et ses grandes scieries appartenant à des Chinois millionnaires, le clocher de sa petite église et, plus loin, des maisons sur radeaux, tout un gros village amarré à la rive ombragée.

Un épais rideau de verdure nous masque les grandes plaines de rizières qui s'étendent au loin vers l'intérieur ; de-ci, de-là, les toits d'une pagode, l'aiguille dorée d'un « cheddi » éclatent en taches voyantes sur cette verdure sombre.

Nous avons à peine quitté les extrêmes faubourgs que la chaloupe accoste un petit appontement rustique près duquel sont disposées des piles de bois, ce sont des rondins gros comme le poignet, longs d'un mètre environ. Il paraît que notre provision

de combustible est déjà épuisée et qu'il est urgent de la remplacer. On nous parle ici de 19 ticaux, soit une trentaine de francs, le mille de ces rondins alors qu'on nous avait dit de compter sur environ 6 ticaux. Rien ne m'est désagréable comme d'être honteusement exploité ; je fais donc la sourde oreille, mais tout le monde m'assure que les renseignements qu'on m'a donnés à la Compagnie sont faux et que je puis même m'attendre à payer les jours suivants des prix encore plus élevés. Que faire, il n'y a plus qu'à s'incliner devant les exigences du fournisseur : après quoi, pour sauvegarder ma dignité et bien platoniquement, je le sais, je préviens le patron de la chaloupe que je m'informerai au retour. Nous faisons donc notre plein de combustible et repartons, refoulant un courant très violent, aussi la nuit vient-elle que nous sommes encore loin d'Ajuthia où nous aurions dû être arrivés déjà.

De notre couchette nous entendons la machine haleter et l'eau glisser avec bruit le long des bords, tandis que, par la porte tout ouverte du « roof », nous voyons des gerbes d'étincelles, empanachant la cheminée de la chaloupe, pointer dans la nuit noire.

13 octobre.

A 2 heures seulement, ce matin, nous nous sommes amarrés à l'appontement d'Ajuthia et nous voilà debout dès l'aube pour commencer notre tournée dans les ruines.

Nous y sommes déjà venus, il y a quatre jours, par le chemin de fer cette fois, mais une série de mésa-

ventures nous avaient empêché de visiter ce lieu historique aussi consciencieusement que nous le désirions et nous avions de ce fait une revanche à prendre.

Le trajet par la voie ferrée ne dure que deux heures. Au sortir de Bangkok, le rail pique droit au nord à travers les rizières. Du train, la vue, arrêtée au couchant par la ligne sinueuse des arbres qui ombragent la rive du fleuve, s'étend d'autre part à l'infini, et c'est à peine si l'on distingue fort loin vers le nord-est la silhouette imprécise et bleuâtre des Dong Phya Fai. Une foule bariolée se presse dans les gares, encombre les guichets à côté desquels s'étale l'affiche connue, traduite ici en siamois, « beware of pickpokets ». De toutes les haltes ou stations, assez nombreuses, du parcours, celle de Bang Pa In, qui dessert une résidence royale, se fait seule remarquer par son coquet débarcadère en bois et les avenues conduisant aux futaies qui ombragent le palais.

On nous avait assuré que nous étions annoncés, ce jour-là, au Phya Boran, le gouverneur de cette province, et on nous avait insinué que nous recevrions chez lui la plus large des hospitalités, nous étions donc partis sans aucun bagage tout décidés à faire honneur à la table indigène de ce haut fonctionnaire. Nous ne devions pas tarder à déchanter. Alors que nous nous préparions à faire une entrée majestueuse au milieu des gens qu'on aurait envoyés au devant de nous, nous avons dû piteusement constater que personne ne nous attendait et suivre tout pro-

saïquement la foule. Le Phya Boran, chez qui nous nous sommes présentés, n'était pas là et n'avait laissé aucune instruction nous concernant; puis, ce jour-là était un dimanche, jour de repos pour les administrations siamoises comme pour les nôtres, tous les bureaux étaient fermés et il ne nous restait plus qu'à nous en aller au hasard, vers les ruines que nous voyions aux alentours à travers les feuillages, lorsqu'un notable indigène, flairant l'aubaine du pourboire, s'offrit à nous accompagner.

Il ne fallait pas songer à nous attarder, ces hésitations, ces fausses démarches nous avaient fait perdre le plus clair de notre temps; aussi, nous avions à peine jeté un coup d'œil sur les monuments les plus à portée qu'il devenait urgent, deux heures de l'après-midi étant arrivées, de remplacer le fastueux repas sur lequel nous avions trop compté par un « lunch » quelconque. L'interprète chinois qui nous accompagnait nous conduisit donc chez un de ses compatriotes au courant, disait-il, des habitudes européennes et qui tenait le meilleur restaurant de l'endroit. J'espère pour les autres, sans trop y compter, que c'était là une exagération ultra-méridionale; car, après nous avoir fait grimper dans une soupente infecte et étouffante, le vatel en tresse nous y a consciencieusement intoxiqués avec sa cuisine et ses boissons; quant aux fameuses préparations européennes dont il aurait détenu le secret, elles se réduisaient à une sorte d'eau tiède, noirâtre et amère qu'il décorait du nom pompeux de café et qui m'a paru n'être autre chose

qu'une infusion d'arachides. Inutile de dire combien ce repas manqué nous faisait trouver mauvaise la plaisanterie de l'hospitalité du gouverneur.

Aujourd'hui, nous avons tout le temps de refaire à notre aise cette promenade écourtée et maussade. La chaloupe partira à notre heure et nous sommes sans inquiétude pour notre déjeuner, car déjà les boys ont organisé notre existence journalière avec cette connaissance de nos habitudes et de nos besoins qu'ils acquièrent si vite.

Nous laissons donc nos embarcations amarrées à l'appontement des bureaux et, armés cette fois de la lettre de recommandation que nous a remise le Prince Damrong, nous nous présentons de nouveau chez le Phya Boran. Il est encore absent, en villégiature à Bang Pa In, nous dit-on, mais quelqu'un de sa maison se décide à nous accompagner.

Ce fonctionnaire nous conduit aux bureaux de la Province, groupe de bâtiments de pur style siamois qui sont enfermés dans une enceinte de murailles crêtées de « semas » [1]. Toutes ces constructions ont été réédifiées sur l'emplacement d'un ancien palais portant le nom de Chantarakesat, qu'on peut encore lire au-dessus de la porte d'entrée, et qui se traduit « clarté lunaire ». Entourées de ces pelouses dont les Siamois ont pris le goût, sans doute avec leurs éducateurs anglais, elles

[1] On appelle ainsi des bornes plates évasées dans leur partie supérieure et terminées en pointe qui servent à délimiter le terrain sacré des pagodes et qui, juxtaposées tout le long de la crête, forment l'ornement habituel des murs d'enceinte, des palais ou résidences royales au Siam et au Cambodge.

sont, chose rare ici, très bien entretenues et nous font la meilleure impression. Bien qu'il soit encore bon matin, nombre de solliciteurs sont déjà assis sur les perrons des terrasses, attendant leur tour d'audience, il paraît du reste que les tribunaux de Sa Majesté ne chôment guère, et que les « thai » sont aussi procéduriers que les Annamites lesquels en remontreraient sur ce point à des Normands.

Laissant de côté les prétoires où nous n'avons Dieu merci que faire, nous gagnons dans un angle de l'enceinte une tour rectangulaire, haute de 4 ou 5 étages, et atteignons par un escalier assez raide, la terrasse supérieure qui domine toute la région. Nous pourrons de là d'autant mieux avoir une vue d'ensemble de la vieille capitale que des flèches de bois clouées sur le parapet visent les divers monuments et donnent leurs noms.

Ajuthia (l'Inexpugnable), — combien de citadelles ont porté ce nom prétentieux qui furent violées par les troupes ennemies — fut fondée, d'après les *Annales*, en l'année 1350 de l'ère chrétienne par le roi Phra chao Uthong, le Prince au berceau d'or, qui, ayant reçu lui-même, en cette occasion, maints titres pompeux, appela sa nouvelle capitale Krung-thep-thvaravadi-sri-ajuthia-madilok-phophanat (la capitale — demeure des dieux, — sainte, — inexpugnable, — élevée au-dessus de toutes, — refuge du monde). Ainsi dotée de noms d'un si heureux présage, Ajuthia jouit pendant quatre siècles d'une assez grande tranquillité, et nous

avons vu qu'elle ne fut détruite qu'en 1768 par les armées birmanes.

Quelle fut la raison de sa fondation en ce lieu? Pourquoi le Prince, un peu légendaire, auquel on l'attribue, quitta-t-il la ville où régnait son père, assez loin dans le nord, vers le moyen Meping, pour venir se fixer si bas dans le delta? Les *Annales*, dans leur récit trop sec, n'y font aucune allusion, mais on peut conjecturer que le voisinage des « muongs » turbulents du nord et celui, non moins inquiétant, des tribus birmanes en furent une des causes principales, dangers toujours menaçants que des invasions successives vinrent d'ailleurs confirmer par la suite.

Peut-être aussi voulut-il se rapprocher ainsi des comptoirs commerciaux que les Chinois avaient fort probablement établis déjà dans le bas delta et par où arrivaient dans ces pays toutes sortes de nouveautés attirantes.

Quoi qu'il en soit, l'endroit était merveilleusement choisi.

De la plate-forme de notre tour nous embrassons toute la périphérie de l'ancienne ville; elle affectait la forme d'un rectangle dont une des grandes faces, celle du sud, aurait été légèrement incurvée. Un système de canaux naturels, se recoupant à angles droits, l'entourait, formant une île dont le centre est occupé par une dépression marécageuse qui communique avec le système fluvial par d'étroits déversoirs. Une végétation intense recouvre maintenant le sol tout entier, les terrains plus bas de l'intérieur aussi

bien que les berges surélevées qu'ombragent de fort beaux arbres : tamariniers, manguiers, etc. Par endroits la flèche aiguë d'un « cheddi », la coupole cotelée d'un prang, des pans de murs décrépits émergent de la masse verdoyante; il ne reste plus rien d'entier des monuments si nombreux, palais, édifices religieux, qu'élevèrent en cet endroit une longue succession de rois. L'île qui mesure environ 12 kilomètres carrés ne leur suffit même pas; les silhouettes ruinées d'autres édifices religieux jalonnent les berges extérieures de la ceinture de canaux et se dispersent au loin jusqu'au Phu khao thong (la montagne d'or) qu'on voit se dresser sur une colline artificielle à 5 ou 6 kilomètres vers l'ouest. D'ici, comme on ne peut apercevoir le carrefour d'eau sur lequel s'est réfugié l'Ajuthia moderne, tout paraît désert; la grande brousse a envahi et recouvert l'œuvre des hommes, elle assiège ce petit palais « de la clarté lunaire », qu'on a dégagé de ses ruines il y a une quarantaine d'années à peine, elle s'étend jusqu'à l'horizon lointain.

Dans un des pavillons, le gouverneur actuel a rassemblé des pièces de sculptures et quelques inscriptions trouvées dans les ruines; ce sont des débris de statues bouddhiques ou brahmaniques, quelques-unes sans doute rapportées par les armées victorieuses lors de leurs incursions en territoire cambodgien, des inscriptions sur ardoise et sur grès, en langues « thai » ou « khmère », quelques vases, des cloches de fabrication chinoise, collection disparate qui mériterait cependant d'être classée, cataloguée et étudiée.

En quittant le palais, nous gagnons par le « talat » (marché) une voie en chaussée, assez bien entretenue, qui longe la rive même de l'île sur l'emplacement des anciens remparts. Ceux-ci, construits en briques, épais de plusieurs mètres, sont presque entièrement rasés ; les Birmans vainqueurs y ont fait de larges brèches ; les eaux, se déplaçant à l'aise dans ces terrains alluvionnaires, les ont minés à la base et renversés ; on utilise aujourd'hui leurs débris pour macadamiser l'avenue que nous suivons. Quelques bastions sont cependant encore debout, larges, massifs, percés à leur base de meurtrières rasantes à la gueule largement évasée, témoignant de l'importance qu'eurent ces fortifications vraiment remarquables pour l'époque, et qui représentaient un effort considérable, si vraiment elles entouraient complètement la ville.

Les ruines facilement accessibles et présentant un intérêt particulier sont peu nombreuses. Le palais royal, construction légère en briques recouvertes d'un enduit, n'est maintenant qu'un amas de débris tel, qu'il est difficile d'y retrouver les lignes générales de l'édifice. Près de là, la nef colossale d'une pagode est remplie par les débris de sa toiture effondrée et, plus loin, un vaste édifice religieux complètement ruiné, laisse voir, au milieu d'une enceinte de cloîtres, des alignements de « stupas » et tout un système de colonnades en partie renversées.

Ces édifices et beaucoup d'autres que recouvre maintenant la végétation luxuriante, trop ruinés d'ailleurs pour présenter un grand intérêt aux tou-

ristes, eurent pour la plupart des dimensions considérables ; cependant leur décrépitude, à cause sans doute de la fragilité des matériaux qui y furent employés, ne produit pas l'impression profonde qu'on éprouve, par exemple, devant certaines ruines cambodgiennes, où le poids des blocs échaffaudés évoque, d'une façon plus intense, plus dramatique, la lutte du monument contre les siècles.

Les voyageurs européens qui visitèrent cette ville, il y a trois siècles, célèbrent dans le style ampoulé de l'époque la splendeur de ces temples. Les flèches de leurs « stupas » étincelaient de dorures. Les toitures des palais, hérissées de pyramides, étaient en calain [1]. Sur l'enduit qui recouvrait alors les murs de briques se déroulaient des scènes variées peintes à la fresque ; dans des niches, sur des piédestaux alignés le long des préaux, toute une théorie de statues modelées en stuc sur bâtis de briques étaient entièrement dorées ; quelques-unes avaient des yeux et des ongles de nacre et dépassaient dix mètres de hauteur. Des milliers de statuettes en bronze, en terre cuite, en métaux précieux, étaient disposées sur les genoux de ces images géantes, pêle-mêle avec les débris de statues brahmaniques, que les voyageurs rapportaient de leurs visites aux temples détruits.

Lorsque les envoyés du roi de France y séjournèrent, en 1688, la ville était en pleine prospérité. Nicolas Gervaise estime qu'on aurait pu y réunir

[1] Alliage métallique composé de plomb, d'étain et d'une petite quantité de cuivre.

60 000 hommes capables de porter les armes. Une nombreuse population commerçante était agglomérée dans le quartier sud-est. Celui-ci était coupé de rues larges et droites, pavées de briques sur champ et ombragées de grands arbres. Ces voies étaient bordées de canaux sur lesquels pouvaient circuler les embarcations et qu'enjambaient des ponts en briques ou des passerelles en bambous ; c'est pour cela qu'on appelait Ajuthia, ou Siam comme on disait alors, la Venise de l'Extrême-Orient. Beaucoup de maisons étaient en briques; les autres, celles des indigènes, en bois comme aujourd'hui. Le reste de l'île, également sillonné de canaux, était couvert de jardins, de palais, de pagodes au nombre de plus de 300.

Au delà des grands canaux d'enceintes s'étaient établis les étrangers dans des quartiers clos appelés « camps ». L'abbé de Choisy dit qu'à la réception de l'ambassadeur, envoyé par Louis XVI, M. le Chevalier de Chaumont, quarante nations étaient représentées; il y avait là des Français, des Hollandais, des Anglais, des Portugais, des Chinois, des Malais, des Japonais, des Cochinchinois, des Tonkinois, des Pegouans, des Macassars, des Maures, etc., etc.. Chaque nationalité mforait une sorte de colonie ayant son chef qui correspondait avec le Roi par l'intermédiaire d'un mandarin attaché à sa personne. Toutes étaient en concurrence perpétuelle, cherchant à gagner de l'influence par le chiffre de leur commerce et la propagande de leurs missionnaires. Le camp des Portugais était le plus ancien et le plus important, avec leur facilité

d'assimilation, ils n'avaient pas tardé à faire souche dans le pays, mais leur éclat pâlissait et le métissage même diminuait le prestige de leur race.

Entre les premiers et les derniers venus, c'était donc une lutte perpétuelle autour de la faveur royale, source de tous les profits, puisqu'on ne pouvait commercer qu'avec le Roi seul, celui-ci ayant monopolisé toutes les transactions à son profit[1]. Chaque capitaine de camp avait ses troupes et en fournissait pour la garde particulière du souverain, lorsque son influence était prépondérante.

Les banquiers Parsis étaient particulièrement bien vus, en leur qualité de prêteurs d'argent, et il semble qu'une grande partie des revenus de la nation soient parfois passés entre leurs mains. Les petits princes des États malais, les mécontents des sultanats de Malacca, de Macassar etc., venaient se réfugier dans ces « camps », chercher des subsides et lever, parmi ces corsaires toujours prêts, les troupes nécessaires aux coups de main qu'ils préparaient.

Les Jacobins portugais se disputaient avec les Jésuites de leur nation, puis s'unissaient contre les missionnaires anglais ou même les Jacobins français ; les querelles religieuses de l'Europe avaient leur retentissement jusqu'ici, et des éléments nouveaux venaient en accentuer l'acuité. Pendant que les Jésuites qui accompagnaient l'ambassadeur de France, M. de Chaumont,

[1] Cela explique comment, le Roi étant le seul commerçant de son royaume, les établissements étrangers durent se déplacer avec lui, lorsque la capitale fut transportée à Bangkok.

cherchaient à faire du Roi Phra-Narai un prince catholique, un ambassadeur, envoyé par le Shah de Perse, débarquait à Tennasserim et venait prêcher à la cour Siamoise la religion de Mahomet. Tous les moyens étaient mis en action par les étrangers, la cour, les grands, les fonctionnaires du royaume vivaient au milieu d'une atmosphère surchauffée d'intrigues, de marchandages et de compétitions.

C'est dans ce milieu que débarqua l'aventurier grec dont j'ai déjà cité le nom, Constantin Faulcon, fils d'un gouverneur de Céphalonie, qui réussit à s'attirer l'entière confiance du Roi, alors à Ajuthia, au point qu'il eut, pendant quelques années, une influence prépondérante sur les destinées du royaume.

Il y a beau temps, comme on le voit, que les compétitions étrangères se disputèrent pour la première fois cette fertile vallée du Menam. La concurrence que tous ces gens de grand appétit se firent entre eux fut la sauvegarde de l'autonomie siamoise, tandis que la nation y gagnait d'être la première, dans la péninsule, à recevoir l'influence occidentale.

Laissons ce passé qui ne manque cependant pas de pittoresque. Il faudrait des semaines pour visiter en détail toutes les ruines accumulées en cet endroit, encore beaucoup ne sont-elles pas accessibles à la saison où nous sommes, à cause de l'inondation qui rend impraticable la cuvette marécageuse à l'intérieur de l'île. Nous devrons donc nous restreindre à voir les plus importantes. Si, du reste, guidés par leurs grandes lignes et par les descriptions des témoins de

leur splendeur, nous essayons de reconstituer quelques-uns de ces monuments, nous voyons qu'ils ne furent guère différents des constructions siamoises actuelles que par des proportions considérablement supérieures. L'aspect général, la décoration intérieure et extérieure étaient les mêmes ; l'art architectural des « thai » n'a pas évolué et se perpétue dans des modèles identiques.

Notre visite terminée, nous revenons à nos embarcations, en pirogue, par le canal. Toute la population de la ville nouvelle qui compte environ 50 000 âmes, dont beaucoup de Chinois, s'est concentrée là, habitant des paillottes élevées sur les berges ou des cases sur radeau amarrées le long des rives. En dehors du contingent ordinaire de fonctionnaires, tous ici sont commerçants.

Sur les berges, sur l'eau, ce ne sont que boutiques, largement ouvertes, éventaires bien garnis où sont arrangées, avec goût et de manière à tenter les passants, les marchandises les plus diverses : boîtes à betel, crachoirs et plateaux en cuivre, bimbeloterie allemande, cotonnades de couleurs variées, grosses marmites de fonte et, à côté, des monceaux de noix d'arec, des cocos secs pour le carry, de l'ail, des oignons, des échalotes, des fruits, des peaux séchées, des cornes, approvisionnements tout préparés pour les marchés ou les comptoirs de Bangkok. La rue d'eau y est particulièrement animée, les pirogues vont, viennent, s'y croisent sans bruit, poussées d'un mouvement lent, large et régulier par un seul rameur debout sur le plat d'arrière. Hommes ou femmes, ces

rameurs sont coiffés d'un chapeau singulier, tissé en feuilles de palmier, qui ressemble à une large cuvette renversée; il est maintenu haut, en champignon, sur le sommet de la tête (on sait que les Siamois et les Siamoises ont les cheveux également coupés courts) par une couronne en rotins tressés.

Il fait beau, la chaleur est très supportable, un clair soleil anime les couleurs de ce paysage si vivant. Comme nous suivons la file, descendant le courant, nous croisons une longue pirogue peinte dans laquelle deux bonzes assis, immobiles à l'ombre de leurs parasols, sont conduits par douze pagayeurs.

Un peu plus loin, nous trouvons enfin notre chaloupe sous pression et, sans perdre de temps, nous nous mettons en route pour Lophburi.

Le pilote nous engage aussitôt dans un canal tortueux qui s'est séparé du fleuve très loin en amont et rejoint ici le grand bras, après avoir fait un détour jusqu'aux premières collines de l'est. Ses deux berges sont couvertes d'une végétation très dense qui masque les campagnes environnantes; son chenal étroit, est, par places, embarrassé de piquets de pêcheries et d'arbres noyés dont les hautes branches émergent seules.

Nous marchions malgré tout à bonne allure, lorsqu'à un détour, une jonque, entraînée par le courant, s'est jetée contre nous et a brisé un des plats-bords du « house-boat ». Tout bien examiné, le dommage est minime; cependant, tandis que l'auteur du méfait

fuit au plus vite profitant du courant très violent, notre « Khun » saute sur la chaloupe, largue les amarres, nous laisse là et, sans nous prévenir, se met à la poursuite de l'abordeur. Il ramène bientôt dans une pirogue un pauvre chinois, assez penaud, et émet la prétention de nous faire retourner tous à Ajuthia pour régler cette affaire. Nous protestons violemment, comme bien on pense, et il se décide à conduire le délinquant jusqu'au premier « ampheu » que nous trouverons sur notre route. Nous voilà donc repartis; puis, presqu'aussitôt, arrêtés en face de je ne sais plus quel village, dont nous ne pouvons du reste voir les cases, cachées derrière des touffes de bambous et des bouquets d'arbres. Une heure passe ainsi, puis deux, puis une troisième, dans la contemplation de ce site peu enchanteur, lorsqu'enfin nous voyons sortir d'un petit canal trois ou quatre pirogues qui nagent vers nous ; ce sont les parties et les juges, on examine, on évalue les dégâts et, comme nous croyons l'affaire terminée, tout le monde repart pour le prononcé du jugement. Quand notre « Khun » revient enfin, la soirée est très avancée et, bien qu'il ait promis de marcher toute la nuit, le pilote ne tarde pas à nous dire qu'il ne reconnaît plus sa route, que le canal est obstrué, etc. Force nous est bien d'en passer par où il veut ; l'obliger à continuer serait risquer de gros accidents; nous nous arrêtons donc pour la nuit, en plein courant, amarrés aux hautes branches d'un arbre presqu'entièrement couvert par les eaux. J'ai appris depuis longtemps à

plier mes impatiences à ces mauvais vouloirs évidents; j'avais, étant plus jeune, essayé de passer outre, mais j'ai reconnu depuis qu'on risquait à ce jeu de compromettre tout un voyage pour gagner quelques heures, car il nous est bien difficile de distinguer toujours très sûrement quelle est la part du vrai et du faux dans les allégations des indigènes, et par suite de prendre parti à bon escient.

14 octobre.

Partis ce matin dès l'aube, nous continuons à remonter notre canal sinueux. Il est maintenant moins monotone ; les deux rideaux de verdure qui nous masquaient hier la campagne se sont éclaircis ; par de grandes échappées, nous voyons les rizières s'étendre jusqu'à l'horizon. Nous passons devant des hameaux cachés sous des bosquets de manguiers; les hauts pilotis de leurs cases sortent de l'eau, nulle part on ne voit place sèche où mettre le pied, et les bœufs, les buffles eux-mêmes sont parqués sur des planchers en clayonnages, posés sur des pieux. Des pagodes pointent leurs pignons aigus à travers les feuillages lourds ; leurs appontements, terminés par des belvédères, avancent dans le canal jusqu'aux eaux profondes; des bonzes, revenus de la tournée de quête quotidienne, assis là sur leurs talons, immobiles sous leurs draperies jaunes, nous regardent passer d'un œil indifférent.

Voici midi. Nous apercevons enfin les barrières blanches du débarcadère qui conduit aux bureaux de

la province. Ces appontements sont de première nécessité dans un pays où le fleuve et son réseau de canaux ont été jusqu'ici les seules voies de communication praticables; aussi tous les centres administratifs en ont-ils été dotés. Larges, spacieux, garnis de bancs, ils sont devenus le soir, dès que le soleil est couché, un lieu de réunion où les gens de la ville viennent chercher la fraîcheur, passant là de longues heures dans cette immobilité de corps et d'esprit, chère aux Orientaux, tandis que les enfants jouent et se poursuivent sur les planches. Celui-ci, nous dit un écriteau, s'appelle « Saphan Phra Narai » (c'est-à-dire l'appontement de Vichnou) ou plutôt « appontement du roi Phra-Narai », car c'est à ce prince qu'on doit les plus grands embellissements de Lophburi.

Le canal que nous avons remonté depuis hier et qui se sépare du grand fleuve à la naissance de son régime deltaïque à Muong Prom, c'est-à-dire sensiblement à l'ouest du point où nous sommes, est venu butter ici contre des terres plus élevées qui l'ont rejeté brusquement vers le sud. C'est sur cet étroit plateau, s'avançant comme un promontoire haut seulement de quelques mètres, au milieu des terres alluvionnaires, que les Cambodgiens d'abord, les Rois siamois ensuite ont élevé les constructions que nous sommes venus visiter.

Par une chaussée faisant suite au débarcadère, nous atteignons un escalier qui donne accès à un portail en ogive dont les battants sont ferrés de

têtes de clous. Les murs en briques, blanchis à la chaux, hauts de cinq mètres environ, forment façade à droite et à gauche, couronnés de ces créneaux aux merlons arrondis en forme de feuilles de trèfle, ornements plutôt que défenses, qui sont une des caractéristiques des enceintes royales ici et dans les pays voisins. Le guichet seul est entr'ouvert; sous la voûte du corps de garde, des femmes, des enfants jouent et causent, il n'y a là ni soldats ni gardiens. Les quelques gendarmes qui assurent la police du « muong » occupent un petit poste en bois planté sur la berge; nous les avons vus tout à l'heure très occupés, eux aussi, à jouer au « takro », le jeu national qui consiste à se lancer une grosse balle en rotins tressés que les joueurs, placés en cercle, reçoivent fort habilement sur la tête, le genou ou le pied et renvoient à leurs partenaires.

A l'intérieur, les bâtiments, élevés sur des voûtes basses, séparés par des ruelles étroites, avec des façades nues, sans caractère, percées de petites fenêtres où pendent des haillons de nattes, sont entassés les uns sur les autres. Nous voici transportés dans un coin de citadelle européenne du XVIe siècle, tracée avec toute la méconnaissance qu'on avait alors des bienfaits du grand air et du soleil. Une pagode qu'on répare nous rappelle seule combien nous sommes loin des villes fortifiées qui servirent ici de modèles.

Dans un bureau quelconque où les secrétaires sont protégés contre les indiscrétions du public par une barrière de bois, le lieutenant du gouverneur, en

l'absence de son chef, nous donne pour cicerone un vieux bonhomme à cheveux blancs et nous partons derrière lui, sans désemparer, malgré la chaleur de ce plein midi.

Cette première enceinte dans laquelle nous sommes paraît avoir été une sorte de réduit dans l'ensemble fortifié de la ville. Une deuxième, à notre droite, accolée à celle-ci, renferme encore quelques ruines et, devant nous, occupant toute la largeur des deux premiers quadrilatères, un vaste parc rectangulaire, également ceint de hauts murs de briques, était spécialement réservé aux habitations royales.

C'est là que, d'après les *Annales*, on aurait établi des merveilles d'hydraulique : des pompes amenaient l'eau du fleuve dans des bassins cimentés où elle coulait en cascade, s'élevait en jets d'eau ou retombait en pluie ; émerveillant à ce point les Siamois de l'époque que, frappés par les récits des ambassadeurs qui revenaient de la cour de Louis XIV, ils en arrivèrent à appeler ce coin de Lophburi le « Versailles de l'Extrême-Orient ».

Les quelques vestiges que nous retrouvons de ces mirifiques travaux sont loin, cependant, d'évoquer de pareilles comparaisons ; on n'y voit plus guère qu'un petit pavillon aux murs nus, entouré sur trois de ses faces par un bassin cimenté, profond d'un mètre au plus et mesurant peut-être 60 mètres de surface totale ; quant à la fontaine jaillissante, c'était un jet d'eau tout simple qui s'élançait d'une modeste vasque italienne. Il n'y avait peut-être pas là, comme

on voit, de quoi crier merveille, mais l'imagination des annalistes est considérable. D'autres pavillons peuplaient ce parc, les uns construits en briques ne sont plus maintenant que des ruines, et les autres, en bois sans doute, comme la plupart des habitations du pays, ont complètement disparu ; on entretient un peu les pelouses et l'on empêche la brousse de les envahir, de couvrir tout de ses touffes épineuses, mais nous avons peine, malgré tout, à encadrer dans cet enclos morne et désolé la vision d'une cour somptueuse, telle que dut être celle du roi Phra Rama Thibodi, plus connu sous le nom de Phra Narai, qui fut un prince heureux et couronné de victoires. Peut-être avait-il rêvé, lorsqu'il vint se réfugier ici d'échapper aux sollicitations et aux intrigues de ces bandes d'étrangers qui s'étaient abattus sur les provinces du bas fleuve et le poursuivaient jusque dans sa capitale ; ce fut en vain, elles le traquèrent encore dans cette retraite, remplirent de misères ses derniers jours et causèrent sa mort.

Non loin de l'endroit où s'éleva le palais du prince, mais à l'extérieur de l'enceinte, on nous montre les ruines de ce qui fut la maison de ce Constantin Faulcon, qui, après avoir été son confident aux heures de splendeur, devint involontairement la cause des amertumes qui abreuvèrent ses derniers jours et trouva lui-même la mort dans cette résidence royale dont il avait, semble-t-il, tracé les plans.

Débarqué au Siam après maintes aventures, il s'acquit la bienveillance du Roi en le débarrassant des

argentiers Parsis et eut bientôt toute sa confiance. Il eût été connétable du royaume, s'il l'eût voulu, mais crut prudent d'en refuser le titre, tout en en exerçant secrètement la charge. Ce fut lui qui conçut le projet, pour se débarrasser des compétitions de la foule hétéroclyte qui intriguait à Ajuthia, de faire appel à Louis XIV par l'intermédiaire des Jésuites.

A son instigation, Phra Narai envoya donc des ambassadeurs en France et reçut en retour la mission que commandait le chevalier de Chaumont ; mais, comme je l'ai dit plus haut, le trop ardent prosélytisme religieux de nos envoyés devint le prétexte de l'impopularité de Faulcon.

Il avait cependant suivi Phra Narai dans sa retraite de Lophburi, emmenant avec lui les quelques aventuriers européens qui étaient alors enrôlés dans les armées siamoises : des canonniers français qui furent casernés dans cette maison en briques qui touche presque la citadelle, des Hollandais, des Anglais, des Arabes ; prévoyant peut-être les épreuves qui l'attendaient et comptant trop sur leur appui.

Cependant, tandis qu'il dirigeait la construction et les embellissements de la résidence royale, se formait l'orage qui devait l'emporter. Une conspiration s'ourdissait parmi les hauts mandarins, jaloux de la confiance que le Roi accordait à cet étranger, et ils l'accusèrent de vouloir tuer Phra Narai pour s'emparer de son trône. Celui-ci se refusa toujours à donner foi à de pareilles accusations. Il fit venir Constantin dans son palais et, lui ayant remis son

sabre nu, resta longtemps seul à seul avec lui pour prouver à tous la fidélité de celui à qui il avait donné le titre de Phraja Vixajen, le Phraja savant. Déjà, cependant, il n'était plus maître de son palais, et il semble résulter, aussi bien des données imprécises des *Annales* que des récits français contemporains, qu'après avoir chambré le Roi et s'être débarrassés des aventuriers européens, en massacrant les canonniers français et en soudoyant les autres, les conjurés s'emparèrent de Faulcon et le mirent à mort.

Nous avons différentes versions des circonstances dans lesquelles cet attentat fut commis. Le P. d'Orléans[1] dit dans ses récits contemporains que Faulcon, après avoir été emprisonné et torturé, fut décapité dans la forêt de Thlée Poussonne, le 5 juin 1688, à l'âge de quarante et un ans. Sa femme, une Japonaise catholique, aurait été ensuite abreuvée d'outrages et serait morte dans la plus basse misère, quelques mois après lui. D'autre part, des auteurs indigènes racontent que le Phraja Vixajen fut convaincu d'avoir creusé un souterrain aboutissant à la demeure royale, de façon à s'emparer de Phra Narai et à le mettre à mort, et qu'il fut pour cela décapité par un mahométan, portant le titre de Phraja Siérakhan, à la solde des agitateurs. Les annales officielles donnent une troisième version. D'après elles, le Luang Sarasat, chef du complot,

[1] *Histoire de M. Constance, premier ministre du roi de Siam, et de la dernière révolution de cet État*, par le P. d'Orléans de la Compagnie de Jésus (1754), par permission du P. Provincial, avril 1690.

s'étant concerté avec le second Roi, « aurait mandé au palais le Phraja Vixajen, mis des gardes à toutes les issues et fait fermer les portes, de telle sorte que personne ne pouvait plus entrer ni sortir. Il avait fait surveiller, en outre, tous les quartiers et posté des hommes courageux à l'entrée par laquelle le Phraja devait se présenter, afin de le tuer aussitôt qu'il aurait franchi le seuil. En effet, lorsqu'il parut, les hommes apostés des deux côtés du chemin le frappèrent avec des bâtons et le jetèrent mort en bas de son palanquin, pendant que son escorte particulière s'enfuyait au plus vite, prise de panique ». Ici nous prenons en défaut les *Annales* ; d'après elles, en effet, ces événements se seraient passés en 1682, ce qui ne s'accorde guère, comme on voit, avec les dates que nous donnent ceux de nos compatriotes qui étaient au Siam à cette époque. Ce n'est donc pas sans raison que l'on a mis en doute leur documentation ; il est certain qu'elles contiennent des erreurs, provenant de ce qu'elles ont été refondues de fond en comble, après la prise d'Ajuthia par les Birmans et la destruction des archives que contenait cette capitale, probablement d'après de simples traditions ou des manuscrits imparfaits.

Maintenant, rappelant ces souvenirs, nous replaçons facilement, dans le cadre des constructions hybrides, les divers personnages de cette scène tragique.

Ajuthia prise et la cour s'étant transportée à Bangkok, Lophburi fut abandonnée et ce n'est plus maintenant que le chef-lieu d'un « muong » dont nous avons vu les bureaux installés dans le réduit même de la cita-

delle. Quant à la ville moderne, elle se compose d'un « talat » d'importance moyenne et d'un assez joli quartier de cases sur radeaux.

Il nous reste encore à voir ici les ruines de la grande pagode, la Wat Napathat, contemporaine du palais, et celles de plusieurs monuments cambodgiens qui marquent l'emplacement d'un de ces postes avancés que les rois d'Angkor établirent dans la vallée du Menam. Ceux-ci sont d'une date bien antérieure aux constructions siamoises, du xe siècle tout au moins, et diffèrent peu de ceux que j'ai étudiés au cours d'un précédent voyage dans notre domaine cambodgien. Construits en blocs de grès posés sans mortier, assises par assises, ou en briques soudées par un enduit dont le secret est perdu, ils ont mieux résisté au temps que les édifices plus considérables, tels que la Wat Napathat qu'on éleva par la suite auprès d'eux, avec une science moindre et un art que l'emploi de matériaux d'un travail plus facile, mais moins résistants, avait fait tomber en décadence.

Cependant, si l'on reconstitue aujourd'hui par la pensée le vaste ensemble architectural que fut cette pagode, une des plus grandes que les « thai » aient jamais bâtie, si l'on revoit, sur les murs maintenant dénudés des immenses nefs aux plafonds surélevés, les peintures qui les décoraient jusqu'aux corniches, si l'on replace, sur ces corps de bâtiments en forme de troncs de pyramides, la silhouette élégante des toitures siamoises, on ne peut s'empêcher de penser que cela, beaucoup plus que les joujoux européens

qui amusèrent le harem royal, était digne de faire la renommée artistique de la ville. Ici aussi, nous éprouvons pourtant la même impression que nous avions ressentie au cours de notre visite à Ajuthia. Ces ruines des monuments « thai » ne sont pas, en effet, belles et émouvantes par elles-mêmes, mais seulement par les images et les souvenirs qu'elles rappellent, parce que toute la partie ornementale simplement plaquée en stucages et, ne faisant pas corps avec la masse même du bâtiment, commençait à s'effriter au premier jour d'abandon, découvrant des murailles lépreuses et sans caractère, semblables aux pans de mur encore debout d'une fabrique incendiée.

La ligne de chemin de fer, qui sera le Grand Central siamois, passe par ici. Nous venons de voir la gare non loin de Wat Napathat, et un train de service circulait tout à l'heure devant les monuments cambodgiens que nous visitions. Sans reprendre le rôle fastueux qu'elle eut à l'époque des rois d'Ajuthia, Lophburi deviendra peut-être de ce fait le rendez-vous de chasse de ces Nemrods qui, tous les dimanches, guêtrés de feutre, culottés du caleçon de foot-ball, s'échappent des bureaux et des ateliers des « firms » européennes, pour aller prendre l'air des campagnes, détendre leurs jarrets et fusiller les bécassines.

Ce n'est évidemment pas la seule utilité et le seul avenir prévus pour cette voie ; elle est appelée à avoir un rôle autrement considérable. Ce Grand Central siamois emprunte, en effet, sur une partie de son parcours, au départ de Bangkok, la ligne Bangkok-Korat,

en exploitation depuis quelques années ; il remontera ensuite la vallée du Menam et gagnera les « muong » laotiens du nord. Voilà les projets du moment, mais il y en a bien d'autres en l'air et des plus ambitieux.

Quand les ingénieurs commencent une ligne de chemin de fer, ils n'en prévoient jamais la fin et la rêvent assez facilement enserrant le globe comme un monstrueux serpent de fer qui reviendrait se mordre la queue. Je ne sais si les promoteurs de cette entreprise ont fait autrement que leurs confrères, mais il paraît probable, dès maintenant, que cette voie ferrée se reliera à celles que les gouvernements français et anglais construisent à l'est et à l'ouest dans leurs colonies respectives et formera ainsi un des tronçons du Transasiatique Sud, qui sera probablement en question dans un avenir prochain et dont les chemins de fer de l'Asie-Mineure, de l'Inde et de la péninsule Indo-chinoise formeront la trame. En attendant, les rails du Grand Central siamois atteignent, dit-on, Phithsanulok, et la ligne sera livrée à l'exploitation jusqu'à Paknam Pho dans le courant de 1905.

15 octobre

Nous nous mettons en route, cette fois, dès 5 heures, remontant toujours vers le grand fleuve. Au coude que fait notre canal en se heurtant au terrain plus solide qui sert de support aux divers monuments de Lophburi, une petite île allongée et verdoyante est presqu'entièrement occupée par les bâtiments d'une pagode; à sa pointe sud, un grand

« cheddi » bien conservé dresse sa flèche élancée très haut au-dessus du panache des cocotiers, comme pour aller chercher le soleil qui le dore de ses premiers rayons.

De nouveau, autour de nous, les eaux s'étendent sur toute la superficie des terres alluvionnaires; les cases, par petits groupes, avec leurs étables et leurs greniers, émergent, perchées sur des pilotis, évoquant les souvenirs de quelque station lacustre des temps préhistoriques. Les arbres, les bouquets de bambous qui les entourent sont noyés jusqu'à mi-troncs. Par endroits, cependant, quelques buttes de terre, peut-être d'énormes termitières, affleurent, et on y a parqué des buffles qui ruminent béatement à moitié enfouis dans la boue grise.

Voici l'heure où les bonzes sortent des pagodes pour aller quêter leur nourriture, nous en croisons à tous les détours de la rivière. Ils s'en vont isolément dans de petites pirogues, des périssoires qu'ils poussent à la pagaie, assis sur le fond même avec leur marmite rituelle, le « path », posée devant eux. D'un coup de rame très adroit, ils accostent les terrasses en clayonnages sur lesquelles s'ouvrent les cases, devant les pieuses ménagères qui attendent avec les offrandes qu'elles ont préparées. Celles-ci saluent en portant leurs mains jointes à hauteur du front, déposent leur aumône dans le « path » dont elles ont elles-mêmes levé le couvercle et saluent encore, tandis que le moine s'éloigne, remplacé bientôt par un de ses confrères.

Ils se succèdent ainsi jusqu'à ce que les provisions préparées soient épuisées, tous se conformant au même rite, sans qu'une parole soit échangée entre celle qui donne et celui qui reçoit. Nous nous intéressons longtemps à suivre cette scène renouvelée à chaque hameau, à voir paraître et disparaître, à travers les touffes dentelées des bambous, les robes jaunes des bonzes et leurs crânes rasés qui brillent au soleil. Aussi bien, la rivière sans eux serait déserte, nous ne croisons aucune autre embarcation et les pirogues des monastères font seules toute l'animation du paysage.

A 9 h. 30, nous entrons dans le grand fleuve. Bordant le lit très large où roulent des eaux de crues jaunes et rapides, deux rideaux ininterrompus de verdure masquent toujours les plaines de l'intérieur. Très nombreux, les pignons aigus des cases et des pagodes percent les feuillages épais et se profilent à travers les palmes des cocotiers. Çà et là, sous des bosquets de manguiers, les diverses constructions des pagodes apparaissent au bout d'un appontement qui s'avance au delà des remous. C'est un paysage déjà cent fois vu, mais plus étendu, avec des détails moins précis.

Nous passons devant Muong Prom, Muong In. Ces centres administratifs se reconnaissent de loin à leurs cases plus régulières : bureaux, habitations de fonctionnaires, postes de gendarmerie, etc., dont les cloisons en teck soigneusement peintes en blanc, se détachent nettement sur le vert des pelouses qui les

entourent, avec des silhouettes de cottages très soignés.

Plusieurs fois dans la journée, nous avons dépassé de petits remorqueurs, tirant chacun une grappe de 25 à 30 énormes jonques. Soufflant et crachant des étincelles, ils remontent lentement jusqu'à Paknam Pho où toutes ces embarcations, dont le plat-bord est maintenant élevé de 1m,50 au-dessus de l'eau, se rempliront de riz, de peaux, de cornes, et redescendront dans quelques jours, par leurs propres moyens, au gré du courant, chargées à couler. A bord, les équipages jouissent béatement de ces bonnes heures de répit : un seul homme est à la barre et maintient sa jonque le nez au centre du troupeau ; les autres, allongés sur les roufs, lézardent demi-nus au grand soleil.

Voici qu'à la nuit tombante notre pilote est venu accoster à une berge noyée, près du village de Ban Thalun, dont les cases nous sont cachées par un rideau de bananniers. Il y a là à peine 30 mètres carrés de terre sèche que des piles de bois encombrent en grande partie ; à droite et à gauche de ce terre-plein, les eaux se précipitent en courants violents vers les cuvettes marécageuses de l'intérieur ; pour nous dégourdir les jambes, nous en sommes réduits à tourner en cercle, comme des hyènes dans une cage.

16 octobre.

La nuit a été bonne, assez fraîche, l'essaim bourdonnant des moustiques qui hantent la capitale ne

paraît pas en cette saison venir jusqu'ici. Quelques égarés ont fait leur apparition vers 10 heures et ont disparu presque aussitôt.

Repartis comme d'ordinaire dès l'aube, nous nous arrêtons vers 8 heures au marché de Muong Xaijanat, sur la demande de notre cuisinier qui prétend avoir quelques provisions à faire. En réalité il n'a d'autre besoin que celui d'aller fumer quelques pipes d'opium, ce dont il est privé avec nous. Il revient de fait, les mains à peu près vides, mais la figure remontée. Le marché est d'ailleurs désert, seules les boutiques de Chinois sont ouvertes ; quant aux installations sur lesquelles les paysans des environs installent d'ordinaire leurs produits, elles sont complètement envahies et en partie renversées par les eaux de crue qui se déversent dans les plaines.

Un peu plus loin, nous faisons du bois. Ici la berge est plus haute, un bout de route de deux ou trois cents mètres nous permet de détendre nos muscles. Cette occupation, éminemment hygiénique, nous conduit près d'une case où on élève quelques poules et un troupeau de canards. L'occasion nous paraissant bonne de réparer les bredouilles de notre cuisinier, nous envoyons l'interprète demander qu'on veuille bien nous céder quelques-uns de ces volatiles que nous considérons en Europe comme essentiellement comestibles par destination. Il n'en est pas de même ici, paraît-il, car on nous répond qu'on ne peut les vendre à aucun prix et qu'on les élève « pour le plaisir des yeux ». Voici d'ailleurs que plusieurs tentatives sem-

blables ont obtenu un résultat identique. Le « thai », comme le Cambodgien du peuple, n'est rien moins qu'hospitalier; ici, comme sur le Mekhong, on pourrait mourir de faim à côté d'un village, sans que personne s'en émeuve outre mesure. Certains ont trouvé comme raison à ce refus constant de fournir aux voyageurs les choses qui sont le plus nécessaires à leur existence, l'interdiction bouddhiste de donner la mort à aucun être vivant ou même d'y aider ; c'est à mon avis aller chercher bien loin une mauvaise excuse ; les vraies causes de ce manque de complaisance sont tout simplement une certaine antipathie envers les Européens, mêlée d'un peu de crainte chez ceux qui n'ont pas de relations suivies avec eux, et aussi une paresse innée, qui leur fait éviter le moindre dérangement, le plus petit effort. Quoi qu'il en soit et sans pousser plus loin ces considérations psychologiques qui n'ont jamais nourri personne, il est bon de ne compter, quand on voyage dans ces régions que sur ses propres ressources et sur les approvisionnements des Chinois qui ont boutiques dans les marchés. Eux seuls savent se faire céder à bon compte par les habitants ce que ceux-ci nous refusent et trouvent toujours à en tirer bénéfice.

Sans autre arrêt, toute la journée nous avons continué à remonter le fleuve, dépassant les nouveaux centres administratifs de Xainat, Manorom et Paju. Nous les distinguons à leurs chalets élégants, à leurs appontements peints en blanc sur lesquels flânent quelques oisifs. Ce sont là les seules éclaircies dans les

rideaux de verdure qui masquent toujours les deux rives.

Le Muong Xainat paraît cependant marquer la limite septentrionale de la région deltaïque ; au delà, les villages sont moins rapprochés ; la végétation toujours dense déborde jusque sur les berges, mais elle est plus sauvage ; les cocotiers aux grandes palmes retombantes se font plus rares, plus rares aussi les manguiers au feuillage sombre. Vers l'ouest, l'horizon est borné par la silhouette violette d'une haute chaîne de montagnes ; à l'est, des collines, isolées ou groupées par petits massifs, émergent en pentes douces des terres marécageuses et sont couvertes de forêts touffues.

De nouveau, à la nuit tombante, nous nous arrêtons collés à la berge noyée d'un village, Bang Rak. Il est presque impossible de mettre pied à terre, c'est à peine si quelques mètres de terrain sec sont épargnés par les eaux que le fleuve déverse à grand bruit dans les campagnes noyées. Ces haltes journalières étant donc complètement dépourvues de charmes nous voyagerions volontiers la nuit et en faisons insidieusement la proposition à l'équipage de notre chaloupe ; on nous reçoit fort mal, le pilote nous fait remarquer que : 1° il connaît trop peu le fleuve pour s'y hasarder à cette heure ; 2° qu'il est à la barre depuis douze heures, son mécanicien et son chauffeur à leur machine depuis plus longtemps encore et que cela paraît représenter un effort suffisant ; nous faisons peu de cas de la première de ces raisons, mais tout en con-

venant que la seconde est bonne, nous concluons en conseillant à ceux qui feront le même voyage après nous de se pourvoir d'une double équipe : ils y gagneront, à tous les points de vue, argent et confortable.

17 octobre.

Toutes les tentatives que nous avons faites pour abréger notre escale d'hier au soir ont été inutiles. Vainement j'ai fait allumer les feux dès 2 heures du matin, le pilote que l'on avait doublé d'un homme du pays a refusé de partir avant le plein jour. Nous n'atteignons donc Nakhon Sawan que vers 10 heures, alors que nous espérions y arriver assez tôt dans la matinée pour y terminer nos affaires avant la grande chaleur.

L'aspect du fleuve, toujours très fréquenté, ne se modifie guère, mais les rives, de moins en moins habitées, commencent à émerger assez fortement ; voici que nous voyons apparaître les roseaux à quenouilles succédant aux bambous. Les collines boisées se font également plus nombreuses, principalement vers l'est ; on nous dit qu'on a essayé d'y faire des plantations de teck, mais sans résultats appréciables, cet arbre n'y poussant que très rabougris et sans vigueur.

Nakhon Sawan (la cité céleste) est le chef-lieu d'un « monthon ». Avec la facilité de déplacement qui caractérise les agglomérations siamoises, celle-ci a été transportée dernièrement sur la rive droite du

fleuve, un peu en amont du point qu'elle occupait sur la rive gauche. De ce fait voilà toutes les cartes fausses, aussi bien celle de Mac Carty que celle de la mission Pavie et, avec elle, celle du service géographique de notre Indo-Chine : ce qui donne beau jeu à la critique.

Nous sommes accostés à l'appontement officiel devant les bureaux du « monthon ». A droite et à gauche, parallèlement à la rive qui s'arrondit en courbe régulière, le tribunal, la prison, les chalets des fonctionnaires entourés de jardins, s'espacent le long d'un large boulevard dont la chaussée de terre rouge est ombragée de tamariniers et de cocotiers. En aval, on construit des casernes ; en amont, très loin, jusque près de Paknam Pho, jusqu'à l'église autour de laquelle un prêtre catholique annamite a réuni quelques pêcheurs, ce sont encore des habitations, le bureau de poste, la douane des bois, etc. Il n'y a pas de rue transversale ; si par un sentier on quitte la berge pour jeter un coup d'œil sur la campagne, on est arrêté tout de suite par une large dépression marécageuse en partie cultivée en rizières, probablement un ancien lit du fleuve, au delà de laquelle commence la plaine inculte, couverte de hautes herbes et d'arbustes épineux. Sur la rive opposée, éloignée de plus d'un kilomètre, une pagode s'accroche au flanc d'une colline en forme de cône et fait dans la verdure une tache blanche et rouge surmontée de deux aiguilles dorées.

Le gouverneur est absent ; il est en tournée dans ses « muong » du sud et c'est sans doute sa chaloupe que nous avons vue avant-hier au Muong Xainat. Ce haut

personnage porte les titres de « Phraja xon buranurak thesa phiban », c'est-à-dire « celui à qui est confié la garde de la ville de l'eau ». Car, sous la transformation siamoise, il faut lire le nom sanscrit de Djalapura qui fut sans doute celui d'une ancienne cité maintenant disparue.

Le lieutenant-gouverneur (Palat Thesa) nous reçoit donc à sa place ; nous étions du reste annoncés par télégraphe et tout est prêt pour que nous puissions, dès à présent, continuer notre route. Très aimablement, le Palat Thesa nous rassure aussitôt sur ce point important, tout en nous offrant une tasse de thé et des cigares, tandis que ses enfants, très gentils, un peu effarouchés cependant, viennent tourner autour de nos fauteuils. Il ne manque pas lui-même d'une certaine distinction, mais chique affreusement ; sa bouche, édentée par suite de cette mastication incessante, est toujours pleine de bétel, ce qui l'empêche de prononcer distinctement. C'est chose commune, du reste, et fort bien reçue dans un pays où les insignes officiels du commandement furent jadis les ustensiles à bétel, d'or ou d'argent suivant le grade ; cependant, les Siamois modern-style tendent à se défaire de cette habitude qui cause généralement un peu de répulsion aux Européens.

Nous devrons laisser ici le confortable « house-boat » du Prince et continuer sur deux embarcations ayant un tirant d'eau plus faible, plus appropriées par suite à la navigation du Meping ; nous y gagnons de nous séparer du gros « Khun » maussade, qui nous avait été d'une compagnie si désagréable, et nous aurons désor-

mais pour escorte un petit lieutenant de gendarmerie, qui, botté, le sabre au côté, se présente très correctement et tout à fait militairement, raidi à l'allemande dans son uniforme kaki.

Ceci réglé, nous allons déjeuner sur l'appontement couvert, où la brise est suffisante pour qu'on ne soit pas incommodé par la chaleur de midi, cependant assez forte. Autour de nous, des prisonniers, les chaînes aux pieds, quelques-uns attachés deux à deux par des colliers de fers, vont et viennent sans gardiens, vaquant à leurs travaux coutumiers et s'arrêtant aux éventaires des petites marchandes de fruits et de sucreries. A l'heure fixée, le Palat Thesa vient nous embarquer et nous rendre notre visite, il nous amène le chef de l'« ampheu » de Paknam Pho, à qui il nous confie jusqu'au centre de sa circonscription qui est du reste très voisin.

Nous congédions donc les hommes qui nous ont amenés de Bangkok, et M. Finot en profite pour confier au gros « Khun » un pli cacheté à la cire, en lui recommandant de le remettre en main propre au Prince Damrong. Notre homme très inquiet tourne et retourne cette lettre, mais devant les cachets solidement fixés fait une mine désappointée. A la manière dont on nous reçoit ici, il craint, par son arrogance et sa mauvaise humeur, d'avoir fait un pas de clerc et il se retire d'un air piteux, emportant ce qu'il croit être un violent réquisitoire contre lui. Ce ne sont cependant que des remerciements à l'adresse du Prince, mais les appréhensions de ce désagréable personnage

seront notre petite vengeance; sans compter qu'il aurait accepté, je crois, assez volontiers, une petite rémunération, malgré la morgue dont il a fait preuve; mais nous ne songeons pas un moment à la lui donner.

Quelques minutes de chaloupe nous conduisent à Paknam Pho (le père des confluents, le grand confluent.) Ici affluent toutes les eaux qui, par mille sources, descendent des montagnes séparant le bassin du Menam de ceux du Mekhong et de la Salouen, région privilégiée, la seule au monde où pousse le teck. Elles se sont déjà réunies en deux gros cours d'eau, le Meping grossi de la rivière de Lakhon Lampang à l'ouest et le Menam oriental qui vient de recevoir à quelques kilomètres d'ici le Menam Yom ou Menam central. Le Meping et le Menam oriental se rejoignent à l'extrémité d'un bec effilé, pointé vers le couchant à la naissance du grand coude qui rejette la masse mouvante vers le sud. Ce carrefour de routes fluviales est merveilleusement disposé pour distribuer, dans toutes les parties du « monthon » nord-ouest, les marchandises qu'importent incessamment les cargos de Bangkok, et rassembler les mille produits que les fourmis chinoises s'en vont chercher chez les gens des forêts et des plaines.

La rive droite du Meping, la rive gauche du Menam oriental et la langue effilée de terre alluvionnaire qui les sépare un moment sont couvertes de cases dont les pilotis baignent actuellement dans les eaux des crues ; de longues files de maisons flottantes,

sur une ou deux lignes, s'allongent également très loin le long des berges. Toutes sont des magasins, des entrepôts, autour desquels évoluent la foule légère des pirogues, tandis que les grosses jonques ventrues qu'on charge et qu'on décharge d'un mouvement continu sont amarrées à leurs appontements mêmes. Un peu à l'écart, deux ou trois maisons européennes servent d'habitation aux employés des compagnies fermières d'exploitations de teck ; leurs chaloupes se hâtent au milieu de tout ce mouvement, remplissant l'air de coups de sifflets et faisant onduler sur leur sillage les minces embarcations indigènes, les gros bateauxde transport et les villages flottants des deux rives.

Je n'ai pu avoir aucun renseignement précis sur la population évidemment très variable de ce marché, un des plus importants de tout le Siam, ni sur l'importance de ses transactions, mais ce sont des chiffres certainement considérables. En évaluant, en effet, à plus de 1 000 le nombre des boutiques ou maisons de commerce, grandes ou petites, je suis sans doute au-dessous de la vérité. Naturellement, les Chinois y sont en grosse majorité.

Ici s'arrête normalement la navigation des gros vapeurs et des jonques de charge, encore n'y peuvent-ils atteindre que pendant huit mois de l'année. Au delà, quelques chaloupes de moindre tonnage remontent assez loin le Meping et le Menam oriental pendant les hautes eaux, mais en réalité toutes les marchandises ou à peu près transbordent à Paknam

Pho et c'est là une des raisons de l'activité qui y règne. Le Grand Central siamois dont on aménage la gare sur la rive gauche du Menam oriental, viendra, du reste, sous peu, à son tour, augmenter la prospérité de ce centre commercial de premier ordre, en remédiant à l'insuffisance du fleuve pendant la saison des basses eaux et en en facilitant l'accès aux représentants des maisons européennes de la capitale.

Le « talat » est situé sur la rive droite du Meping, en face la pointe extrême du bec du confluent, en un lieu un peu surélevé où les inondations n'atteignent jamais et où, par suite, les échoppes des petits marchands ont pu être posées directement sur le sol. Elles s'alignent de part et d'autre d'une rue parallèle au fleuve, coupées par des ruelles, qui d'une part descendent à de petits appontements communs, de l'autre se perdent dans la brousse toute proche. Là vivent côte à côte les boutiquiers, les petits industriels chinois qu'on trouve dans tous les centres, marchands de bimbeloterie, d'alcools, de drogues médicinales, perruquiers, bijoutiers, tailleurs, etc., et, au milieu d'eux, quelques Hindous marchands d'étoffes, un boulanger, un fabricant d'eaux gazeuses, etc. Celles-ci, colorées et aromatisées au goût exotique de leur clientèle spéciale, paraissent avoir une grande vogue. Les eaux de jasmin, les limonades à la menthe, les « gingerale », roses, verts, jaunes, sont étalés en plein soleil et, malgré leur manque total de fraîcheur, la glace étant inconnue à Paknam Pho, trouvent des consommateurs

peu difficiles. Des nattes en haillons, tendues d'une boutique à l'autre au travers de la rue, poussiéreuse ou boueuse suivant le temps, tamisent le soleil et concentrent hélas les odeurs de toutes sortes, les relents infects sortis de ces officines mal tenues.

Le chef de l'« ampheu », prenant à cœur son rôle de cicerone, nous conduit partout lui-même et, comme je le remercie en l'invitant à se rendre à ses affaires, s'il a quelque chose d'urgent à régler, il me répond, tout à fait talon rouge, que rien ne lui est en ce moment plus urgent que de nous faire les honneurs de sa ville.

La pagode est placée au centre même du « talat », non loin du bureau de poste. Son « both » (sanctuaire) est le seul édifice en briques de l'endroit ; il n'a d'ailleurs par lui-même rien de particulièrement intéressant, mais la « sala » qui en dépend et qui s'élève en bordure même de la rue du marché présente, au moment où nous passons, un spectacle qui mérite de retenir un moment l'attention. Ces « sala » sont des sortes de hangars ouverts en général à tous les vents, formés de colonnes, le plus souvent en bois durs, qui supportent un plancher et un toit en tuiles de bois ou plus simplement en paillottes ; au centre, ou le long des grands côtés, un plancher surélevé est réservé aux bonzes et, par exception, aux gens d'importance. Elles servent d'hôtelleries, aussi bien que de lieux de réunion pour les sermons et d'autres cérémonies religieuses. Celle-ci est loin d'être aussi luxueuse que le comporterait la richesse de ce centre, peuplé en

grande partie, il est vrai, d'étrangers ; en ce moment un bonze assis dans une chaire dorée psalmodie, le corps immobile, les traits fixes, les yeux sans expression ; ses lèvres seules remuent. Autour de lui, quelques vieilles femmes, vêtues de blanc, qui ont voué leur veuvage aux œuvres pieuses de la pagode, sont accroupies sur des nattes, la tête et la face fraîchement rasées ; elles se tiennent dans une pose qui peut être méditative, ce qui ne les empêche pas de puiser fréquemment dans les ustensiles à bétel qu'elles ont disposés devant elles. Le dos tourné au bonze, deux Birmans, assis à côté de leurs ballots de marchandises, rêvent on ne sait à quoi ; d'autres dorment ou fument. Dans un coin, un jeune Siamois profite du miroir qu'un perruquier a accroché à une des colonnes pour relever à grands coups de brosse ses cheveux coupés à la Bressant, tandis que le figaro lui-même s'empresse avec des poses et des gestes arrondis autour d'un second client. Ainsi voisinent dans la « sala » de Paknam ceux qui soignent les âmes et ceux qui parent les corps.

Ayant suffisamment viré de droite et de gauche par une chaleur maintenant étouffante, notre guide nous conduit chez un marchand chinois et nous installe dans l'arrière-boutique sur une terrasse qui, dominant le confluent si animé des deux rivières, bénéficie à cause de cela d'un peu de brise. Le maître de la maison nous reçoit de son mieux et, pour rendre son hospitalité complète, nous prie de choisir sur les rayons de son magasin, côté liquides, celui des breu-

vages européens que nous préférons. Nous n'avons, en effet, que l'embarras du choix. Il y a là une collection de bouteilles, variées de formes et de contenu, qui impliquent chez sa clientèle des goûts tout à fait éclectiques, stouts, wisky, bières de marques multiples, lacryma-christi et torino; quant à la distillerie française, elle est représentée par un assez bel assortiment de peper menth, un amer de marque inconnue et un certain cognac « à l'antilope » qui est une nouveauté pour moi.

Confortablement installés dans les rocking chair de notre hôte, amusés par le mouvement du fleuve, nous attendons plus patiemment le retour de notre chaloupe. Celle-ci, dès l'arrivée, est partie faire du bois, et ce doit être d'autant plus long qu'il n'y aurait plus possibilité de se ravitailler en amont, aussi embarquera-t-elle son plein. Nous n'avons pourtant pas de temps à perdre, les eaux baissent, les nouvelles reçues de Raheng sont à ce sujet fort peu rassurantes et il devient de plus en plus probable que nous aurons quelque peine à conserver notre « steam-launch » jusque-là. Rien de tout cela n'émeut sans doute nos hommes, et il devient évident qu'ils traînent l'opération du chargement le plus en longueur possible, afin de passer la nuit dans cette Capoue siamoise de Paknam Pho. Les heures passent, en effet, et ils n'arrivent enfin que lorsque la soirée est déjà très avancée.

Un peu par dépit, nous nous décidons à partir quand même, mais nous avions à peine dépassé les dernières cases des faubourgs, que la nuit survient et nous

oblige à nous arrêter le long de grands trains de bois, amarrés le long du rivage.

Nos bons Siamois en sont donc, malgré tout, arrivés à leurs fins et nous ne sommes pas si éloignés du marché que nous puissions raisonnablement leur interdire d'y aller. Tout du reste les y appelle : des marchandes de gâteaux viennent jusqu'ici dans de minuscules pirogues, annonçant leurs marchandises par des cris longs et modulés avec des voix perçantes qui ne sont pas sans charmes ; à peine éclairées par la lanterne posée au fond de leur barque, elles ont l'air de glisser sur le fleuve. Les ronflements d'un orchestre de tam-tam, le chant aigu des clarinettes chinoises, des cris, des rires, le brouhaha d'une kermesse se font entendre dans la nuit, et, vers ces bruits, des files de petites torches falotes s'en vont sautillant le long de la rive. Les Siamois et les Laotiens de nos équipages sont déjà partis ; nos Annamites, après avoir en hâte serré leur vaisselle, nous demandent à leur tour de les suivre et, en fin de compte, nous nous décidons à faire comme eux.

Ce n'est cependant pas chose facile, car le radeau auquel nous sommes accostés est formé de billes de teck réunies seulement entre elles par des liens très lâches, elles roulent et s'enfoncent sous nos pieds inhabiles d'Européens et nous devons faire des prodiges d'équilibre pour ne pas prendre un bain avant de toucher terre. Nous ne sommes, du reste, pas sauvés pour avoir atteint la berge, car nous ne tardons pas à rencontrer plus loin un pont de fortune, fait de quelques planches mal assujetties, qui mettent encore à l'épreuve la sûreté de

notre pied. Nos boys nous éclairent dans tous ces mauvais pas avec des torches résineuses qui font peu de lumière, mais embaument et jalonnent le sentier de gouttelettes flambantes.

Nous atteignons ainsi la rue du marché où presque toutes les boutiques sont fermées, seuls les bijoutiers sont encore à leur établi, gonflant leurs joues pour souffler dans le chalumeau qui projette sur le métal une large flamme bleue horizontale. La vie du « talat » s'est concentrée en un seul carrefour où s'amorce une ruelle qui va vers le fleuve. Là, toutes les boutiques sont encore ouvertes et une foule nombreuse s'est rassemblée devant le théâtre rudimentaire qu'on y a dressé. L'estrade en est ornée de drapeaux multicolores, et la scène éclairée par des torches et des quinquets. Lorsque nous arrivons, évoluent devant la rampe trois artistes, coiffés de hautes tiares en clinquant, indiquant qu'ils représentent les hauts seigneurs d'une cour extrême-orientale, cour aux mœurs licencieuses sans nul doute, leurs gestes et leurs paroles ne laisseraient aucun doute à ce sujet au plus coquebin des spectateurs. Il ne semble pas d'ailleurs qu'il y ait beaucoup de phénix de cette espèce dans le parterre de femmes et même d'enfants qui soulignent de leurs rires les paroles les plus risquées et paraissent prendre un grand plaisir aux réparties les plus scabreuses. En arrière des banquettes, des groupes compacts emplissent la rue ; les Chinois, torse nu et natte roulée en chignon, y dominent, quelques-uns suivent les jeux de la scène, les autres causent, rient, lutinent les marchandes de fruits dont

les éventaires sont installés en plein carrefour, ou envahissent les restaurants voisins. Des relents de sueur, de poissons secs, d'ail confit dans le vinaigre, de tabac, d'opium flottent sur cette agglomération de gens, en somme fort calmes et relativement peu bruyants malgré l'absence de toute police.

Paknam est certainement un lieu de débauche. Les gens du Haut-Menam, ceux de Nan, de Xieng Mai, de Muong Prei qui sont venus ici apporter les peaux, les cornes, les torches, les résines odorantes qu'ils échangent contre le sel, les cotonnades, et la bimbeloterie étrangère, laissent évidemment une grande part de leurs bénéfices dans les échoppes des marchands d'alcools et dans les sébilles des beautés faciles qui ne manquent pas. Chacun sait d'ailleurs que les grandes villes d'échange n'ont jamais été des écoles de vertu, mais ici tout paraît se passer fort tranquillement, sans bruit, sans esclandres, sans ivrognerie tapageuse et sans batailles. Notre si complaisant chef « d'ampheu » peut dormir tranquille et ses paisibles gendarmes doivent ignorer le « passage à tabac ».

18 octobre.

La baisse des eaux dans le Meping qui se présente comme une rivière à courant très rapide n'est malheureusement que trop certaine. Nous étions en route depuis l'aube, lorsque, vers onze heures, nous sommes venus buter contre un banc de sable qui barre toute la largeur du lit. C'est en vain que notre chaloupe cherche une passe, son tirant d'eau est trop

grand, et il est en somme plus prudent de la renvoyer de suite à Bangkok sous peine, après l'avoir fait passer difficilement, de la voir prendre son « tub » à nos frais dans quelque bief d'amont jusqu'aux prochaines crues.

Nous voilà donc livrés à nous-mêmes et, pendant que notre remorqueur file au plus vite vers le sud, les équipages des embarcations se préparent à nous pousser à la perche. Ils sont composés de Laotiens qu'on a fait venir de Raheng avec leurs barques, spécialement aménagées en vue de la navigation de leur rivière. Plus grands que les Siamois, peut-être plus musclés, leurs traits sont plus accentués probablement parce que moins métissés; leurs cheveux, presque rasés sur les tempes et derrière la tête, se hérissent sur le sommet, en têtes d'écouvillons. On les appelle les « ventres noirs », parce qu'ils sont tatoués, des genoux au nombril, de dessins bleuâtres qui dessinent un caleçon, des plus collants évidemment. Nous occupons chacun une des embarcations, et le lieutenant de gendarmerie une troisième plus petite. Ce sont de celles que les indigènes appellent des « rua mepha », grosses pirogues creusées dans un seul tronc d'arbre ouvert au feu. L'avant se relève en une sorte de plage sur laquelle les percheurs manœuvreront tout à l'heure; le milieu est couvert d'un rouf bas sous lequel notre personnel s'est installé au milieu des bagages; enfin, à l'arrière, un plancher, attaché sur le bec de poupe et débordant fortement à droite et à gauche, supporte une sorte de cabine assez spacieuse

pour qu'on y dresse un lit de camp et suffisamment confortable pour qu'on y passe la journée très commodément, somme toute ; il faut cependant la partager avec l'homme de barre lequel manie un énorme aviron, gouvernail long de près de quatre mètres qui est accroché au bord gauche de l'embarcation. L'équipage se compose en outre de trois ou quatre percheurs, qui, presque nus, leur corps tatoué des genoux jusqu'au cou et jusqu'à la figure même, gravissent en file indienne la pente inclinée de la proue, en brandissant leur longue perche de bambou ferrée ; arrivés au sommet, ils se retournent, la piquent sur le fond, l'appuient à leur épaule et, courbés en deux, descendent sur les plats-bords jusqu'au rouf pour remonter par le bord opposé d'un mouvement incessant d'écureuils en cage. Lentement l'embarcation refoule ainsi le courant, semblable à un grand faucheux paresseux qui se dandinerait sur ses pattes grêles. Les rives, tout à l'heure, alors que nous suivions le sillage de la chaloupe, semblaient fuir à droite et à gauche, maintenant nous mettons une heure à doubler certains coudes où l'eau est trop profonde pour que les perches atteignent le fond et où le courant trop violent nous pousse à la dérive.

Nous allons ainsi, depuis une heure à peine, lorsque celle des pirogues qui était en avant s'arrête et les autres avec elle. Je m'informe, je tempête et on me répond tout simplement qu'on s'arrête, parce que c'est la coutume et que le grand tonnerre d'enfer ne ferait pas déroger un Laotien à la coutume, surtout

quand il s'agit de se reposer. On m'explique alors que la journée des équipages est divisée en six « phat, » — traduisons six reprises — comprenant chacune une heure et demie de travail et une demi-heure de repos; pressé ou pas pressé, il faut en passer par là ou avoir eu la précaution de prendre double équipe, comme a fait un bateau siamois qui nous brûle la politesse, pendant que nous nous morfondons, amarrés à un tronc d'arbre. Rien, nous dit le lieutenant de gendarmerie, ne peut obliger un Laotien à faire autrement que son père et l'équipage d'un bateau, toutes les fois qu'il remonte la rivière, s'arrête exactement aux mêmes points.

A ce compte là, on nous prédit que nous mettrons dix jours pour gagner Raheng, où nous devions arriver après-demain avec notre chaloupe; je le crois sans peine, et voilà mes itinéraires joliment bouleversés.

De halte en halte, de repos en repos, nous avons atteint vers 5 heures du soir un banc de sable, émergeant déjà de un mètre, où il est de règle sans doute de s'arrêter, car, sans nous demander avis, les pirogues sont accostées et tirées à terre pour la nuit. Barreurs et percheurs, avant que nous ayons eu le temps de nous retourner, préparent leur riz et installent leur campement, des plus sommaires d'ailleurs, car il consiste pour chacun d'eux en une simple natte jetée sur le sable sous une moustiquaire accrochée à quatre roseaux. Une heure après, comme la lune se lève, ils dorment tous à poings fermés éventés par la brise qui souffle du sud, tandis que,

sur la rive opposée, les bonzes d'une pagode psalmodient les prières du soir.

19 octobre.

Au jour qui point, nos « ventres noirs » se secouent, replient leur mince bagage, se passent avec le creux de la main un peu d'eau sur la figure, reprennent leur bambou et démarrent. A 6 h. 40, le « phat » étant terminé, on s'arrête alors que, cependant, quelques coups de perche supplémentaires nous conduiraient jusqu'à Banphot Phisai où nous avons à faire; il est bien inutile de récriminer et j'ai renoncé à aller contre les sacro-saintes coutumes, je crains même de finir par trouver que c'est très bien ainsi. Le lieutenant qui nous escorte s'européanise sans doute inversement, car il a fait demander, par un messager parti hier au soir, qu'on veuille bien nous tenir prête ici une équipe de renfort. Ainsi nous éviterons les arrêts incessants, abrégerons de moitié notre route et échapperons sans doute à l'emprise du laisser-aller laotien qui nous menace.

Quand nous arrivons, il n'y a cependant rien de fait. Le chef de l' « ampheu », qu'on est allé chercher, ou plutôt qui est allé se mettre en tenue européenne, lorsqu'il nous a vus débarquer, prétend qu'il n'a reçu notre lettre que ce matin même, mais que les hommes nécessaires seront réunis dans un instant. Patientons.

En attendant, nous nous promenons sur la berge ombragée de tamariniers. Il n'y a là que le poste de gendarmerie, propre et coquet, avec ses pelouses

et ses barrières blanches, une paillotte délabrée où s'abrite provisoirement le bureau de télégraphe et une grande case en torchis qui est, nous dit-on, un magasin de ravitaillement pour les troupes en déplacement le long du fleuve. Les habitations se cachent tout autour, derrière des touffes de bambous disposées en haies épaisses.

Le pays est toujours très plat, cependant nous apercevons à deux heures de cheval d'ici, vers le nord-ouest, une petite chaîne calcaire, le Phu Khao No, où, nous dit-on, on va voir en pèlerinage une empreinte du pied sacré de Bouddha et de nombreuses grottes sanctifiées autrefois par le séjour des ermites.

Sur la rive droite où nous sommes, le pays est peuplé jusqu'à quelques kilomètres vers l'intérieur, mais il n'y a pas de villages, à proprement parler, sur la rive gauche. De ce côté s'étendent jusqu'au Menam Kao (celui de Muong Prei) de vastes solitudes, couvertes de forêts inondées six mois de l'année ; là paissent par troupeaux des éléphants sauvages qu'il est interdit de chasser et qui prospèrent, détruisant toutes les cultures qu'on a tenté d'y établir. Les tigres, d'autre part, y sont aussi très nombreux et on nous dit qu'ils ont dévoré trois hommes l'année dernière, dans les environs mêmes.

Banphot Phisai était autrefois le chef-lieu d'un des onze « muong » qui furent englobés dans le « monthon » de Nakhon Sawan, lorsqu'on constitua cette province qui est maintenant divisée en cinq « muong » et vingt-neuf « ampheu ». Il perdit alors son rang

et fut classé parmi les circonscriptions inférieures.

C'est à cette époque également qu'on commença à supprimer les polices provinciales, ramassis d'hommes fournis par les villages voisins, mal équipés, mal nourris, pas instruits et peu disciplinés qui servaient plutôt de coolies que de policiers. Elles sont maintenant remplacées par ce corps de gendarmerie dont j'ai déjà fait l'éloge, et ici par ce détachement de cinq ou six gendarmes qui, pour ainsi dire livrés à eux-mêmes, nous étonnent par leur bonne tenue et leur correction.

Le poste qu'ils occupent ne comporte qu'une seule pièce propre et bien aérée, ouverte sur toute la longueur d'un de ses grands côtés, aux parois de laquelle sont accrochés en bon ordre les paquetages et les armes. Au milieu, dans une cage à forts barreaux de fer, sont enfermés actuellement deux prévenus qui attendent leur transfert devant les tribunaux provinciaux; ils rêvent, couchés à terre, indifférents à notre curiosité, et ne paraissent nullement gênés de leur étrange situation.

Notre équipe de renfort n'arrive toujours pas, nous avons le temps de déjeuner et de fumer paisiblement notre cigare avant qu'elle soit prête. Le petit moment demandé par le chef de « l'ampheu » a duré quatre heures; en matière de temps, il y a partout une mise au point nécessaire.

Maintenant, il est vrai, nous sommes repartis avec une vitesse raisonnable et nous ne perdons plus notre temps à baguenauder le long des rives. Les deux

équipes de chaque embarcation se relèvent successivement sans aucun arrêt et nous avons la sensation de faire de la route. A 5 heures, nous passons à l'extrémité du Phu Khao No. C'est un de ces massifs calcaires qui, par toute la péninsule, annoncent les soulèvements plus importants. Leurs flancs abrupts, creusés de grottes, émergent brusquement des terres alluvionnaires, comme si, poussés par un effort souterrain, ils avaient crevé le sol de leur crête acérée, maintenant couverte en partie d'une végétation d'un vert sombre.

Ce Meping, que nous remontons depuis hier matin, est toujours très large; mais ses berges, couvertes de grands arbres, surplombent d'environ deux mètres; le lit peu profond est obstrué par endroits de bancs de sables et nos embarcations, qui cependant calent peu, traînent parfois sur le fond. Les villages se font rares et nous passerons la nuit amarrés à un tronc d'arbre, en plein fleuve, dans des parages récemment abandonnés, nous dit-on, parce qu'ils servaient de repaire à des brigands qui arrêtaient les bateaux et pillaient les cases environnantes.

20 octobre.

Vers 8 heures ce matin, nous nous sommes arrêtés devant « l'ampheu » Khanu pour changer l'équipe de nos coolies de renfort.

Le chef de cette circonscription est un Siamois vieux style. Hier, son collègue de Banphot Phisai s'était présenté dans la tenue européenne adoptée par

le gouvernement pour tous ses fonctionnaires. Blanche ou kaki, celle-ci se rapproche beaucoup de l'uniforme militaire et tous portent la casquette allemande ou le casque colonial du même type que celui de nos troupes d'outre-mer. Ces coiffures sont ornées d'un écusson aux armes du royaume et le grade est indiqué par des passementeries diverses qui décorent les attaches d'épaule. Quelques fonctionnaires, allant même plus loin dans cette voie d'européanisation, se sont fait délaquer les dents, que les Siamois des deux sexes se noircissent, à l'époque où ils commencent à mâcher le bétel. Notre hôte d'aujourd'hui paraît en être resté aux anciens usages et porte tout simplement le costume national. Il s'excuse de n'avoir pas les hommes de renfort sous la main et nous assure qu'il va faire diligence ; s'il avait été prévenu avant l'heure où tout le monde part pour les rizières, cela n'aurait souffert aucun retard, mais notre lettre lui est parvenue ce matin seulement. Il paraît si empressé que, malgré nos déconvenues précédentes, nous nous laissons aller à espérer.

La visite de Khanu est bientôt faite. Ce centre administratif comporte en tout une vingtaine de cases, disséminées sur un kilomètre de longueur, le long de la rive droite du Meping. Il y a, en outre, une pagode misérable qui ne doit guère avoir que les cinq bonzes réglementaires, la demeure du chef actuel de « l'ampheu », une misérable paillote qui sert de bureaux et la maison de l'ancien chef du « muong », car Khanu, comme Banphot Phisai, a jadis occupé ce rang. Cette dernière, composée de plusieurs corps de bâtiments

en bois recouverts de tuiles, se distingue de toutes les autres par un air d'aisance très marqué. De fait, son propriétaire passe pour avoir été autrefois fort riche. Il possédait surtout beaucoup d'éléphants; mais, une bonne partie de ceux-ci lui ayant été volée par les écumeurs de frontières, il s'est empressé de vendre les autres. Le pays décidément n'est rien moins que sûr, pour les indigènes tout au moins.

Vraiment notre mandarin ne nous avait pas trompés, les équipes sont arrivées à l'heure dite et, quelques instants après, nous nous remettions en route pour venir nous arrêter, à la nuit tombante, sur un banc de sable qui barre en grande partie le lit de la rivière, un peu en amont du village de Bang Yan, dont les cases apparaissent groupées au fond d'une anse, à la lisière des grands bois, sur la rive gauche de la rivière. C'est le premier endroit habité que nous ayons rencontré de ce côté, depuis notre entrée dans le Meping.

Toute la journée, nous avons croisé des radeaux de bois de teck et avons pu suivre dans tous ses détails la pénible manœuvre de ces îles flottantes. Ce ne sont pas, à proprement parler, des radeaux ; mais, comme je l'ai dit à propos de notre promenade nocturne au marché de Paknam Pho, mais plutôt des rames de troncs. Chacun d'eux, appointé par un bout, est percé en cet endroit d'un trou carré dans lequel on passe un câble de rotin, ils sont ensuite reliés les uns aux autres, le tout constituant un assemblage très souple qui ondule et a suffisamment de jeu pour se

rétrécir, lorsque la largeur du chenal le rend nécessaire. Au centre, une petite plate-forme supporte l'abri en paillotes dans lequel couche l'équipage et, tout près de là, un mât qui sert en même temps d'observatoire au patron porte le pavillon spécial de la compagnie.

Le teck, utilisé principalement pour les constructions navales, ne pousse guère que dans les montagnes d'où descendent les sources du Menam ou dans le bassin moyen de la Salouen. Il est au Siam l'objet d'un commerce presqu'entièrement monopolisé par quelques grandes compagnies européennes ou chinoises dont nous avons visité les établissements à Bangkok. Les plus importantes parmi ces « firms » européennes sont la Bombay-Burma, la Bornéo, la Siam-forest, l'East-Asiatic, etc. Chacune d'elle a obtenu du gouvernement siamois la concession d'une zone boisée qu'elle exploite, sous le contrôle des fonctionnaires du service forestier. Leurs agents marquent annuellement les arbres à abattre. Ceux-ci sont alors incisés circulairement, à un mètre environ au-dessus du sol, pour permettre à la sève de suinter. Ce n'est qu'un an après, qu'ils sont abattus et commencent leur long voyage vers les scieries du delta. Par des glissières, en les traînant le long des pentes, en les faisant pousser, tirer, redresser par des éléphants, on conduit les billes préparées jusqu'au ruisseau flottable le plus voisin. Là chaque pièce est examinée par l'agent de la Compagnie qui marque les bonnes au fer rouge et abandonne les autres à l'État, lequel trouve dans ces rebuts

la plus grande partie des bois nécessaires à ses constructions. Toute cette première manipulation forestière, très pénible à cause de l'insalubrité connue des sous-bois indo-chinois, est confiée à des Kha Mu ou à des Kha Lamet, originaires du Laos français qui constituent la grosse clientèle de notre consulat de Nan.

Les troncs une fois marqués sont jetés dans le ravin et abandonnés à eux-mêmes. Ils s'en vont suivant le fil de l'eau, poussés par les crues ; quelques-uns atteignent de suite la rivière, d'autres s'accrochent aux rochers, s'embarrassent dans des racines et mettent deux ou trois ans, quelquefois plus, pour atteindre le confluent. Tous ces bois isolés sont alors arrêtés par des indigènes qui, moyennant une rémunération, les conduisent aux agents des Compagnies et on construit les premiers radeaux. Ceux-ci, agencés comme je l'ai dit, comprennent chacun environ une centaine de billes de 3 à 4 mètres de longueur. Quatre hommes, le plus souvent des Laotiens à « ventres noirs », suffisent à les conduire. L'un fait fonction de patron et, accroché à son mât de signaux, dirige la manœuvre ; les autres, à une cinquantaine de mètres en arrière, manient de longs pieux reliés au radeau par des cordages en rotin. Tout nus, à la nage ou sautant de roc en roc, ils fixent tel ou tel de ces pieux, suivant qu'il est nécessaire de diriger la rame de troncs sur la droite ou sur la gauche. Ils passent ainsi dans l'eau des journées entières, suivies, il est vrai, de longs repos, mais qui n'en exigent pas moins une grande force de résistance.

A Paknam Pho, où la nappe d'eau devient plus considérable et où elle est désormais débarrassée de tout obstacle, on reforme les rames en masses plus considérables et elles descendent ainsi jusqu'à Bangkok.

Ces différentes opérations ne se font cependant pas toujours d'une façon aussi régulière. Il arrive que les radeaux, n'obéissant pas aux leviers de manœuvres, sont jetés sur des hauts fonds et se disloquent. Lorsque ces accidents se produisent à l'époque des fortes crues, le troupeau des billes se disperse à nouveau, les unes s'en vont roulant et tanguant, parfois à moitié noyées, et sont un danger constant pour les embarcations à vapeur ; les autres s'arrêtent à un remous ou s'accrochent à quelque obstacle. Les pointes de rocs, les bancs de sable, les talus des berges sont jonchés de ces troncs en retard, mais la marque qu'ils portent suffit à les garantir de toute tentative de vol. Il semble que les agents des Compagnies n'aient même pas pu penser à se les disputer entre eux, et ils procèdent tout à leur aise au ressemblement de ces billes éparses, dont personne ne s'inquiète outre mesure, bien qu'elles représentent déjà une valeur assez considérable.

Nous avons croisé aujourd'hui encore 25 de ces radeaux; si nous comptons pour chacun une moyenne de 100 à 150 billes, nous arriverons au chiffre global de 3 000, à peine de quoi alimenter pendant dix jours une des formidables scieries du faubourg de Bangkolem.

21 octobre.

Nous avons dû faire dans notre journée une cinquantaine de kilomètres environ, nous étant arrêtés pendant une heure et demie seulement pour déjeuner et faire déjeuner nos hommes. La rivière est toujours la même, mais son lit large de 300 mètres est de plus en plus embarrassé de bancs, d'îles, d'îlots verdoyants, et, lorsque rien ne vient rétrécir le chenal, nous passons à peine en traînant les pirogues sur le fond de sable. A droite, à gauche s'étendent des pays plats couverts de forêt, nous n'avons encore vu aucune roche; les hameaux sont rares ; toujours les radeaux de teck se succèdent aussi nombreux.

A ceux qui cherchent le calme et la solitude, on peut recommander cette montée du Meping en pirogues. Nous nous réunissons pour les repas, puis rentrons chacun chez nous occupant nos journées à lire ou à travailler dans ces cabines d'arrière, qui, maintenant, nous paraissent confortables et où nous avons pris nos habitudes. A cause des grèves de Marseille, nous n'avons plus de journaux depuis un mois et nous ne connaissons du monde que ce que nous ont appris les derniers Reuter, d'ailleurs insignifiants, arrivés à Bangkok au moment de notre départ. L'écho des luttes politiques, le fracas même des batailles qui se livrent en Mandchourie n'arrivent pas jusqu'ici.

Ces forêts, ces berges ne furent cependant pas toujours désertes ; là se déroulèrent, en effet, les

événements par lesquels débutent les *Annales* officielles.

Sur la rive droite, à une centaine de mètres en aval du banc de sable auquel nous sommes accostés pour la nuit, un « cheddi » élève son aiguille moulurée au-dessus des masses de verdure.

Aucun des indigènes qui sont avec nous n'a pu me dire son histoire, mais il semble bien, d'après les concordances topographiques, qu'il indique l'emplacement de la Cité miraculeuse dont les *Annales* nous content ainsi la création. Je traduis ce récit, parce qu'il est caractéristique par sa manière même et que certains détails, un peu risqués, sont bien dans le ton des contes Thai, tels qu'on les retrouve dans les régions où ceux-ci se sont conservés plus près de leur état primitif. Le voici :

« Si l'on se rapporte aux premiers temps de l'histoire et si l'on suit la série des anciens règnes jusqu'à la création du royaume de Siam, on voit que la lignée de ses princes était établie dans la ville de Xieng-Rai qui était une des plus considérables dans le royaume d'Yonok ; à cette époque, il y eut un grand roi sur le trône de Satong ; il envoya son armée attaquer Xieng-Rai. Le Prince qui régnait dans cette ville fut battu, perdit son royaume et s'enfuit avec sa famille et ses fidèles. Ils vinrent jusqu'aux limites du Siam, traversèrent le Menam Pho et arrivèrent à la ville abandonnée de Pep située sur la rive opposée à celle de Kampeng-Pet. Là, par suite des mérites du roi, il se produisit un miracle ; il arriva qu'Indra prit

le corps d'un ermite et vint se placer devant l'éléphant royal en disant au Prince de fonder une ville en cet endroit, laquelle serait puissante et prospère, après quoi il disparut. Le roi comprit avec joie que l'ermite n'était autre qu'Indra, lequel s'était transformé ainsi pour lui annoncer l'avenir. Alors il fit dresser sa tente et prescrivit au peuple qui le suivait de s'arrêter. Il ordonna ensuite de construire une ville entourée de murailles avec des bastions, des retranchements, des fossés, des portes, une enceinte complètement fermée; on y éleva un palais et des maisons, puis le roi avec un grand nombre de personnes, ses parents, ses mandarins et son peuple s'y réfugièrent. Il donna à la cité le nom de Trai Trung (la Ville des dieux), parce que le « dieu aux mille yeux » en avait indiqué l'emplacement. Le roi y régna jusqu'à sa mort et le pouvoir s'y perpétua dans sa famille pendant quatre générations.

» A cette époque vivait un homme très intelligent dont le corps était entièrement couvert de tumeurs; tout le monde l'appelait le « seigneur aux cent mille tumeurs ». Il avait défriché sur le bord de la rivière un champ, dans lequel il avait planté des piments et des concombres, lequel était situé à environ une journée de marche en aval de Trai Trung. Il cueillait ces piments et ces concombres et les vendait pour gagner sa vie. Or il y avait auprès de sa boutique un plant de concombres auprès duquel il allait continuellement uriner; cet arbuste porta des fruits, dont un plus gros que tous les autres, parce qu'il avait été pénétré par

les effluves de l'urine, mêlée de liqueur séminale.

» Il arriva un jour que la fille du roi de Trai Trung voulut manger des concombres et envoya une de ses suivantes en acheter. On lui rapporta celui qui était si gros, elle le mangea et devint enceinte. Elle en informa aussitôt son père qui fit une enquête, mais ne put découvrir qu'elle eût eu des relations avec aucun homme. Elle accoucha cependant au dixième mois et mit au monde un Prince doué de toutes les vertus et de toutes les qualités.

» Lorsqu'il eut dépassé l'âge de trois ans, le Roi prit la résolution de s'en remettre au sort pour rechercher le père de son petit-fils. Alors il fit battre le grand tam-tam pour réunir tous les habitants du « muong » et donna à chacun d'eux sans exception, aux uns un gâteau, aux autres un fruit. Cela fait, il émit le vœu que, si le père du petit Prince se trouvait parmi eux, celui-ci allât chercher ce qu'il avait dans la main et le mangeât, ce qu'il considérerait comme un signe évident. Ayant ainsi parlé, il fit dire à la nourrice du Prince de l'apporter et de le placer devant la porte du palais.

» Le « seigneur aux cent mille tumeurs » n'avait, lui, qu'un morceau de croûte de riz froid, le jeune Prince n'en courut pas moins vers lui, passa ses bras autour de son cou, prit le morceau de riz froid et se mit à le manger. Toute l'assistance se prit à rire d'un air de mépris ; le Roi, bien que navré de cette chose invraisemblable, n'en donna pas moins sa fille au « seigneur des cent mille tumeurs », mais il ordonna aux

deux époux de s'embarquer sur un radeau et de quitter la ville. Le radeau démarra de lui-même et vint s'arrêter devant le champ des concombres, alors le « seigneur aux cent mille tumeurs » invita sa femme à entrer dans la boutique qui lui servait de demeure. Au même moment, à cause de leurs mérites réunis, Indra lui apparut tenant à la main un tambour céleste qu'il lui donna, en lui disant que, s'il désirait quelque chose, il n'avait qu'à frapper sur ce tambour pour voir ses désirs exaucés. Il reconnut à ce signe combien il était aimé des dieux et, frappant sur le tambour, demanda de devenir beau, aussitôt toutes ses tumeurs disparurent. Il suspendit alors le tambour à la porte de sa maison et raconta tout à sa femme qui, toute joyeuse, frappa à son tour et fit naître de l'or, en quantité suffisante pour qu'un ouvrier pût faire un berceau dans lequel on coucha le jeune Prince, auquel, depuis, on conserva le nom de « Prince au berceau d'or ».

Nous arrêtons là cette traduction qui finirait par devenir fastidieuse ; par la suite, du reste, le « seigneur aux cent mille tumeurs », devenu le Roi Somdet Phrachao Sirixai, fonda, à l'aide de son tambour céleste, la ville nommée Muong Thep (la Cité des anges) sur l'emplacement même de son champ de concombres, en 1319 de l'ère chrétienne, et c'est de là que le « Prince au berceau d'or » serait parti pour fonder la ville d'Ajuthia.

Ce point où nous sommes correspond bien aux indications topographiques données par ce passage des *Annales* que je viens de citer. Le « cheddi », qui

pointe là à travers les arbres de la forêt, indiquerait donc l'emplacement du champ des concombres que cultivait le « seigneur aux cent mille tumeurs », c'est ici que serait élevée la miraculeuse « Cité des anges » et peut-être trouverait-on, enfouis sous l'humus, les débris de ces constructions que les dieux avaient élevées[1].

22 octobre.

Vers 10 heures, nous atteignons Kampeng Pet, la nouvelle ville tout au moins, car l'ancienne est encore à plus d'un kilomètre dans l'intérieur.

Celle-là est une sorte de bourg dont les cases sont disposées le long de deux rues parallèles au fleuve ; c'est un chef-lieu de « muong ». Les bureaux, installés en face du débarcadère, occupent un vaste bâtiment en bois et, comme l'édifice est largement ouvert, nous pouvons y voir nombre de plumitifs, habillés à l'européenne, qui paperassent avec conviction. Tout près commence le marché où une vingtaine de boutiques chinoises mettent quelque animation. Un peu en arrière, l'habitation du chef de « muong » a été horriblement peinturlurée de couleurs criardes par quelque artiste chinois, qui a signé, en sculptant sur les pignons, le motif essentiellement national de la

[1] Ayant à mon retour émis ces hypothèses devant le colonel Gérini, directeur de l'Ecole de guerre siamoise, qui est très versé dans l'archéologie de la péninsule Indo-chinoise, il s'est trouvé qu'il avait à ce sujet une impression identique, sans qu'il m'ait donné toutefois des preuves plus sérieuses à l'appui de nos suppositions.

chauve-souris pendue par les dents à un anneau.

En amont, les deux rues aboutissent à une pagode dont les sanctuaires sont en partie bâtis avec des matériaux enlevés aux ruines voisines. On y construit actuellement, avec une lenteur tout orientale, un « both » nouveau qui ne sera sans doute pas terminé avant un an, deux ans peut-être. Déjà, cependant, en prévision de cet événement, on laisse l'ancien s'ensevelir sous une couche épaisse de poussière ; il n'a pas été balayé depuis des mois et les loques dont sont habillées les statues et les statuettes qui encombrent ses autels sont en partie pourries.

Dans une des avenues ombragées qui conduisent à la pagode, un officier de gendarmerie fait faire avec beaucoup de zèle des exercices de tir à ses hommes. Leur attitude raidie, le ton rauque et dur des commandements, contrastent violemment avec le laisser-aller et la pose nonchalante des bonzes. Que dirait le doux Gautama de cette invasion guerrière dans un de ses pacifiques monastères ?

Le gouverneur accourt au-devant de nous. Il est en costume européen, coiffé d'une casquette ridiculement petite sur sa grosse tête et gêné, c'est tout à fait visible, dans des vêtements qui ne lui sont pas accoutumés. Il nous dit qu'il a reçu des ordres, qu'il va faire préparer des chevaux et viendra nous prendre ensuite ; après quoi, il nous plante là, nous laissant nous débrouiller à notre aise, sans même songer à nous offrir un abri autre que le toit bas et étouffé de nos pirogues. Un peu plus tard, il vient cependant lui-

même nous chercher pour nous conduire aux ruines. Il a mis pour monter à cheval un pantalon kaki sur son pantalon blanc, de telle sorte que les jambes de celui-ci dépassent d'au moins un travers de main, et cela complète l'aspect cocasse que lui donne déjà sa coiffure minuscule.

Kampheng Pet (la forteresse de diamant) est déjà citée dans des inscriptions qui datent du XIIe siècle de notre ère. Malgré son nom pompeux, elle ne fut jamais capitale, mais fort probablement une simple forteresse vassale du royaume de Sukkhothai dont le centre était plus à l'est, sur le Menam central. Il n'en reste plus guère que l'enceinte, levée de terre de forme irrégulière, qui dessinerait à peu près un trapèze aux côtés arrondis, orienté nord-est-sud-ouest suivant son grand axe, et trois ou quatre pagodes très ruinées. La brousse épaisse, comme feutrée, recouvre tout d'un uniforme manteau de verdure. Nous franchissons l'enceinte par un des angles et, suivant des sentiers mal frayés, on nous fait visiter les débris misérables de ce qui fut autrefois l'orgueil de cette cité au nom pompeux. Les seuls matériaux durables employés dans la construction de ses monuments, furent la limonite, pierre dure mais grossière, et la brique que les ouvriers de ces pays ne surent jamais sculpter comme les artistes qui décorèrent les monuments du Cambodge.

Les statues, d'abord bâties en blocs de limonite, puis dégrossies au ciseau et recouvertes de stucages, les grosses colonnes monolithiques renversées, les

pans de murs grêles, les pyramides irrégulières, donnent l'impression qu'ils furent l'œuvre d'une civilisation naissante sans tradition artistique. On a trouvé là, il est vrai, deux belles statues de bronze qui sont maintenant au musée de Bangkok, et sur le soubassement de l'ancien palais on voit encore les débris de quelques statuettes qui, dans certaines parties, dénotent une science assez poussée du modelage, mais il est à croire qu'elles n'ont pas été fondues ici. Elles paraissent provenir plutôt de quelque temple cambodgien et auraient été rapportées là, divinités arrachées à leurs autels par quelque chef d'armée revenant d'un raid victorieux, à qui on demandait une protection qu'elles n'avaient pas pu donner à leurs anciens fidèles. Maintenant tout se ligue pour détruire ces misérables restes, la végétation luxuriante des tropiques, les bonzes de la pagode voisine, qui viennent y prendre les matériaux dont ils ont besoin pour leurs constructions nouvelles, et les chercheurs de trésors qui, sur la foi de quelques légendes plus ou moins fondées, ont tout éventré, statues et pyramides.

De retour à nos embarcations, je reçois les plaintes de notre cuisinier, qui prétend avoir payé les œufs deux sous de notre monnaie, à peu près le prix de Paris, et m'assure n'avoir pu trouver à acheter le moindre poulet. Je suis obligé de demander le secours de notre lieutenant de gendarmerie ; puis, pourvus par ses soins, nous allons nous amarrer pour la nuit à un îlot au milieu du fleuve, afin de jouir de la brise et de fuir en même temps les

moustiques, le bruit et les curiosités importunes.

Arrivés là, comme nous prenons notre bain quotidien, accoste une pirogue portant une jeune Siamoise avec ses trois enfants dont l'aîné est âgé de dix ans à peine. Sans plus s'étonner de notre présence, elle se met à faire, çà et là, des trous sur une partie de la berge qui vient d'être abandonnée par les eaux et est encore couverte d'une couche de limon ; ses enfants derrière elles y plantent ensuite des feuilles de ces patates qui repoussent par boutures, en quelques instants la récolte est préparée, elle ne leur donnera pas d'autre peine jusqu'au moment où ils la ramasseront. Ne sont-ils pas excusables d'être paresseux au delà de toute expression, et la nature n'a-t-elle pas tout fait pour qu'il en soit ainsi ?

23 octobre.

Comme nous étions en route depuis une heure environ, nous avons laissé sur notre gauche un haut « cheddi » dont la flèche, nouvellement redorée, scintille aux rayons du soleil levant ; les cases sont assez nombreuses aux environs et, au sortir des solitudes que nous venons de trouver, cela suffit pour nous redonner l'impression de la vie. Pour continuer l'hypothèse que j'émettais hier au sujet de l'emplacement de l'ancienne Muong Thep, il faudrait admettre que le « cheddi » doré marque l'emplacement de Trai trung (la ville des dieux), la résidence du Roi dont la fille aimait les concombres et fut victime, en en mangeant, de la singulière aventure que j'ai contée.

Un peu plus loin, nous nous arrêtons à l'embouchure du Khlong Sua Mak, un petit affluent de droite du Meping qui vient d'assez loin, à trois ou quatre journées de marche dans les montagnes de l'ouest. Celles-ci se rapprochent du reste et leurs contreforts boisés ferment maintenant l'horizon de ce côté. Nous entrons dans la région des tecks et on nous montre, non loin de l'embouchure du Khlong, une jolie maison couverte en tuile qui serait la résidence de commerçants birmans, concessionnaires des forêts de cette petite vallée.

Les hommes des équipes de renfort, qui ont relevé hier ceux de Khanu, sont d'ici. Ils nous disent que, levés à l'improviste, ils ont dû partir sans emporter de provisions et nous demandent de nous arrêter, pour qu'ils puissent prendre celles qu'on doit leur apporter. De fait, leurs femmes descendent déjà sur la berge portant dans de petits paniers, du riz, des poissons secs, des fruits et du tabac ; le ravitaillement est bientôt fait et, quelques instants après, nous sommes prêts à repartir, lorsqu'on constate l'absence d'un jeune couple qui s'est esquivé derrière les roseaux. On appelle l'homme à tous les échos, tandis que les loustics de la bande émettent les suppositions les plus égrillardes ; lorsqu'ils arrivent enfin souriants tous deux et l'air assez contents d'eux-mêmes, les quolibets pleuvent, sans qu'ils en paraissent du reste nullement gênés, pas plus l'homme que la femme, qui répondent gaillardement et finissent même par avoir le dernier mot.

Les eaux sont de plus en plus basses, la largeur

du lit restant du reste constante, les îlots, les bancs de sable se font plus nombreux. Quelques radeaux de teck se sont disloqués dans ces parages, et des agents de la Bombay Burma, campés sur la berge, travaillent à réunir avec des éléphants les blocs dispersés. Après quelques coudes encore, le châlet d'un employé de l'East-Asiatic apparaît au milieu de jardins clos, et c'est là toute la vie de ce coin de rivière.

CHAPITRE III

DU MEPING AU GYAING

Raheng, les Laotiens. — Notre convoi d'éléphants. — Les Kariengs. — Le ravin du Metho. — Metho, une panique d'éléphants. — Passage du Chong Keb, chaîne dorsale de la péninsule. — La station télégraphique et téléphonique de Palot. — La Melamao. — Thin Thok. — Le massif du Phra Vo. — Mesot, les populations de l'« ampheu ». — Le Memeui. — En Birmanie. — Myawadi, le bungalow du P. W. D. — Légendes de la mort de Phra Narai et du roi birman Alaunghpra. — La légende de Vesantara. — Thinganinung, une prise d'habit. — Coolies indiens. — Passage des Dewanas-hills. — Kokarit. — Chandoo.

24 octobre.

Nous sommes enfin arrivés ce soir à 7 heures au terme de notre voyage par eau. Comme la nuit tombait, nous atteignions les premières maisons de Raheng ; devant nous, sur la rive gauche arrondie en conche, de nombreuses cases s'alignent parallèlement au fleuve ; les pagodes, les bâtiments officiels, quelques habitations de riches particuliers attirent l'œil par le blanc de leurs murs, tranchant violemment sur le ton neutre des cases ordinaires et le vert sombre des vergers. Le fleuve s'est encore élargi. On a dû élever, au milieu de son lit, un îlot artificiel pour supporter le pylone où s'accroche le fil télégraphique de la ligne Raheng-Moulmein.

La rive droite paraît très lointaine, derrière une plage de sable que traversent des troupeaux de buffles allant au fleuve. Nous n'avons pas encore quitté la plaine, cette grande plaine déclive qui descend en pente douce jusqu'aux vases mouvantes du golfe, mais déjà des reliefs se dessinent. Voici vers l'ouest la chaîne de partage elle-même, l'épine dorsale de la péninsule, qui se silhouette en violet sombre sur plusieurs plans, tandis que ses contreforts, semblables à de grosses racines noueuses, s'allongent et viennent se perdre jusque sur les berges mêmes du Meping. Sur l'autre rive, le pays plat continue, mais il est bosselé, par places, de collines, de petits massifs hauts de 300 mètres, comme le Pa Dang que nous venons de contourner, dont les pentes sont couvertes d'une végétation rabougrie.

L'aspect de la ville est assez animé, des bacs en plusieurs endroits traversent le fleuve, des radeaux s'organisent amarrés aux îlots, aux bancs de sable ; des pirogues vont et viennent, chargées de marchandises ; sur la berge des théories de gens endimanchés, couverts d'étoffes aux couleurs voyantes, se pressent vers les pagodes où les bonzes vont prêcher tout à l'heure le sermon du quinzième jour de la lune; les femmes, les enfants sont de la fête, celles-là portant sur des plateaux de cuivre, des fleurs, des bougies de cire, des gâteaux, tout l'attirail à bétel, ceux-ci allongeant le pas ou trottant dans le sillage de leurs grands parents.

Un homme, envoyé par le gouverneur, fait arrêter

nos embarcations à l'appontement de la maison, à façade prétentieuse, d'un millionnaire chinois. Nous avions espéré qu'on nous y offrirait l'hospitalité, mais il n'en est nullement question et nous devrons nous contenter encore de la cabine de nos pirogues, car il n'y a pas ici, paraît-il, la moindre « sala » à mettre à notre disposition.

Cela nous paraît bien improbable, mais il est trop tard pour chercher mieux. Et nous pouvons déjà préjuger par là de l'accueil qui nous sera fait ; les instructions reçues de Bangkok à notre sujet seront exécutées, sinon à regret, tout au moins sans complaisance ; notre passage est une corvée dont on se débarrassera au meilleur compte possible, mais nous aurions tort d'escompter une réception plus aimable.

Nous sommes habitués l'un et l'autre à ce manque d'hospitalité, qui est un défaut commun aux Thai et aux Cambodgiens ; il m'est arrivé plus d'une fois de passer la nuit sous la pluie, dans un campement quelconque, à proximité d'un village, sans qu'il vienne à l'idée de personne de m'inviter à entrer dans une des cases voisines. Le village a construit sa « sala », elle est plus ou moins bien entretenue, que les voyageurs s'en arrangent, il est en règle avec ses devoirs d'hospitalité. J'ai fini par trouver cela naturel, parce qu'ils n'agissent pas autrement vis-à-vis de leurs chefs indigènes et que leur rusticité naturelle s'accommode facilement des situations les plus inconfortables ; ici, il y a autre chose encore et il est facile de reconnaître, dans la manière de faire de certains des

fonctionnaires siamois que nous avons rencontrés jusqu'à présent un sentiment de méfiance et un manque de cordialité, dû sans doute à notre qualité d'étrangers et spécialement de Français, que nous n'avons pas trouvé chez les hauts dignitaires de la cour. C'est pour préciser cette attitude que j'entre parfois dans des détails un peu fastidieux, mais qui sont, je crois, plus propres qu'aucune dissertation à mettre en relief cet état d'esprit, créé par une tension déjà ancienne de nos relations et habilement développé par nos rivaux dans la vallée du Menam.

Le soir, après dîner, nous faisons une longue promenade le long de la rue principale. Un détachement d'infanterie qui va en relève à Xieng Mai est cantonné dans des paillotes, devant lesquelles des sentinelles en pantalon bleu et veste grise montent la garde sac au dos; comme nous passons, on fait l'appel bruyamment et, quelques instants après, une trompette répète indéfiniment une sonnerie grave et triste qui ressemble vaguement à notre extinction des feux.

Plus loin, d'une pagode sortent en foule des hommes et des femmes en habits de fête. A l'intérieur, dans les « both », dans les « sala », brûlent encore par centaines des bougies de cire et des lampions, c'est la fin du sermon qu'on a entendu gaîment assis autour des plateaux chargés de friandises, tandis que le bonze, dans sa haute chaire dorée, psalmodiait les paroles pieuses pour quelques dévotes écroulées devant lui. Maintenant la rue est très animée par les petites lanternes de tous ces gens qui regagnent leurs

cases, par leurs rires, leurs conversations et les éclats de voix de quelques Chinois braillards qui passent un peu ivres en se bousculant.

25 octobre.

Nous voici en panne. Nous sommes allés ce matin, dès l'ouverture des bureaux, faire notre visite au gouverneur. Les divers services de sa circonscription qui est très importante sont installés dans un vaste bâtiment en briques, à l'européenne, déjà en partie délabré, bien que de construction récente.

Nullement gêné dans sa tenue d'uniforme, le chef du « muong » nous a reçus dans un salon trop simplement meublé peut-être, mais en homme habitué à fréquenter les étrangers. Il s'est montré très aimable, mais il ne ressort pas moins de cette entrevue que de nouvelles difficultés vont encore retarder notre route. Il y a tout d'abord la question transports ; le gouverneur a fait demander pour nous des éléphants, or quelques-uns seulement sont arrivés ; les autres seront là demain au plus tard, et, s'ils n'arrivent pas, on nous fournira des coolies ; ce n'est donc au pis aller qu'un retard de quelques heures. Mais voici qui est plus grave. Ces éléphants nous conduiront jusqu'à l' « ampheu » de Mesot qui est sur la frontière birmane et seulement jusque-là ; le gouverneur n'a pas d'ordre pour nous faire accompagner plus loin, jusqu'à la ville de Kokarit, comme nous le demandons, le premier point au delà de la frontière, où nous pourrons trouver des moyens de transport régulier et qui est encore éloigné de

plusieurs étapes; il prétend que toute cette région est infestée de voleurs d'éléphants qu'il est responsable de ceux qu'il a réquisitionnés pour nous et n'a pas le droit, par suite, de les envoyer hors de la zone dans laquelle il peut assurer leur sécurité. C'est fort bien raisonné, mais qu'en diront les Résidents anglais du district d'Amherst? Comme nous insistons, il consent cependant à télégraphier à Nakhon Sawan, d'où on en référera sans doute au ministre, et la réponse arrivera, Dieu sait quand.

Les choses en sont là. Nous revenons donc à nos pirogues, fort désappointés et réfléchissant aux moyens de parer ce mauvais coup; les pronostics du Phya Sri se réalisent décidément avec trop d'exactitude.

Le mieux, quoi qu'il en soit, sera de partir aussitôt que possible; une fois à Mesot, nous trouverons un expédient : aussi bien le séjour dans nos cabines de pirogues, supportable en route, devient fort désagréable ici.

L'appontement auquel nous sommes amarrés fait une trouée dans la rangée des cases riveraines, appuyées par leur façade à la berge et juchées par derrière sur de hauts pilotis plantés à même le lit de la rivière. De nos chaises longues nous voyons se dérouler là toute la vie intime de leurs habitants. C'est un va-et-vient continuel sur les échelles disposées entre les pilotis. A peine réveillée, toute la maisonnée descend au bain, hommes, femmes, enfants se jettent à l'eau avec les vêtements dans lesquels ils ont

dormi, plongent, s'ébrouent, mettent des vêtements secs, relèvent avec la paume de la main leurs coiffures à la Bressant, puis vont à leurs affaires. Ensuite ce sont les tout petits qu'on vient doucher à leur tour ; par la même occasion on lave les crachoirs à bétel, on rince les ustensiles de cuisine et, au milieu de tout cela, on se livre à d'autres occupations plus intimes que l'aurore paraît ramener d'une façon régulière, sans que personne en paraisse gêné ou offusqué. Moins philosophe, j'ai de la peine à penser sans amertume que notre cuisinier puise tranquillement son eau à quelques pas de là. O hygiène !

Raheng n'est pas un nom siamois, mais probablement birman ; le vrai nom indigène qu'on trouve déjà dans la fameuse inscription du roi Rama Komeng, le plus ancien monument de l'épigraphie « thai », est Muong Tak ; c'est encore celui qu'emploient de préférence les gens du pays, l'autre ayant été surtout répandu par les géographes sur la foi de quelque voyageur mal documenté. La situation de cette ville, au débouché de la route de Moulmein, au point où commence en toutes saisons la navigation des radeaux de teck, en fait un centre commercial assez important ; avec Xieng-Mai près des sources, et Paknam Pho à l'embouchure, c'est la troisième, comme développement, des agglomérations arrosées par le Meping. Ses cases s'échelonnent sur plus de 2 kilomètres de berge, en aval et en amont des bâtiments administratifs qui la divisent en deux quartiers : l'un, celui d'amont, plus

spécialement laotien ; l'autre, celui d'aval, plutôt siamois.

Nous sommes ici, en effet, aux confins des « muong » laotiens ; à l'ouest et vers l'amont du fleuve, on ne rencontre plus comme Siamois que des fonctionnaires.

Les Laotiens se distinguent, ai-je dit, par une plus grande taille et une accentuation plus forte des traits du visage qui est souvent allongé. Les hommes portent le même costume que les Siamois, mais celui des femmes diffère totalement. Celles-ci ont, en effet, pour tout vêtement, une jupe appelée « sin », sorte de fourreau étroit, uniformément rayé de bandes jaunes horizontales, avec, au bas, une large bordure de couleur sombre. Ce « sin » est parfois doublé d'un second, fait d'étoffe plus grossière, mais c'est là en général tout leur vestiaire. Elles ne portent pas de corsage, rarement une écharpe, et étalent orgueilleusement au soleil leur poitrine nue, souvent abondante ; leurs cheveux longs sont relevés sur le sommet de la tête en un chignon très serré ; elles sont plus fines de corps que les Siamoises et leur costume les fait paraître plus femmes que celles-ci, qui, avec leur « pha » et leurs cheveux courts, seraient facilement prises pour des hommes. Elles se parent en revanche volontiers de bijoux variés, boucles d'oreilles, bracelets, chaînettes d'or autour du cou et du chignon, sont coquettes, rieuses et, dit-on, assez légères de mœurs.

La couleur du vêtement des femmes, certains dessins de leurs broderies sont comme la propriété par-

ticulière, le signe distinctif de chaque tribu laotienne. Celles d'ici portent des « sin » à rayures jaunes, ailleurs elles seront violettes, ailleurs encore ces rayures seront remplacées par des dessins plus ou moins variés, mais il ne viendra jamais à l'idée d'aucune de ces femmes de prendre un vêtement autre que celui qui est traditionnel dans sa famille. Même transportées dans des milieux étrangers, même ayant épousé un Chinois ou un Siamois, elles resteront fidèles au costume qui fut celui de leurs aïeules ; nous retrouvons là, en somme, une coutume commune aux diverses familles de ce rameau ethnique, originaire du sud-ouest chinois, auquel appartiennent les « Thai-Lao », et qui s'est étendu sur toute la péninsule Transgangétique.

Le quartier siamois de Muong Tak paraît être le plus riche des deux ; on y trouve, à côté des installations relativement luxueuses de deux gros commerçants chinois, beaucoup de maisons indigènes, de construction déjà ancienne, qui dénotent une certaine aisance.

Ces habitations sont formées de plusieurs pavillons en bois longs et étroits, perchés sur pilotis et coiffés de toitures en tuiles coupées, pignons aigus. Quelquefois ces pavillons sont accolés par trois suivant leurs grandes faces, leurs planchers étant étagés de l'extérieur à l'intérieur ; dans ce cas, le premier de ces pavillons, plus ou moins largement ouvert, sert de terrasse et d'éventaire dans les maisons où on fait le commerce ; le second, dont le plancher est légèrement surélevé, sert de boutique ; et le troisième enfin, plus élevé

encore, est la pièce intime où l'on se retire pour la nuit. Ailleurs ces pavillons sont disposés sur trois côtés d'une terrasse en planches, élevée également sur pilotis, le quatrième côté étant fermé par une cloison en menuiserie dans laquelle a été ménagée la porte d'entrée. Colonnes, planchers, cloisons, charpente de toiture et parfois les tuiles elles-mêmes sont en bois de teck, essence particulièrement précieuse puisqu'elle résiste aux termites, à la pourriture et aux incendies.

Lorsqu'elles sont tout à fait indigènes, lorsque les barbouilleurs chinois ne les ont pas peinturlurées de couleurs criardes, lorsqu'elles ne sont pas encore abîmées par l'emploi inconsidéré de l'horrible tôle ondulée, ces habitations, par leur silhouette élégante, les sculptures assez habiles qui décorent les charpentes et les fines dentelles de boiseries qui courent le long des panneaux, forment un ensemble d'aspect agréable et qui ne manque pas d'un certain art. Les maîtresses de maison mettent leur coquetterie à les tenir aussi propres que possible, les parquets surtout sont l'objet de toutes leurs attentions, et ils reluisent comme ceux du salon le plus soigné, il est vrai qu'ils servent de sièges et que tous, enfants ou grandes personnes, n'en ont pas d'autres. Ce besoin de propreté s'arrête malheureusement à l'intérieur même de l'habitation, tandis que les détritus les plus divers s'entassent autour et jusque sous les pilotis.

En dehors de ce quartier où paraît s'être maintenu le gros commerce de Raheng, il existe encore tout un groupe de boutiques chinoises du côté laotien, le long

de la grande rue qui, partant des bureaux, s'en va vers le nord parallèlement au fleuve. Ici, ce sont plutôt les débitants de détail, les boutiques ordinaires de tous les marchés, installées dans des échoppes à la chinoise, étroites et serrées les unes contre les autres, encombrées et sales ; quant aux habitations laotiennes, elles s'égrenent le long de deux ou trois rues parallèles, très espacées au contraire, beaucoup entourées de leurs jardins et de leurs vergers, demeures de paysans plutôt que de citadins.

Chaque quartier a sa pagode. Celle d'aval est d'un modernisme à faire hurler; c'est, nous dit-on, l'œuvre d'un millionnaire chinois qui l'aurait offerte aux autorités locales, seule excuse qu'elles peuvent avoir pour la garder. La « sala » ordinaire, avec ses colonnades élégantes, ses toits retroussés, est remplacée ici par une bâtisse quelconque avec des ouvertures fermées de pleins cintres, que j'avais pris de loin pour un entrepôt. L'intérieur est garni de tables-bureaux à l'européenne, de tout un matériel scolaire, au milieu duquel, lorsque nous entrons, une pauvre vieille toute seule, silhouette un peu étrange, psalmodie des prières en pâli. Plus loin, dans le « both » également prétentieux et de mauvais goût, une statue assez curieuse du Maître paraît sourire amèrement, comme peu flattée de ce décor inaccoutumé.

La pagode du nord, celle du quartier laotien, fait contraste et est tout au moins, plus pittoresque ; déjà ancienne sans doute, elle est restée rebelle à toute invasion de modernisme. Ses bâtiments vieux style s'élè-

vent sous de hauts ombrages, au bord même de la rivière, tandis qu'un mur, percé de trois portes à ornementation archaïque, ferme le préau en bordure de la rue. Les logements des bonzes sont, dans ce préau, les seules constructions encore à peu près intactes. De structure massive et sans élégance, toutes les autres tombent en ruines; les toits sont éventrés, les charpentes disjointes pendent misérablement, les lianes, les herbes folles, la poussière les envahissent, rétrécissant de jour en jour les espaces disponibles, sans que personne ne songe à y porter remède; jamais on n'a reblanchi ces murs, couverts d'inscriptions, de crasse et de jets de salive rougie par le bétel: c'est à peine si les bonzes dégagent le pourtour des autels et balayent les feuilles qui tombent au pied des figuiers sacrés, tout s'effondrera sans qu'aucun effort soit fait pour arrêter cette ruine totale. Au milieu de ces décombres et de cette pourriture, les fidèles, vêtus de leurs habits de fête, vont, viennent, indifférents à ce délabrement des choses, et ces murs salis, ces statues poussiéreuses s'éclairent le soir, au milieu des rires et des chants, de l'éclat des lumières et du sourire des fleurs apportées en offrande. Il est bien vrai qu'on construirait ici plutôt cent pagodes nouvelles que d'en relever une.

Trois ou quatre agents anglais des Compagnies de teck habitent assez loin en amont dans des chalets en bois enfouis sous la verdure, ils n'ont guère comme domestiques que des Hindous et paraissent rester tout à fait en dehors des milieux indigènes; très liés entre eux, bien qu'appartenant à des Compagnies différentes,

ils vivent à l'anglaise, partageant leur temps entre les affaires et les sports, comme s'ils étaient à Cambridge ou à Liverpool. Sans être grossiers avec les autorités indigènes, ils les tiennent cependant à l'écart et semblent n'avoir avec elles que les relations obligatoires Nous avons croisé ce soir l'un d'entre eux, beau type d'anglo-saxon, grand, robuste,taillé en hercule, chaussé d'espadrilles et culotté du caleçon de foot-ball. Il revenait du fleuve d'un pas délibéré et nous a salués d'un vigoureux « good evening », tout en sifflant ses ratiers qui s'attardaient auprès de ma petite chienne.

26 octobre.

Nos éléphants sont arrivés, mais la question de leur passage au delà de la frontière n'est pas encore réglée. Il n'y a pas à compter sur les propriétaires de ces animaux qui exécuteront strictement les ordres du gouverneur et, pour rien au monde, ne consentiront à nous conduire jusqu'à Kokarit, si on ne le leur prescrit pas ; or le « monthon » n'a pas encore répondu à la dépêche envoyée hier par le gouverneur : le cas est embarrassant. Nous prenons, cependant, le parti de nous mettre en route, sans plus attendre; on nous téléphonera la réponse à Mesot, lorsqu'elle arrivera, et, si elle n'est pas favorable, nous en serons quittes pour nous débrouiller autrement ; nous serons là, du reste, plus à même de nous adresser, si c'est nécessaire, aux autorités anglaises.

Vers trois heures de l'après-midi, nous passons

donc sur la rive droite et on dresse ma tente sous de grands manguiers ; mais voici que le temps, au beau fixe depuis notre départ, se brouille tout à coup et qu'une pluie assez forte vient à tomber, augmentant le désarroi de cette première journée de campement.

Autour de nous, les onze éléphants de notre convoi sont entravés à des troncs d'arbres, ils se balancent sur leurs grosses pattes, semblables à des colonnes mal équarries, et nous regardent curieusement aller et venir de leurs petits yeux intelligents. Leurs propriétaires et leurs cornacs sont des Kariengs, montagnards apparentés aux Lolos du Yunnan, dont les tribus se partagent les hautes pentes de la chaîne péninsulaire jusqu'à une assez grande distance vers le sud. De taille moyenne, les traits accentués, le teint olivâtre, ils sont vêtus d'un sarong court, d'une petite veste collante, et leurs cheveux, qu'ils portent longs et roulés en chignon, sont enveloppés dans un morceau de cotonnade. Ils paraissent très sales. Les Siamois les considèrent comme d'une race inférieure et je remarque qu'en parlant d'eux, ils emploient le numéral [1] des animaux. Ils sont venus au nombre d'une quinzaine, parce qu'il faut plusieurs hommes pour charger un éléphant et aussi parce que, les voleurs étant nombreux dans la région, ils sont obligés de veiller toute la nuit, à tour de rôle, autour de leurs

[1] On appelle « numéral » ou « nom numérique » des termes qui, dans certaines langues de l'Extrême-Orient, servent à indiquer et à énumérer les unités dans des groupes d'objets à peu près identiques.

bêtes. Leur chef, un petit vieux à l'air déluré, qui, seul de toute la troupe, baragouine quelques mots de siamois, nous présente ses bêtes et, entre autres, un superbe mâle d'une trentaine d'années. Celui-ci est entré en rut, il y a deux mois, paraît-il, et a tué deux hommes ; espérons que ces fantaisies là lui sont maintenant complètement passées. Le bonhomme n'a cependant l'air que de s'y fier à moitié et, en nous l'amenant, il le tient d'une main par une oreille, tandis que de l'autre il porte sa lance, le fer à nu, alors qu'ordinairement il est recouvert d'un fourreau en bois, — précaution bien illusoire, semble-t-il, car que pourrait donc cette arme légère contre la brute colossale ?

Un petit mandarin laotien, le Khun Praxum, doit prendre la direction de notre convoi, il parle le dialecte des Kariengs et nous servira d'interprète avec eux. Un adjudant et quatre hommes de gendarmerie nous escorteront, en outre, non pour assurer notre sécurité qui n'est nullement menacée, mais toujours pour garder nos bêtes contre les voleurs, lesquels décidément, à voir ce luxe de précautions, ne doivent pas être un mythe.

A l'heure du dîner, la pluie tombe toujours par rafales ; nos caisses, les malles de M. Finot traînent dans la boue, il n'y a rien pour organiser un campement et ma tente est trop petite pour abriter tout le monde ; je suis préoccupé de nos boys qui pourraient prendre là de gros accès de fièvres, mais ils sont gens de ressource et finissent par se caser, tant bien que

mal, sous les auvents, sous les « roofs » des bâts d'éléphants, dans de petits trous abrités où leurs corps souples d'Asiatiques arrivent à s'adapter. Quant aux Kariengs, ils se sont tout simplement roulés dans des pièces de cotonnade et maintenant, allongés sur les écorces qui servent à bâter leurs bêtes, ils dorment à poings fermés, indifférents aux larges gouttes de pluie que les feuilles des manguiers laissent tomber sur eux.

Nous n'avons pas de feu ; ni pour or, ni pour argent, on n'a pu, paraît-il, trouver du bois au village voisin, et les branchettes mouillées qu'on a ramassées sous la futaie humide charbonnent sans flammes ; la nuit est presque sombre, la lune, cependant en son plein, n'ayant pu percer le rideau épais des nuages. Cette première couchée au bivouac commence tristement. Voici cependant que tout le monde s'est endormi, seuls quelques Kariengs veillent immobiles dans le noir sous les grands arbres ; le calme s'est fait, maintenant l'on n'entend plus que le bruit de la pluie qui bat la toile tendue de notre tente, le tintement des grosses sonnailles pendues aux cous des éléphants, le bruit de leurs souffles puissants et le broiement incessant des branches qu'ils écrasent entre leurs mâchoires.

27 octobre.

La nuit n'a pas été bonne, tant s'en faut. Vers 1 heure, nos Kariengs, mis en appétit, se sont levés, ont allumé quelques brindilles et se sont mis à faire cuire leur riz ; j'ai supposé que ce branle-bas, à une

heure inusitée, coïncidait sans doute avec la relève des hommes de veille, cela n'en est pas moins gênant, car ni les uns ni les autres ne se préoccupent du repos de leurs voisins, ils crient, parlent à leurs bêtes, s'interpellent d'un bout à l'autre du camp, absolument comme s'ils étaient seuls. A ce bruit, je me suis levé, croyant qu'on allait se mettre en route, mais j'ai trouvé mes bons Kariengs qui, leur riz avalé, se recouchaient fort paisiblement, roulés dans leurs cotonnades.

A 4 heures, une trompette qui sonnait sur la rive gauche a de nouveau mis sur pied tout le monde et les boys, sortant plus ou moins ankylosés des recoins dans lesquels ils s'étaient fourrés, se sont mis à leur tour à cuisiner et à remuer les paquetages. Tout à fait réveillés, nous-mêmes, à notre tour, nous nous sommes levés, on a plié la tente et nous avons voulu commencer le chargement ; nous comptions sans nos hôtes, c'étaient à présent les Kariengs, qui dormaient à poings fermés et on nous a assuré qu'ils se refuseraient à faire quoi que ce soit avant le jour.

Vers 5 heures, en effet, ils commencent seulement à ouvrir les yeux, à s'étirer et se mettent à conduire leurs animaux au fleuve, après quoi, ceux-ci ayant été longuement pansés et nettoyés, ils songent enfin à s'occuper de nos charges.

L'éléphant est une déplorable bête de transport, il porte un poids minime, relativement à sa taille et demande des soins et des précautions extrêmes. Sa seule qualité, ce qui fait qu'on l'emploie malgré tout,

c'est qu'il passe partout, qu'aucune pente, aucun ravin ne l'arrête. Son chargement est une opération pénible et compliquée ; pour la faciliter, il faudrait n'avoir à transporter que des colis peu volumineux, empaquetés et non encaissés dans un emballage rigide. Lorsqu'on doit ne se servir que de ce seul moyen de transport pendant toute la durée d'un voyage, il est encore possible de s'ingénier à plier tous ses impedimenta à ces exigences, mais quand on passe de la chaloupe aux pirogues, des pirogues aux éléphants, des éléphants aux charrettes, puis aux coolies, etc., etc., il devient difficile de trouver un mode de paquetage qui s'adapte à ces divers portages ; enfin, quand, comme M. Finot, on se dirige vers les villes civilisées de l'Inde, on ne peut cependant pas rouler son linge et son habit dans des ballottins de café. Nous sommes donc embarrassés de colis qui s'adapteront aussi peu que possible aux bâts étroits sur lesquels on doit les amarrer, et ce n'est pas sans appréhension que nous présidons à cette opération.

Le cornac fait d'abord coucher sa bête et commence par lui mettre sur le dos plusieurs épaisseurs de cuirs ou d'écorces battues qui doivent le garantir des plaies que pourrait faire le bât. Celui-ci est une sorte de corbeille rectangulaire dont le fond en dos d'âne, vient s'adapter sur l'échine saillante de l'animal. Cette corbeille mesure environ 1 mètre, $1^{m},10$ au plus en longueur sur $0^{m},60$ de largeur. Il faut deux hommes pour la soulever et la placer à vide sur le coussin d'écorces, préparé par le cornac. Cela fait, l'éléphant

se relève et le bât est fixé par une corde en rotin, qui passe sous le ventre de la bête, et par une croupière. Alors seulement, on procède au chargement et ce n'est pas toujours facile que de hisser des malles lourdes et incommodes jusque sur le dos d'un animal qui, parfois mal dressé, se refuse, remue, fait manquer de prise, et cela d'autant plus que nos Kariengs paraissent être médiocrement doués en fait de vigueur musculaire. Quelques malles tombent, la caisse qui contient notre batterie de cuisine s'ouvre et fait pleuvoir sur les chargeurs poêles, marmites et casseroles, oignons et pommes de terre, café et farine, ce qui arrache à notre cuisinier des cris de fureur, accompagnés du chapelet interminable des jurons annamites.

On arrive cependant à tout caser, mais nous constatons alors, non sans crainte pour leur contenu, que nos caisses pour s'encastrer dans les bâts étroits ont pris des positions fort bizarres ; il est trop tard du reste pour récriminer, boys et gendarmes se sont déjà perchés sur ces charges et le convoi se met en route.

Je suis fixé depuis longtemps sur les charmes relatifs d'une promenade à éléphant, j'ai le souvenir encore trop frais des longues journées passées sous les « roofs » étouffants, les jambes ankylosées dans une position de torture, pour n'avoir pas cherché à les éviter. Hier, nous avons donc acheté deux poneys qu'on nous a vendus des prix exorbitants, à titre d'étrangers de passage, et qui ne paraissent pas merveilleux, mais les étapes que nous avons à leur

demander ne sont, somme toute, pas nombreuses et, s'ils ne font pas mon affaire, je les changerai au retour. Nous voilà donc en selle ; de tous les moyens de transport usités en Indo-Chine, aucun, à mon avis, ne vaut celui-là ; les petits chevaux indo-chinois sont particulièrement robustes et ont le pied très sûr ; une fois en selle, on peut regarder et rêver à son aise ; ainsi, sans fatigue, sans préoccupation aucune, le pays se déroule tout entier sous les yeux du voyageur, tandis que sa pensée vagabonde au gré de sa antaisie.

Le convoi s'est dirigé droit vers l'ouest, mais il traversera tout à l'heure une plaine noyée où nos poneys s'embourberaient jusqu'au poitrail, notre guide nous fait donc remonter vers le nord par un chemin qui suit le fleuve, entre des enclos de cases et la berge. Nous allons ainsi quelque temps, puis, après quelques tâtonnements, nous coupons par des vergers et atteignons, presque aussitôt, la dépression bourbeuse ici moins large et plus praticable que sur le chemin suivi par le convoi.

J'ai déjà signalé plusieurs fois ces dépressions latérales qu'on trouve en maints endroits le long des grands cours d'eau indo-chinois ; et, comme je l'ai déjà dit, ce sont évidemment là d'anciens lits de fleuves, maintenant colmatés en grande partie et transformés en rizières qui paraissent fort bonnes.

La traversée de ce mauvais passage ne se fait pas sans peine ; à certains moments, nos chevaux s'enlisent profondément dans des fondrières, ma selle tourne et

je suis obligé de sauter dans la boue jusqu'à mi-cuisses, pour éviter d'y être couché tout de mon long; plus loin des touffes de bambous épineux nous forcent, sur nos selles, à une perpétuelle gymnastique d'assouplissement, sans que nous réussissions toutefois à éviter complètement d'être happés au passage. Nous nous tirons cependant sans autre aventure de ces bas-fonds et tournons aussitôt vers le sud-ouest pour retrouver la route ordinaire.

Nous voici entrés dans une région mamelonnée, dont le sous-sol de limonite s'écrase à la surface en sable et en graviers ferrugineux. Ces ondulations molles, ce sol maigre, sans humus et sans sources vives, ne produisent que des arbres résineux très clairsemés, végétation rabougrie et monotone; le sous-bois est clair, il n'y pousse guère que des mousses, quelques fougères et, de-ci, de-là, par plaques, une herbe dure et jaune que nos chevaux se refusent à manger. C'est là ce que nous avons appelé en Indo-Chine « la forêt clairière » pour la distinguer de la « forêt dense » à végétation luxuriante, à sous-bois très fournis qu'on rencontre surtout dans les plaines bien arrosées ou sur les hauteurs.

Les Siamois avaient fait cette distinction avant nous, ils appellent « pa » la forêt claire, la brousse, et « dong » l'autre, la forêt épaisse, toute noire sous la voûte touffue de ses grands arbres. Ils ont grand peur de celle-ci qui est hantée par des génies malfaisants et où on est terrassé subitement par des fièvres terribles; aussi l'abandonnent-ils aux Khas, aux

Kariengs, aux Lawas, à tous ces montagnards qu'ils soupçonnent fort d'être un peu sorciers et qui, en tous cas, résistent aux miasmes délétères. Le « pa », qui, du reste, couvre environ un tiers de la surface totale du royaume, leur est en revanche plus familier, ils y chassent, ils y laissent errer leurs bœufs en liberté, ils y recueillent la résine dont ils font leurs torches, et ils suivent sans crainte, à toute heure, les mille sentiers qui le recoupent, car les grands fauves ne s'y établissent presque jamais.

A travers ces mamelons, nous nous dirigeons presque droit sur un point nommé Tha Salieng (le gué du palanquin) où nous devons rencontrer nos éléphants et déjeuner. La pluie a un peu cessé, mais le soleil a de la peine à percer le rideau épais des nuages qui se déplacent lentement vers l'est.

Attirés par la vue de quelques édicules perchés sur le sommet d'une colline plus élevée, nous faisons un crochet pour les visiter; c'est un pagodon en briques, déjà ancien, où, avec les méthodes de construction « thai », on peut reconnaître un peu de l'influence artistique cambodgienne. Ce petit monument maintenant un peu délaissé, est enfermé, avec trois « cheddi » en forme de boutons de lotus, dans une enceinte en pierre sèche qui couronne la crête supérieure du mamelon. On devrait jouir de là d'une vue magnifique sur la vallée du Meping, mais un rideau épais de brouillards nous masque en partie le paysage et, c'est à peine si, par quelques déchirures, nous pouvons deviner le confluent de la rivière avec son

affluent, le Metho, dont nous remontons la vallée.

Nous arrivons bons premiers au Tha Salieng et nous nous installons, plutôt mal que bien, sous des touffes de bambous épineux qui suintent d'humidité ; on a grand peine à allumer du feu, car le bois sec fait défaut ; mais après bien des tentatives on y arrive quand même, les gens de la forêt ont pour ces choses des trésors de patience et d'industrie, aussi sommes-nous à moitié secs, lorsque les éléphants arrivent. On ne les débâte pas, on descend seulement ce qui est nécessaire pour le déjeuner de tout le monde, et les cornacs les reconduisent aussitôt, paître en forêt ; bientôt le bruit de leurs sonnailles s'entend dans toutes les directions autour de notre bivouac.

Repartis à 2 heures nous sommes arrêtés quelques minutes après par le Metho, large d'une trentaine de mètres en cet endroit, où on le guée d'ordinaire assez facilement, mais qui est aujourd'hui grossi par les pluies récentes et impraticable sans doute ; un cornac en effet qui vient de pousser sa bête dans le torrent pour sonder le passage, a trouvé $1^{m},60$ d'eau, beaucoup plus qu'il ne faut pour les chevaux et les hommes à pied. Ceux-ci s'en iront donc par un sentier de traverse qu'on nous dit assez difficile, tandis que nous continuerons nous-mêmes à éléphants, mais comme nous n'en avons réservé aucun pour notre usage personnel, nous sommes obligés de prendre place au petit bonheur entre nos boys, et les bâts sont si étroits que nous y sommes encaissés comme harengs en baril. Cette fois les cornacs lancent ensemble leurs

bêtes dans la rivière, elles se suivent en file indienne, sans intervalles, comme si elles devaient s'appuyer les unes sur les autres ; autour d'elles, l'eau bouillonne et monte à l'assaut de leur croupe ; mais, malgré la violence du courant et les cailloux roulants sous leurs pieds, elles avancent d'un pas très sûr. Celle que je monte butte cependant plusieurs fois et nous avons pu croire un instant qu'elle allait, en se penchant, nous vider tous trois, mes deux boys et moi, dans la rivière. Quelques vigoureux coups de crocs ont eu, il est vrai, raison de ces fantaisies dangereuses et nous avons atteint l'autre bord sans encombre.

Aussi bien ce passage se renouvelle souvent, car le sentier coupe et recoupe les sinuosités du torrent ; nous suivons, en effet, le fond très étroit d'un ravin dominé par des hauteurs couvertes de forêts clairières, et cheminons tantôt dans l'eau, tantôt à travers des fourrés d'arbustes et de hautes herbes que le front de nos bêtes fend au passage, comme la proue d'un bateau fend les vagues.

Depuis le mamelon du vieux sanctuaire abandonné au pied duquel sont quelques rizières, nous n'avons plus trouvé traces de cultures, le pays est désert, le sentier que nous suivons est une piste de bêtes de somme; le fil de la ligne télégraphique Raheng-Moulmein et les passerelles suspendues, qui permettent aux agents chargés de sa surveillance de franchir en tout temps le torrent, sont les seuls ouvrages humains qu'on y rencontre.

De détour en détour, nous nous élevons cependant le long de la vallée très déclive et atteignons un petit plateau où des marchands de bœufs viennent d'installer leur campement. Ils ont là, enfermées dans des parcs, quatre ou cinq cents têtes de bétail, qu'ils ont achetées dans les « muongs » de l'est et conduisent par petites étapes en Birmanie.

Sur l'autre versant, nous guéons enfin le Metho encore une fois et trouvons au delà, le poste de gendarmerie où nous devons passer la nuit.

La région est toujours sauvage et inculte, il n'y a aucun village à proximité et les quatre ou cinq cases groupées au débouché du gué sont des hôtelleries entourées de maigres jardins et de vergers de bananiers qui paraissent en revanche très vigoureux ; quant au poste, c'est une construction tout à fait provisoire en bambous et paillotes. Quel qu'il soit, ceux de nos hommes qui ont dû passer la nuit dernière en plein air, sous la douche glaciale de la pluie, le trouveront un palais.

28 octobre.

Décidément, tout se coalise pour justifier les prédictions du Phya Sri, les gens et les bêtes veulent nous faire boire jusqu'à la lie les amertumes du « vela jut ».

Nous nous étions levés ce matin fort dispos et, déjà équipés et guêtrés, nous nous préparions à dévorer les kilomètres et à escalader les cols les plus rudes. On chargeait les éléphants ; pour cette opération, on les

avait amenés près de la terrasse surélevée qui précède la grande salle du poste ; à un moment, une caisse qu'on hissait sur le bât d'une femelle un peu nerveuse échappe aux mains du cornac et tombe à terre. Aussitôt, effrayés par la chute de cette malle ou par les cris de ceux qui la manipulaient, voilà le troupeau des mastodontes pris de panique, ils se poussent, se bousculent, renversent, piétinent la barrière qui entoure le poste et s'enfuient, en barrissant, vers la forêt. Comme presque tous étaient bâtés et un grand nombre déjà chargés, ils sèment en chemin nos malles, nos caisses, nos provisions et brisent leurs bats contre les branches d'arbres qui sont en travers de leur route. Les cornacs, courbés sur leur tête, risquant à chaque instant d'avoir le crâne fracassé contre un tronc d'arbre, cherchent vainement à les apaiser, en un clin d'œil la place est vide et on entend les sonnailles de fer tinter hâtivement vers tous les points de l'horizon.

Voilà notre départ plus que compromis ; des hommes partent à la recherche de nos bagages et les rapportent peu à peu ; quelque temps après, les éléphants que leurs cornacs ont réussi à maîtriser rentrent à leur tour. La petite femelle nerveuse cause de cette bagarre est une des dernières, on a bouclé à une de ses pattes de devant une lourde chaîne qu'elle traîne péniblement, son front, ouvert d'un large coup de sabre, saigne avec abondance, tout un côté de sa tête en est rouge et un petit filet de sang coule jusqu'à l'extrémité de sa trompe. Les voilà calmés, on les conduit avec une ficelle passée autour d'une oreille, on les entrave, on les attache

à des troncs d'arbres; redevenus paisibles et bonnasses, ils s'éventent maintenant avec des branchettes, se caressent mutuellement et nous regardent d'un œil tranquille, on dirait un peu malicieux; la femelle blessée, elle-même, se balance sur ses longues jambes et se contente mélancoliquement d'étancher de temps à autre avec sa trompe le sang qui coule de son front fendu. Tout compte fait, les bagages sont au complet, mais la plupart des bâts ne peuvent servir et une des bêtes manque à l'appel, le gros mâle dont on nous a raconté les récentes fureurs. Celui-là est parti, tout seul, fonçant dans les bois, semant ses charges, jetant à terre son cornac qui, maintenant seul aussi, sans vivres, sans armes, le suit à la piste, Dieu sait jusqu'où.

Ce sont certainement deux bonnes journées de retard en perspective, car cinq bâts seulement peuvent être utilisables, les autres ne sont que débris et il est impossible de les remplacer dans les environs, où personne ne possède d'éléphants.

Notre adjudant d'escorte envoie aussitôt un express au gouverneur de Raheng pour lui rendre compte de l'incident et lui demander des coolies. Il me communique sa lettre qui se termine ainsi « en somme il n'y a rien d'abîmé »; la vie du pauvre diable qui court là bas derrière son éléphant affolé ne l'inquiète pas assez pour qu'il y fasse même allusion. De fait, tout cela paraît ne provoquer aucune préoccupation ni chez les Siamois de notre escorte, ni chez les Kariengs, les voilà tous qui rient, causent, préparent leur riz avec la plus par-

faite inconscience et aucun d'eux n'a songé à faire un reproche à celui qui, par sa maladresse, a causé tout ce désarroi ; celui-ci, de son côté, tout aussi placide et inconscient, s'est assis près de sa bête et fume béatement sa pipe ; il a une tête de sauvage un peu ahurie que nous étions en train de remarquer, au moment où cette malheureuse malle est si malencontreusement tombée.

Des paniques de ce genre ne sont pas rares, et leurs conséquences peuvent être bien plus graves lorsque le convoi est complètement chargé, car il arrive qu'il y ait alors mort d'homme. Un rien, cependant, suffit à les provoquer : un cochon qui crie, un cheval qui passe, ma petite chienne noire, grosse à peine comme un chat, la lueur d'un incendie de hautes herbes impressionnent ces énormes bêtes, naturellement si calmes, et les rendent sourdes à la voix, d'ordinaire si écoutée, de leurs cornacs. C'est là encore un inconvénient, et non des moindres, comme on voit, de ce genre de transport ; il est vrai que ces éléphants kariengs paraissent assez mal dressés, j'en ai connu de bien plus maniables.

Le soleil cependant est revenu, les nuages se sont complètement dissipés, les boys profitent de ce repos forcé pour mettre de l'ordre dans nos bagages, faire sécher ce qui a été mouillé pendant la pluie d'hier et voilà que nous nous surprenons à dire : « à quelque chose malheur est bon ». Nous en venons décidément à la philosophie extrême-orientale.

29 octobre.

Pressés d'atteindre la frontière, nous nous décidons à laisser en arrière celles des malles que nous ne pourrons charger, les coolies demandés à Raheng les prendront demain et nous rattraperont, paraît-il.

Nous devons aujourd'hui franchir la chaîne de partage, le temps est favorable et il fait frais, le thermomètre au départ marque + 23°. La piste que nous prenons suit, nous dit-on, le ravin du Metho jusqu'à la source, nous recouperons donc encore bien des fois ce torrent; mais, durant notre séjour forcé, il a beaucoup baissé et sera partout guéable pour nos chevaux.

Pendant une heure environ, nous marchons droit vers l'ouest sur un sol ondulé, couvert de forêts clairières, sans trouver autre chose sur le parcours que des parcs à bœufs vides maintenant, les bêtes étant au pâturage à cette heure matinale.

A 8 h. 20, nous obliquons vers le sud et, un quart d'heure après, attaquons un premier gradin formé de roches friables, haut de 120 mètres environ, qui nous conduit à un palier supérieur. Nous continuons au delà, pendant trois quarts d'heure, sur une route facile légèrement inclinée qui nous conduit jusqu'à un raidillon glaiseux presqu'impraticable sans doute en temps de pluie. Plus loin, suivant toujours le ravin de plus en plus étroit du Metho, que nous guéons à chaque instant, nous montons, tantôt d'une façon insensible, tantôt brusquement par des gradins embarrassés de roches jusqu'à un endroit, appelé Pan Yao

(la halte large) où nous nous arrêtons pour attendre le convoi. Nous nous sommes élevés ainsi d'environ 500 mètres dans notre matinée.

Comme on voit, l'ascension de la chaîne ne présente pas jusqu'ici de grandes difficultés, le sentier n'est cependant nullement aménagé, il est tel que le laissent les caravanes ou les troupeaux de bœufs qui transitent par ce passage. Depuis que nous nous sommes engagés dans les gorges étroites de la montagne, la végétation a changé ; la forêt clairière a disparu, remplacée par des massifs de beaux arbres aux troncs droits et vigoureux, au feuillage touffu; ils couvrent toutes les pentes le plus souvent glaiseuses, où les pluies produisent des éboulements qui, à travers le vert sombre des feuillages, paraissent comme des plaies saignantes.

Nous avons traversé sur la route nombre de ces lieux de halte que les Laotiens appellent « pan » ; ce sont ordinairement des endroits dégagés de brousse et ombragés de grands arbres, où ils bivouaquent avec leurs troupeaux. Ils sont facilement reconnaissables aux amas de bouses qu'y ont laissé les bœufs et aux petits piquets fichés en terre, auxquels on attache les bêtes pour la nuit, au moyen de la cordelette passée dans leurs narines. Nous n'avons cependant croisé ce matin que deux groupes d'une vingtaine de porteurs et des bonzes venant d'une pagode de l'ouest.

Les éléphants arrivent à midi et demie et nous repartons une heure après, suivant toujours le ravin du Metho, qui, depuis notre entrée dans la mon-

tagne, nous conduit vers le sud-ouest. Il devient de plus en plus étroit et maintenant le sentier se confond, presque complètement, avec le lit même; la pente s'accentue, nous escaladons quelques barrages rocheux, et enfin, vers 2 h. 30, nous abandonnons complètement le torrent, assez près, semble-t-il, de sa source. Il ne nous reste plus qu'à gravir par trois gradins assez raides, coupés de courts paliers, une pente glaiseuse et dénudée au haut de laquelle nous atteignons la ligne de partage, à 650 mètres au-dessus du poste de Metho et à environ 900 de hauteur totale. Il y a là un petit col, à peine indiqué par une faible dépression de la ligne de crête et sans vues, car il est masqué de tous côtés. Nous ne nous y arrêtons donc qu'un instant pour reprendre haleine; nos chevaux, en effet, ne nous servent plus depuis longtemps, et nous repartons sans tarder.

La descente commence aussitôt par un raidillon rapide, suivi d'un court palier, après quoi nous nous engageons sur une pente argileuse très difficile dans laquelle les bêtes de somme se sont creusé des pistes, profondes en certains endroits de plus de 1 mètre, couloirs étroits et tortueux où l'on ne peut comprendre qu'elles puissent passer avec leurs fardeaux.

Nous remontons à cheval au sortir de ce mauvais pas, car nous allons suivre, nous dit-on, pendant près de deux heures, un contrefort qui s'abaisse en pente douce jusque tout prêt du village où nous devons coucher. Une fois en selle, en nous retournant, nous voyons maintenant se dessiner la crête dentelée de la

ligne de partage, qu'on appelle ici les Chong Kheb, tandis que, devant nous, une chaîne secondaire qui se détache d'un haut piton à notre gauche, se termine par un massif couronné d'enrochements calcaires, semblables aux murs d'une forteresse de colosses. Tout ce que nous voyons de ce pays avec ses reliefs tourmentés, crêtes, flancs, vallées, est couvert d'un uniforme tapis de forêts ; à nos pieds, la ligne argentée d'un torrent miroite de place en place ; nulle part on n'aperçoit trace d'habitations ou de cultures ; nous sommes sous la grande forêt tropicale, le « dong », aux arbres gigantesques, aux fourrés épais, aux ombrages toujours humides ; tout est silencieux, seuls de grands kalaos s'enfuient de temps à autre devant nous, battant bruyamment de leur vol lourd les hautes tiges des bambous.

Tout à l'extrémité du contrefort que nous suivons, à l'endroit où le sentier va brusquement plonger dans la vallée par un raidillon semé de pierres roulantes, bivouaquent une trentaine de porteurs. Ils reviennent de Kokarit chargés d'étoffes qui sont roulées dans des paniers cylindriques ; deux de ces paniers, réunis par un bâton qu'il pose en équilibre sur son épaule, forment la charge d'un homme. Couchés en cercle autour de leurs charges sur de simples nattes jetées à terre, à peine intéressés par notre passage, ils s'endorment sans autre abri que le ciel, ce soir particulièrement calme et étoilé.

Au pied même du raidillon, un peu après six heures, nous arrivons enfin à Palot, un petit hameau enfoui

dans la vallée, dont nous distinguons à peine, à cause de la nuit qui tombe, les quatre ou cinq cases environnées de vergers de bananiers. Nous sommes redescendus de 440 mètres depuis le haut du col.

Les éléphants arrivent fort tard ; ils ont encore aujourd'hui donné mille ennuis ; quelques-uns sont malades ; d'autres, ceux qui n'ont plus de bât, trouvant la chose à leur goût, refusent de se laisser mettre quoique ce soit sur le dos ; nos boys et les gendarmes d'escorte s'étant imaginés d'y monter à califourchon, en brochette, comme les quatre fils Aimon sur le noble Bayard, ces malicieux animaux se sont mis à secouer l'échine, jusqu'à ce que les cavaliers improvisés soient tombés ou aient d'eux-mêmes sauté à terre ; une bonne moitié de ces aimables bêtes s'est donc offerte une vraie promenade de santé.

La case en planches, qu'on a mis à notre disposition, sert de logement et de bureau à l'employé des télégraphes siamois qui est chargé de la surveillance de cette partie de la ligne ; c'est aussi un relai téléphonique entre Raheng et Mesot, car le fil est réservé pendant un certain temps, matin et soir, aux communications officielles par cette voie entre le chef-lieu du « muong » et son « ampheu ». Le titulaire actuel du poste nous fait ses confidences. Il s'ennuie mortellement dans ce coin perdu où il ne peut guère avoir de relations qu'avec des Laotiens à moitié sauvages et des Kariengs qui le sont encore plus ; il est du reste venu seul, laissant sa famille à Raheng, car le pays est très malsain ; tous ceux qui l'ont précédé ici n'ont pu se débarrasser

encore des fièvres violentes qu'ils y ont contractées, et il lui tarde, cela se comprend, d'en avoir fini avec la période de séjour, d'ailleurs fort courte (deux ou trois mois à peine), qu'on lui a imposée à son tour.

30 octobre.

La journée d'hier a été fatigante pour tout le monde, hommes et bêtes ; aussi n'avons-nous fait aujourd'hui qu'une petite étape, 18 kilomètres à peine.

Nous avons pris au départ de Palot une direction à peu près nord-nord-ouest, suivant une sorte de couloir, large d'une centaine de mètres, lequel semble produit par des érosions, car à droite et à gauche les collines sont déchirées par des arrachements récents. Le terrain solide, couvert de graviers ferrugineux, s'incline doucement vers un ruisseau, qui porte le nom prétentieux de Houei Pho (le grand ruisseau). Au delà, nous passons près d'un hameau de deux cases et, plus loin encore, près d'un campement assez considérable de marchands de bestiaux ; enfin, vers 10 heures, nous apercevons sur notre gauche les premières rizières que nous ayons vues depuis notre départ de Raheng, elles annoncent l'étape.

Le pays est couvert de forêts clairières dans lesquelles dominent le « mai nhe » dont on se sert pour faire les colonnes de cases, et le « mai tung » qui est une sorte de faux teck ; mais on y trouve aussi, dans les terrains plus bas, de ces grands dyptérocarpés qui fournissent l'oléorésine, dominant de leur tronc élancé les touffes serrées de bambous épineux.

Ce sentier très facile a permis aux éléphants, d'ailleurs peu chargés, de marcher presqu'aussi vite que nous ; nous débouchons donc ensemble sur les bords de la Melamao, un torrent large en cet endroit d'une quarantaine de mètres et assez profond pour que nous soyons obligés de le traverser en pirogues ; il est du reste très dangereux de s'y hasarder seul, car le courant est particulièrement rapide et le sable du fond, glissant sous les pieds, ne donne pas un point d'appui solide. Sur la rive opposée s'élève le village de Thin Thok où nous faisons halte devant la « sala » de la pagode.

Celle-ci, nouvellement reconstruite, est en bois, très propre, ainsi du reste que les logements des bonzes ; déjà, à certains ornements en clinquant, à une disposition autre de la toiture, on peut reconnaître l'influence birmane. Notre « sala », en revanche, est moins confortable ; elle est recouverte en feuilles de « mai trung » déjà vieilles, qui, recroquevillées par la chaleur, laissent de toute part passer le soleil et à l'occasion la pluie.

Les habitants de Thin Thok, comme ceux de Palot, sont Laotiens et leurs femmes portent le « sin » aux rayures jaunes. Il y a ici une trentaine de cases, mais très peu de rizières, parce que les vallées sont trop étroites et que les rivières de la région sont sujettes à des crues subites et dévastatrices. Ces gens-là vivent donc surtout du produit de quelques jardins et du trafic qu'ils font avec les Kariengs de l'intérieur.

Nous passons là une bonne après-midi de repos,

dont les boys profitent pour tuer un porc et se livrer à une cuisine effrénée à laquelle tout le monde met la main. L'adjudant qui commande notre escorte est allé s'installer en face avec ses hommes dans la pagode même ; il a essayé dès le départ de nous en imposer, réclamant pour lui et ses gendarmes toutes sortes de choses auxquelles ils n'avaient nul droit ; nous lui avons fait comprendre que nous n'étions pas dupes, et il se l'est tenu pour dit. Il part toujours en tenue, correctement botté et ne quitte pas son sabre de toute la route ; mais, dès qu'il arrive à l'étape, il court se doucher au premier ruisseau et reprend aussitôt le costume national. Il change d'ailleurs en même temps d'allure ; de raide et guindé qu'il était auparavant, il devient gai, sans morgue et tout à fait bon garçon. Le soir, il s'entoure volontiers d'un cercle d'auditeurs et raconte jusque très avant dans la nuit des histoires qui doivent être fort drôles, car elles soulèvent, par intervalles, des tempêtes de rire. Il paraît ce soir particulièrement en verve, la moitié du village s'est rassemblée autour de lui, et quelques bonzillons eux-mêmes n'ont pas pu résister au plaisir de se mêler à cette joyeuse compagnie.

31 octobre.

Nous avons aujourd'hui à franchir le Phra-Vo, ce long contrefort venu du sud, qui se signalait avant-hier au-devant de nous par ses soulèvements calcaires. On pourrait gagner Mesot par une autre route, la vallée de la Melamao par exemple, mais elle serait

beaucoup plus longue et plus difficile, à cause des fondrières et des ruisseaux encaissés qu'il faudrait traverser. Nous attaquons donc la montée au sortir même du village ; elle débute par une rampe glaiseuse, de pente moyenne, difficile surtout, parce que dans ce sol humide le passage incessant des caravanes a creusé des fondrières où nos chevaux, non chargés cependant, s'enlisent jusqu'au poitrail.

Un peu plus loin, comme nous nous engageons sur un joli palier ombragé de grands arbres, nous sommes arrêtés par un convoi de bœufs porteurs, chargés de charbon de bois pour Raheng. Le harnachement de ces animaux est simple et pratique. Le matériel à transporter doit tenir dans deux hauts paniers cylindriques, semblables à ceux des coolies que nous avons rencontrés avant-hier, mais un peu plus grands, qui sont réunis comme ceux-ci par une barre transversale. Le tout est posé sur deux coussins, qui sont placés droit des deux côtés du garrot de l'animal et solidement attachés l'un à l'autre ; une croupière et un poitrail achèvent de fixer la charge dont le poids maximum est de 60 kilos. La caravane que nous trouvons là se compose d'une soixantaine de bêtes solides et bien en chair, de robe jaune pour la plupart, quelques-unes cependant tachées noir et blanc. Elles cheminent librement, chaque groupe d'une dizaine étant surveillé par un conducteur à pied, lequel a fort à faire pour ramener sur le sentier son troupeau qui s'attarde facilement, broutant de-ci, de-là et heurtant les charges aux troncs des arbres. Un des animaux

du groupe de tête, probablement une bête de choix, porte suspendue au-dessus de sa charge une petite cloche dont le tintement continu annonce de loin le passage du convoi et rallie les bêtes égarées.

Enfin, par une série de raidillons, suivis de paliers étroits et quelquefois de descentes rapides, nous atteignons vers 9 h. 30 le point culminant du massif, qui est à 750 mètres de hauteur totale, et nous nous arrêtons pour déjeuner, un peu plus loin, sur le bord du Nam Dip, un ruisseau qui sourd des massifs calcaires, maintenant tout proches. Quelques éléphants encore valides nous suivent de près, mais une bonne moitié traîne décidément la patte et est restée en arrière.

Comme nous devons atteindre ce soir même Mesot, le « Khun » laotien chargé de diriger notre convoi nous annonce une route parfaite et, sans inquiétude, dit-il, pour nos bagages, part avec nous vers midi ; de fait nous restons à cheval toute la première heure, alors que nous n'avons pas pu nous mettre en selle de la matinée.

Le sentier se dirige presque directement vers l'ouest, suivant une pente très douce ombragée de grands arbres. Peu après notre départ, nous arrivons ainsi au pied des deux massifs calcaires à silhouettes de châteaux forts moyenâgeux, qui dressent leurs cimes empanachées de verdure au-dessus de la masse sombre des forêts. Nous passons entre eux dans une gorge étroite où des Chinois ont élevé un petit autel en bambous, orné de lambeaux d'andrinople sur lesquels sont peints des caractères. Très impressionnés

par les sites pittoresques, surtout un peu étranges, que leur imagination peuple facilement d'êtres fantastiques et malicieux, les caravaniers du Yunnan qui fréquentent cette route se sont ainsi mis en règles de politesse avec les génies de l'endroit.

Nous atteignons ensuite le Houei Hin Phon (ruisseau de la pierre qui crache) que nous allons maintenant suivre jusqu'à Mesot en le guéant et le reguéant, comme nous avons fait pour le Metho. L'étape est décidément longue, nous n'arriverons guère qu'à la nuit tombante ; les promesses du « Khun » ne se sont du reste qu'à moitié réalisées, car nous avons été assez souvent arrêtés par les fondrières que le passage des bêtes de somme a creusées dans les endroits humides et glaiseux. Sous la couche de boue liquide, le terrain, inégal et glissant rend alors la marche particulièrement pénible et il est prudent pour les cavaliers de mettre pied à terre. A peu de frais et avec seulement quelques heures d'entretien, on aurait là cependant une route parfaite, car depuis le Nam Dip la pente est uniforme et des plus maniables.

Le pays reste toujours désert : depuis Thin Thok nous n'avons vu ni une case ni un champ, c'est aux portes mêmes de Mesot que nous trouvons les premières cultures.

Nos petits chevaux sont sur les boulets et, dût notre prestige en pâlir, nous sommes obligés de faire notre entrée à pied en les tirant par la bride. Tout annonce cependant qu'on va nous faire une réception officielle lorsque nous arrivons au débouché de la

grande rue, dont, luxe inouï, deux cordons de briques sur champ soutiennent la chaussée ; voici du reste que pour répondre à ces préparatifs deux des gendarmes de l'escorte se sont mis en avant-garde, l'arme à la bretelle, tandis que le restant de la troupe se forme tant bien que mal, derrière nous. De tous côtés arrivent des gens vêtus uniformément d'un pagne bleu avec veston kaki et coiffés d'une casquette de même couleur ; ce sont les notables qui viennent se former en ligne sur notre passage ; le « kamnan », leur chef, coiffé lui d'une casquette blanche, se place à leur droite ; tous saluent militairement et nous accompagnent ensuite jusqu'à une très confortable « sala » qu'on a préparée à notre intention.

Nous y sommes à peine que le chef de l' « ampheu », son second et un lieutenant danois M. F., qui sert comme capitaine dans la gendarmerie siamoise, viennent nous rendre visite. Après les premiers compliments, nous effleurons naturellement la question transport, mais on n'a reçu encore aucune instruction et les autorités de l'endroit en sont toujours au premier programme : nous déposer à Myawadi, le premier bourg de l'autre côté de la frontière, et nous laisser là nous débrouiller à notre aise. Nous reparlerons de tout cela demain.

1er novembre.

A défaut de moyens de transport, nous avons ici tout au moins des renseignements précis sur notre route. Il y a deux étapes de la frontière à Kokarit,

qui est un gros centre, et là nous trouverons bien, comme on nous l'avait dit à Bangkok, un service journalier sur Moulmein. Le capitaine F. va s'occuper de nous procurer les porteurs nécessaires ; s'il ne trouve pas, ou si les autorités malgré leur cérémonieuse réception d'hier, persistent à ne pas vouloir nous aider, nous nous adresserons aux fonctionnaires anglais de la province voisine. Les bagages que nous avons laissés en route ne nous ont du reste pas rejoint et je crains bien, qu'en les attendant, nous n'ayons tout le temps de préparer notre départ et de nous renseigner sur le pays.

Mesot est le chef-lieu d'un « ampheu » qui dépend du « muong » de Raheng ; c'est une assez grosse agglomération d'environ 300 cases s'échelonnant le long de deux rues parallèles, larges et bien tracées. Bordées de fossés profonds, ourlées de leurs cordons de briques, celles-ci marqueraient un progrès considérable dans les procédés de la voierie siamoise, si on avait entretenu les chaussées ainsi préparées. Malheureusement creusées en cuvette ici, crevassées et bosselées ailleurs par suite du séchage des boues après la saison des pluies, elles sont loin de réaliser les espérances de celui qui les traça. Qu'importe d'ailleurs ? Il n'y a pas ici de voitures, pas même de chars, et les indigènes, marchant toujours en file indienne, suivent invariablement un petit sentier qui serpente entre les obstacles accumulés sur ces voies inachevées, où paissent les troupeaux et où cha-

cun vient incinérer plus ou moins complètement les balayures de sa case, de sorte qu'elles sont jalonnées, de place en place, de foyers éteints et de tas d'ordures.

Le long de ces rues, les cases ne sont pas accolées les unes aux autres, sauf dans le centre même, autour des bureaux de l' « ampheu », du « post and telegraph office » et de la caserne de gendarmerie, quartier qui constitue plus spécialement le marché. Semblables aux habitations des campagnards, elles s'isolent plus généralement au milieu d'enclos, sales et encombrés, d'où sortent, quand nous passons, des troupeaux de chiens hargneux. Bien peu sont confortables, quelques-unes sont de simples hangars ouverts à tous les vents. On trouve cependant, dans le quartier commerçant, quelques habitations de fonctionnaires qui laissent voir à l'intérieur de jolies boiseries d'un travail très soigné et, dans une de celles-ci, nous admirons même un fort bel escalier aux marches ajourées qui conduit à l'étage surélevé de l'intérieur.

La population de cette bourgade est très variée. Les Siamois y sont certainement en minorité, et presque tous fonctionnaires ou employés du gouvernement; aucun n'est fixé à demeure dans le pays, ils supportent en effet fort mal le climat des régions montagneuses et ne tardent pas, lorsqu'ils y prolongent leur séjour à être pris par des fièvres qui occasionnent des accès très violents et souvent mortels. Il est à remarquer, du reste, combien peu les Extrême-Orientaux, Chinois exceptés, supportent les changements de climat; je crois, pour l'avoir expé-

rimenté avec des Annamites, qu'il y a là une question de nourriture, et j'attribue la chance que j'ai eue de toujours conserver mon personnel en bonne santé pendant les tournées les plus longues, au soin que je prends en route de les obliger à s'alimenter autant qu'il leur est possible.

Si les Chinois résistent mieux, c'est que, gagnant généralement plus d'argent, ils se nourrissent plus substantiellement ; car, placés dans des situations moins lucratives, ils sont sujets aux mêmes déchets que les autres Asiatiques, dans les chantiers de construction des lignes ferrées par exemple.

La population rurale, celle qui met en culture les rizières assez étendues qui entourent le bourg, est surtout laotienne. Ce sont des gens de la même famille que ceux de Raheng, de Palot, de Thin Tok, et leurs femmes portent le « sin » à rayures jaunes.

Au bourg même, les Shans et les Birmans sont en plus grand nombre. Ceux-ci sont plus massifs, plus carrés ; leurs cheveux sont enveloppés de turbans souples, de couleur tendre, jaunes, roses ou orangés ; ils laissent tomber leur pagne sans le relever entre les jambes comme les Siamois. Leurs femmes forment de leurs cheveux un chignon rond large et plat, elles portent le même pagne que les Laotiennes, mais fait d'étoffes plus souples, de cotonnades importées pour la plupart, et paraissent avoir renoncé aux couleurs traditionnelles de ces vêtements. Les hommes sont tatoués à l'excès ; outre le caleçon de dessins bleuâtres dont, comme chez les Laotiens « ventres noirs », les

extrémités dentelées apparaissent au-dessous de leur pagne court et au-dessus de leur ceinture, ils se font encore graver sur le torse, les bras, les mollets, le dos, le cou, quelquefois sur les maxillaires même, d'autres figures variées, des sentences ou des charmes, passés au bleu ou au rouge et poussés chez quelques-uns jusqu'au relief.

Deux ou trois Chinois très métissés et quelques Indiens au turban blanc, à la figure longue et pâle, avec tous les airs d'une rapacité inquiétante, complètent la population de ce chef-lieu éloigné, restant des possessions siamoises dans la vallée de la Salouen.

On y rencontre également des Kariengs, mais ceux-ci n'habitent pas le bourg et y sont seulement de passage ; groupés en plusieurs villages, ils sont fixés dans la montagne où ils cultivent des défrichements de forêts. Ce sont eux qui possèdent surtout les éléphants et peut-être aussi qui les volent, car ils en font le trafic. Ils se désignent plus spécialement ici sous le nom de Kariengs rouges, parce que le pagne étroit, qu'ils enroulent à leur ceinture et dont ils laissent pendre les extrémités sans les relever entre leurs jambes comme les Siamois et les Cambodgiens, est uniformément orné de raies horizontales bleues avec, sur les deux bords, de larges bandes rouges. Ils sont, comme les Shans, tatoués sur tout le corps de dessins grossiers bleus et rouges, leurs oreilles sont largement percées et ils y portent de gros boutons d'os ou d'ivoire arrêtés derrière le lobe

par des pompons de laines multicolores. A première vue, ils m'avaient paru très sales et je n'ai nullement à revenir sur cette impression; ils font exception, sur ce point, au milieu de tous leurs voisins qui se baignent ou se douchent plusieurs fois par jour; je ne leur ai jamais vu, pour ma part, que se laver après les repas le bout des doigts de la main gauche, celle avec laquelle ils puisent le riz gluant dans la marmite commune pour le pétrir en boulettes, sans que jamais ce soin de propreté s'étende à la main tout entière. Les quelques mots de leur dialecte que j'ai pu recueillir paraissent se rapprocher assez des vocabulaires Lolo du Yunnan et du haut Tonkin, pour qu'on puisse songer à une communauté d'origine; on me dit ici, d'autre part, qu'on pourrait également les apparenter avec les Gurka du Nepal. Je ne sais si cette question a été jusqu'à présent plus approfondie, mais elle me paraît de nature à retenir l'attention des ethnologues.

Hiérarchisés, en ce qui concerne les populations dépendant du royaume de Siam, les Siamois au sommet de l'échelle sociale, les Kariengs au bas, tous vivent en bon accord contents chacun de leur lot, et s'agitant dans leur sphère propre avec, somme toute, une indépendance relative.

Les Kariengs ne mâchent pas le betel, mais, comme la plupart des Indo-Chinois, fument toute la journée, ils se servent de petites pipes en bois d'une forme particulière, alors que les « thai » roulent leur tabac en cigarettes dans une feuille sèche de bananier. Ce

tabac répand en brûlant une odeur aromatique qui est assez agréable.

Ainsi formé d'éléments divers, ce centre de Mesot, qui est de fondation récente, vit fort paisiblement, semble-t-il, du petit trafic que lui procure sa situation sur une route commerciale et son rang de chef-lieu « d'ampheu » car son rayon d'action est peu productif et le plus clair des bénéfices du commerce local paraît s'engloutir dans la bourse crasseuse des agioteurs indiens. La proximité de la frontière leur permet, en effet, de jouer sur l'argent monnayé et, après avoir accusé notre cuisinier de vouloir secouer par trop l'anse du panier, lorsqu'il est venu me raconter que le tical, dont la valeur fixe est de 64 atts, ne se changeait ici que pour 54, j'ai dû reconnaître que cette énormité était bien réelle, sans que du reste les autorités locales songent à y apporter un remède, somme toute facile.

De même qu'il y a à Raheng deux pagodes, l'une siamoise, l'autre laotienne, de même il y a ici la pagode des Shans et celle des Laotiens. Elles diffèrent par bien des points.

La première, voisine de la « sala » dans laquelle nous sommes installés, est entièrement en bois; elle est formée de deux pavillons accolés par une de leurs grandes faces, l'un servant de verandah à l'autre. Les moines et les fidèles se tiennent dans la pièce antérieure, dont le plancher est moins élevé; l'autre, c'est le sanctuaire réservé aux offrandes et aux nombreuses images du Bouddha; là les statuettes

dorées du Siam voisinent avec celles de la Birmanie dont les têtes et les mains sont en albâtre et qui sont surchargées d'ornements. Des panneaux d'une imagerie grossière sont pendus au murs. L'un d'eux est une synthèse de Ceylan, l'île sainte où s'est conservée la religion enseignée par le Maître, la pure lumière : on y voit des trains de chemin de fer circulant sous des forêts de cocotiers ; un bateau à roue, qui navigue le long du bord inférieur du cadre, porte sur un de ses tambours le nom de Glasgow ; dans un pavillon largement ouvert, des bonzes bruns, étendus sur des « rocking chairs », paressent monastiquement ; enfin, dans un autre coin, une dent du Bouddha est suspendue par un ruban sous un reliquaire bleu. Ce souvenir, mi-religieux, mi-profane, rapporté par quelque bonze émerveillé d'un pèlerinage à la Rome bouddhique, m'a paru d'une composition amusante.

Une sorte de tour carrée, coiffée de plusieurs toitures superposées, interrompt l'arête supérieure du sanctuaire et donne à l'ensemble un aspect nouveau.

La pagode laotienne n'est en rien bien remarquable, son « both » est en briques, mais il fut bâti d'une façon déplorable par des gâcheurs de mortier qui ignoraient totalement l'usage du cordeau. Quand nous y entrons, sur les 5 heures du soir, un bonze accroupi dans une chaire, caché aux yeux de la foule par un voile rose, psalmodie des prières en pâli. Les auditeurs, assez nombreux, mais médiocrement attentifs, sont assis, hommes et femmes pêle-mêle, devant des plateaux de cuivre chargés de fleurs. Notre arri-

vée est saluée par les aboiements féroces d'une meute de chiens galeux qui sortent de tous les coins et se précipitent sur nous en montrant leurs crocs, ce qui paraît amuser fort la pieuse assemblée; seul, dans sa chaire, le moine continue sa lecture, indifférent, immobile, sans lever les yeux.

2 novembre.

Les bagages laissés à Metho auraient dû nous avoir rejoints, d'après les promesses qu'on nous avait faites, mais personne n'est pressé ici. Voici, du reste, qu'un point noir monte encore à notre horizon, capable, si nous avions le cœur à cela, de troubler notre quiétude.

La monnaie siamoise n'a pas cours de l'autre côté de la frontière; cela, on pouvait s'en douter; mais ce qu'il était moins facile de prévoir, c'est qu'on ne trouverait pas dans tout Mesot à acheter quelques centaines de roupies; il fallait, nous dit-on, nous approvisionner à Raheng, car les gens d'ici tiennent à la monnaie birmane comme à la prunelle de leurs yeux et ne veulent s'en dessaisir à aucun prix. Il est bien temps qu'on nous donne ce conseil. Décidément la frontière n'est pas une simple ligne conventionnelle, et les gens de cette vallée du Memeui, ceux de Mesot et ceux de Myawadi sont bien séparés par une barrière conventionnelle autrement difficile à franchir que la rivière qui sert de limite. Il se fait cependant un commerce assez important entre Kokarit et Raheng et on pourrait croire que Mesot, qui est intermédiaire, en tire quelque pro-

fit; il n'en est rien, ce trafic passe à travers la vallée sans y laisser filtrer quoi que ce soit, et ces deux villes, qui sont à plus de 100 kilomètres l'une de l'autre, à franchir par les fondrières et les mauvaises routes que nous avons vues, sont en réalité plus rapprochées que Mesot et Myawadi que séparent à peine quelques temps de trot.

Le capitaine F... vient heureusement à notre secours et, après avoir cherché vainement à changer nos ticaux siamois, il s'avise enfin de se faire prêter personnellement 150 roupies par un Birman de sa connaissance, sous promesse qu'on les rendra en même monnaie et il nous les remet très obligeamment. C'est peu, mais nous espérons que cela suffira et nous nous décidons à nous transporter de suite à Myawadi, où il y a un « bungalow » et un bureau de télégraphe anglais; cela nous permettra de communiquer avec le « commissionner » de Moulmein, sans payer la taxe internationale qui est assez forte, tout en jouissant d'une installation qu'on nous dit très confortable; encore une fois les bagages suivront !

Nous partons donc à 3 heures avec le capitaine F... qui vient nous conduire jusqu'au Memeui, continuant vers l'ouest par la rue principale, la même dans laquelle s'était déroulée avant-hier notre entrée triomphale. Elle aboutit malheureusement de ce côté à une vaste fondrière remplie d'une boue fétide. On a jeté au travers quelques planches et quelques bambous, mais nos chevaux ne peuvent utiliser ce pont de singes et doivent passer dans la mare; le mien s'y

enlise jusqu'au ventre et, comme les sangles cassent dans les efforts qu'il fait, ma selle et mon manteau glissent et ne tardent pas à disparaître dans la boue. Nous devons nous mettre à trois pour tirer de là ma bête affolée d'abord et mon paquetage ensuite, dans le plus piteux état l'un et l'autre. Il faut noter que nous sommes à la saison sèche, qu'il n'a presque pas plu depuis un mois, que cette fondrière n'est donc pas accidentelle, mais bien le prolongement ordinaire de cette chaussée, aux cordons de briques, qui voudrait être un boulevard, et on aura sans doute une piètre idée du service de la voirie mesotienne.

Encore une fois, qu'importe? Les méthodes européennes ne sont pas encore parvenues jusqu'à ces limites extrêmes du royaume. La circulation commerciale du pays, les moyens de transport employés s'accommodent si bien de la piste actuelle, difficile, mais qui ne coûte rien, ni argent ni effort, que la situation a grande chance de se prolonger; à moins, cependant, que le gouvernement ne soit amené par la pression anglaise à continuer la route que le service des travaux publics du district d'Amherst est en train de pousser de son côté sur Myawadi. Les coolies, les bœufs porteurs, les chevaux de bât, les éléphants, les charrettes à bœufs ou à buffles passent partout et n'ont pas besoin de chaussées aménagées, les voies de communication ne sont donc pas autre chose que les pistes tracées par ces hommes, ces animaux ou ces chars; deviennent-elles impraticables en quelque point, un arbre couché par l'orage a-t-il été jeté en travers, il

suffirait parfois de quelques coups de pioches, de deux traits de scie pour rétablir la circulation; personne n'y songera, le premier qui butte à l'obstacle fait un crochet, parfois dans des terrains très difficiles, pour le tourner, et ceux qui viennent après suivent tout simplement ses traces, créant ainsi une nouvelle piste à côté de l'ancienne obstruée. A cela doit aboutir évidemment la seule initiative individuelle et nous avons eu grand'peine dans les territoires du Haut-Tonkin à obtenir que les autorités, à tous les degrés de la hiérarchie, portent plus d'attention à entretenir les voies de communication qui sont un bien commun.

Tout en me livrant aux amères réflexions que m'inspirait, après tant d'autres, cette maudite fondrière, je trottais à la suite du capitaine F... sur la route maintenant plus solide; au sortir des rizières qui entourent la ville, nous sommes entrés dans une forêt de beaux « jang » résineux qui s'étend jusqu'aux berges mêmes du Memeui.

Cette rivière, qui a un cours torrentiel, est un affluent de gauche de la Salouen. Elle sert de limite sur tout son parcours entre le Siam et le Tenasserim anglais : au point où nous l'abordons, elle a environ 150 mètres de largeur. Les eaux, très basses actuellement, laissent à découvert de grands bancs de sable; cependant, dans le chenal le plus profond qui longe la rive gauche, nos éléphants trouvent encore environ $1^{m},60$ d'eau. Elle n'est jamais navigable, même pas flottable; car, à quelques kilomètres en aval, son lit est coupé par deux chutes

qui auraient chacune 5 ou 6 mètres de profondeur.

Myawadi, situé sur la berge même de la rivière hors de portée toutefois des plus fortes crues, nous paraît être, à première vue, un gros bourg que nous traversons rapidement pour gagner le « bungalow » situé à l'autre extrémité. Celui-ci est vide, donc à notre entière disposition, et nous prenons possession des deux chambres qu'une administration prévoyante y a fait installer. La station de police et le bureau du télégraphe sont voisins, nous en profitons aussitôt pour annoncer notre arrivée à Moulmein et demander des éléphants et des coolies.

Pendant ce temps, on a déchargé nos bagages, ceux qui étaient restés en arrière ont fini par nous rattraper, et nous congédions les éléphants qui sont venus avec nous depuis Raheng. On nous annonce alors que celui qui s'était échappé pendant la panique de Metho avait été enfin repris. Son cornac, qui l'avait suivi tout seul, comme je l'ai dit, n'avait pas quitté sa piste pendant trois jours, vivant de rien et ne dormant pas, attentif à tous les mouvements de ce peu sociable animal. Enfin, à force de patience et, on peut ajouter d'énergie, il avait réussi à l'approcher et à s'en rendre maître. Combien d'entre nous seraient obligés d'avouer qu'ils auraient, à sa place, laissé l'animal s'en aller à tous les diables!

3 novembre.

Le « subdivisional officer » de Kokarit nous a télégraphié ce matin qu'il lui était impossible de

réunir des éléphants comme nous l'avions demandé, mais qu'il nous enverrait des coolies; nous avons donc quelque espoir de ne pas séjourner ici outre mesure et nous continuons à prendre patience.

Les « bungalow » des Indes anglaises sont connus, il n'est livre de voyage pour la jeunesse où on n'ait fait se dérouler, dans ces châlets administratifs, les aventures les plus étranges et les plus terribles. Celui que nous occupons aujourd'hui est qualifié, dans une pancarte clouée à une colonne de la salle à manger, de « dark bungalow ». Il appartient au service des Travaux Publics, ainsi que l'indiquent les initiales P. W. D. (Public works department), qui marquent tous les objets et aussi certaines restrictions du règlement, particulièrement en faveur des fonctionnaires de cette administration. Celui-ci dit, en effet, que le « bungalow » est ouvert à tous les Européens ou à ceux des indigènes qui ont adopté les manières de vivre européennes; cependant les fonctionnaires, suivant leurs grades, et, entre tous, ceux du P. W. D. jouissent d'un droit de préséance et peuvent, s'ils sont en service et s'il n'y a pas de chambre libre, faire déloger l'infortuné voyageur. Le cas doit être assez rare ici, car nous ne relevons, pour les trois dernières années, sur le registre où chacun doit en arrivant apposer son nom, ses qualités, la date de son arrivée et celle de son départ, que le passage de deux globe-trotters belges, en dehors des visites régulières de l'agent chargé du tracé et de la construction de la route qui doit relier Kokarit à ce point d'extrême-frontière.

Le tarif est d'une roupie [1] par tête et par jour pour les particuliers ; les fonctionnaires qui voyagent pour leur plaisir paient moitié prix, les autres rien. En dehors des privilèges dont j'ai parlé, c'est le premier arrivé qui a droit au logement, mais il ne peut le conserver plus de vingt-quatre heures, s'il se présente de nouveaux arrivants.

Notre « dark bungalow » est une sorte de chalet en bois de teck, haut perché sur des pilotis. L'intérieur est divisé en deux chambres, complétées chacune par un cabinet de toilette : une grande vérandah sert de salle à manger commune. Tout cela est fort convenablement garni de lits de sangle, de tables, de chaises longues, « tub », etc. etc. Le gardien hindou que la pancarte-règlement qualifie de « chawkridar » a aussi en consigne de la vaisselle et des ustensiles de cuisine ; il apporte l'eau, balaie, allume les lampes, tient la caisse, ce qui ne doit pas ici le gêner énormément ni l'inciter à faire des trous dans la lune.

Jalonnant les grandes routes de l'Inde, ces bungalows rendent des services inappréciables aux voyageurs et aux fonctionnaires. Ils permettent à tous de diminuer considérablement leurs bagages, leur assurent un logement sain, loin des foyers de contamination que sont les caravanserails indigènes, et maintiennent le prestige des Européens en leur procurant, sans gêne pour les natifs, le cadre confortable auquel ils sont habitués. Les « passangrahan » de Java sont

[1] Pièce de monnaie en usage dans les Indes anglaises, qui vaut environ 2 fr. 80.

un peu similaires; pourquoi n'avons-nous encore rien de tel en Indo-Chine où une pareille organisation serait cependant facile et peu coûteuse?

Myawadi est une ville déjà ancienne qui a été retrouvée déserte et enfouie sous la végétation intense de la forêt, il y a une quarantaine d'années environ. Elle eut son rôle sous le nom d'Amarapati dans la lutte séculaire que se livrèrent les Birmans et les Siamois, se disputant la souveraineté du Pegou et de l'embouchure de la Salouen; avec sa ceinture de remparts en briques précédés de fossés, elle avait été placée là pour défendre le passage du Memeui et servir de point d'appui aux troupes qui se dirigeaient vers la vallée du Menam.

La route que nous suivons fut, en effet, souvent parcourue par les armées des deux nations rivales; c'est la seule, avec celle dite des « trois pagodes », un peu plus au sud, qui permette des communications faciles entre le Siam et l'ancien Pegou.

Le Roi Phra Narai, disent, les Raksa phongsavadan Krung Kao, y trouva la mort dans les circonstances suivantes. « Il se dirigeait sur Hongsawadi, « la ville des cygnes » (on appelait ainsi la capitale des Pegouan), et montait son éléphant appelé Savannapritsadang. Il était encore à sept journées de marche de l'enceinte, lorsqu'il passa devant une montagne couverte d'une verdoyante forêt de sakhiens. Il y avait là, sur le tronc d'un de ces grands arbres, un autel dédié à un génie femme d'une grande méchanceté.

Les mandarins prièrent le Roi de descendre de son cheval pour passer devant l'autel. Mais il leur dit : « Est-ce que ce génie est un génie mâle ou un génie femelle? » Ils répondirent que c'était un génie femelle d'une grande méchanceté. Alors Phra Narai leur dit : « Puisque ce génie est seulement une femme, je la considère comme une de mes épouses et il ne convient pas, par suite, que je descende pour passer devant elle ». Ayant ainsi parlé, il poussa son éléphant pour le faire passer devant l'autel. Mais on put voir une abeille perce-bois voler droit devant la tête de l'animal et venir piquer le Roi entre les sourcils ; aussitôt il tomba sans connaissance sur le dos de sa monture et sur l'instant il rendit le dernier soupir en face de la colline verdoyante ».

« Les mandarins reçurent son cadavre dans leurs bras et l'emportèrent en arrière, tandis que son frère continuait, à la tête de l'armée, jusqu'aux limites du royaume de Hongsa ». Ainsi serait mort Phra Narai, sans doute pas loin d'ici, justement puni, auraient dit nos anciens chevaliers, pour son manque de galanterie.

Ces parages furent d'ailleurs également funestes à un autre grand monarque, et le mauvais sort, équilibrant ses coups entre les deux nations rivales, frappa de mort, dans cette région même, le glorieux Roi Alaunghpra, fondateur d'une des dynasties Birmanes. On lit, en effet, dans l'« History of Burma » du Lieutenant Général sir Arthur P. Phayre [1], que ce prince, arrêté

[1] London. Turner C°. Ludgate hill, 1884.

dans sa marche sur Ajuthia par de sinistres présages et une maladie violente, se décida à la retraite qui fut effectuée par la vallée du Menam. « Le roi malade était porté en litière. La retraite fut continuellement inquiétée par les Siamois qui poussaient hâtivement les troupes birmanes; arrivées à Rahaing, celles-ci tournèrent vers l'ouest et atteignirent Myawadi sur le cours du Thaungyin (Memeui). Enfin, comme elles étaient à moitié route de la Salouen, Alaunghpra mourut. Il était âgé de quarante-six ans. Sa mort fut tenue secrète aussi longtemps qu'il fut possible (1760 A. D).

Ce fut le dernier épisode de la longue suite de luttes entre le Siam et la Birmanie dont ces parages furent le théâtre. Les armées du roi Hsengbyusheng qui, six ans plus tard, devait aller, par la destruction d'Ajuthia, venger la mort de son glorieux père, ne prirent pas cette route; elles descendirent du nord ou franchirent les montagnes près de Mergui, évitant la vallée du Memeui comme un endroit maudit.

L'expédition de 1765 mettait fin, du reste aux prétentions des Siamois sur la basse vallée de la Salouen où, au XIIIe siècle, prospérait le « muong » vassal de Martaban. Ils reculaient jusqu'au Memeui et presqu'aussitôt des éléments politiques nouveaux allaient tourner l'attention des deux nations vers des orientations nouvelles. Toute cette région du Chong Keb retomba donc dans le calme et la route tant de fois suivie par les troupes des deux pays ne voit plus passer maintenant que de paisibles caravanes.

Il semble du reste qu'une période de morne solitude ait succédé pour elle à la retraite de la dernière de ces armées; peut-être celle-ci balaya-t-elle tout sur son passage, faisant le vide derrière elle, renversant les murailles de Myawadi, abandonnant à la végétation luxuriante la vallée entière du Memeui.

Mesot n'existait pas encore et la forêt avait déjà recouvert les restes de l'ancienne Amarapati, lorsqu'un Kha Mu, venu là il y a une quarantaine d'années, fut tenté par la richesse du sol, s'installa, sans s'en douter, sur l'emplacement de la cité oubliée et ne fut pas peu étonné de mettre au jour, à mesure qu'il faisait tomber les grands arbres, des remparts, des chemins dallés, des bassins et les ruines d'un édifice religieux. D'autres familles vinrent peu à peu s'installer auprès de lui. Un « Phya », enrichi par le commerce des bois, fit raser l'ancien sanctuaire, qui aurait été une sorte de pavillon carré percé de quatre portes, et élever à sa place le « stupa » actuel, qui lui coûta des sommes considérables; car, personne dans la région ne sachant faire de la brique, il dut, nous affirme-t-on naïvement, les faire venir de Kokarit qui est à plus de 50 kilomètres, et elles lui coûtaient une roupie pièce.

Maintenant le bourg de Myawadi s'est formé au centre même de la ville en partie débroussaillée, et ses boutiques, peu différentes de celles que nous avons vues à Mesot, s'alignent des deux côtés d'une ancienne voie dallée qui allait de la porte est à la porte ouest de l'enceinte. Le Kha Mu qui vint s'échouer ici, il y a quarante ans, et fit tomber les premiers arbres vit

encore ; c'est lui-même qui nous a raconté cette histoire. La population qui s'est agglomérée depuis autour de sa case est, en majeure partie, composée de Shans qui se rattachent eux-mêmes à la grande famille « thai » et s'appellent des « thai nhieu » ; mais elle comprend encore des Khas Mu, intrépides bûcherons dont quelques-uns sont sujets français, des Birmans, des Kariengs, quelques Laotiens et une dizaine de Chinois commerçants ou distillateurs d'alcool.

Au centre même de l'ancienne enceinte, qui formait un carré de plus de trois kilomètres de tour, s'élève la pagode construite par le « Phya » richissime dont il a été question plus haut. C'est un ensemble de constructions du plus pur modèle birman ; la principale, celle autour de laquelle rayonnent toutes les autres, est une de ces pyramides pleines qu'on nomme des « stupa », dont le Bouddha aurait donné le modèle, en plaçant l'un sur l'autre premièrement ses vêtements pliés en carrés, ensuite sa marmite renversée et enfin son bâton [1] et qui sont des reliquaires le plus souvent fictifs.

Celui-ci est posé sur un piedestal carré, mesurant une quinzaine de mètres sur chaque face. Les angles en sont détaillés en une série de rentrants et de saillants qui le rendent presque octogonal. D'abord octogonale elle-même, puis circulaire, la partie supérieure du « stupa », de profil extrêmement tourmenté, s'amincit jusqu'à former un bouton de lotus très

[1] *L'art gréco-bouddique du Gandhara*, par A. Foucher. Ernest Leroux, éditeur, 1905, p. 63.

allongé, à l'extrémité duquel est fixé un ornement en ferronnerie que les Birmans appellent « thi ». C'est une tige de fer qui supporte plusieurs cercles de diamètres successivement réduits, où pendent des sonnettes dont le battant terminé par une plaquette de métal, rappelant la forme de la feuille du figuier religieux, est mis en branle par la moindre brise. Celles de Myawadi sont particulièrement sonores ; leur tintement, la nuit, nous rappelait celui des sonnailles d'un troupeau au pâturage.

Sur le piedestal même du grand « stupa » que d'autres plus petits encadrent, de hautes figures de femmes sans bras dont le corps se dédouble en deux croupes de lions garnissent les angles. Quatre chapelles, tournées vers les quatre points cardinaux, sont accolées à ses faces. Elles ont des toits multiples ornés de boiseries ajourées ; les chapiteaux de leurs colonnes, les autels, supportant des statues colossales sans expression et sans art, sont ornés de clinquants de verroteries multicolores, décoration fort laide en détail, mais qui ne laisse pas d'être intéressante dans l'ensemble. A part celle de l'est, où un Bouddha couché paraît l'objet d'une vénération particulière, ces pagodes sont plus ou moins abandonnées ou en ruines et les inscriptions qui salissent leurs murs n'ont rien de particulièrement religieux. Une double enceinte enferme le préau carré ; sur la crête du mur intérieur ondoient les corps gigantesques de serpents dont les têtes se redressent aux angles et aux ouvertures ; les portes percées au milieu de chaque face

vers les quatre points cardinaux sont surmontées de pavillons ajourés ; elles sont gardées chacune par deux lions géants au masque terrible. A celle du nord, je ne devine pas pourquoi, l'artiste a modifié la pose ordinaire d'un de ces monstres ; il est représenté dressé sur ses pattes de derrière et un homme à genoux sous son ventre, l'air gouailleur, tient dans ses mains levées les deux pattes de devant. Toutes ces constructions, « stupas », chapelles, murs d'enceinte, statues colossales du Maître, figures géantes des monstres, sont en briques, recouvertes d'un stucage qui donne le modelé et blanchies à la chaux.

Le monastère tout voisin ne présente rien de bien intéressant, sinon une série de panneaux peints, qui illustrent l'histoire de Vesantera, une des incarnations antérieures du Bouddha. Elle est particulièrement connue des bouddhistes orthodoxes de la péninsule, Siamois, Cambodgiens, Laotiens, Birmans et autres, et ne manque jamais de faire monter à tous les yeux des larmes d'émotion. La voici telle que la racontent ces peintures.

Il y avait une fois un roi qui adorait sa femme et ses enfants, sans que cela l'empêchât de pratiquer toutes les vertus. Un jour de méchants brahmanes (ils sont tout noirs dans les tableaux) vinrent lui demander l'éléphant blanc qui était la sauvegarde du royaume. Il le leur donna et ils l'emmenèrent, mais ses sujets outrés le chassèrent de parmi eux. Il partit donc pour l'exil, emmenant sa femme et ses enfants dans un char attelé de quatre chevaux blancs ; alors

d'autres brahmanes se présentèrent qui lui demandèrent ses chevaux et il les leur donna. Des cerfs envoyés par les dieux s'attelèrent eux-mêmes à sa voiture, mais des brahmanes vinrent encore, ils la lui demandèrent et il l'abandonna aussi. A d'autres, il donna enfin, d'abord ses enfants, puis sa femme elle-même. Cependant les enfants s'étant échappés étaient revenus à lui. Alors le brahmane à qui il les avait donnés vint les réclamer et devant lui les fustigea. A cette vue, il ne put s'empêcher de prendre son sabre et de le tirer à moitié hors du fourreau, mais il sut dompter sa colère et les laissa de nouveau partir. Un tel renoncement méritait évidemment une récompense. Le vilain brahmane vendit, sans le savoir, les enfants et leur mère à un Roi, qui se trouva être leur grand-père, chez qui toute la famille est enfin réunie, au dernier panneau, enrichie de mérites sans nombre.

L'histoire est évidemment fort édifiante et, puisqu'elle émeut à un tel point le cœur des fidèles du Maître, il est regrettable qu'ils ne mettent pas mieux en pratique ces préceptes de renoncement, ne nous traitent pas un peu, comme Vesantara traita les vilains brahmanes, et fassent tant de difficulté non pas à nous donner, mais à nous vendre leurs poulets.

4 novembre.

Le « subdivisionnal officer » n'a pas donné signe de vie, nous sommes donc toujours à Myawadi, bloqués dans le « bungalow » par la pluie qui s'est mise à tomber depuis midi assez forte et très persistante ;

cela nous promet de bons chemins pour le jour où nous pourrons partir.

Nous avons bien essayé de démarrer aujourd'hui même, de gagner le prochain « bungalow » en nous servant de chars à buffles qu'on peut nous procurer ici et qui feront sans doute facilement le trajet de 9 milles qui nous sépare de Thinganinung; malheureusement, nous nous y sommes pris trop tard, les buffles et les bœufs sont partis dès l'aube pour la forêt et il est impossible, nous assure-t-on, de les rattraper. Il faut décidément attendre.

Pour passer le temps et alimenter notre ordinaire qui commence à se trouver fort mal de tous ces retards, nous demandons à acheter un veau ; mais, toujours moins heureux que les vilains brahmanes, nous n'obtenons que l'éternelle réponse : « Il n'y en a pas un dans tout le pays ». Nous sommes bien certains cependant d'en avoir vu tout à l'heure passer, une dizaine au moins, avec un des troupeaux qui paccagent dans les environs. Ce manque absolu de toute complaisance n'empêche du reste pas tout ce monde-là de venir inconsciemment nous demander à nous-mêmes de leur rendre service.

Quelques Khas Mu, apprenant notre nationalité, nous apportent, en effet, leurs certificats d'inscription au consulat français de Nan et, comme ceux-ci datent déjà de l'année dernière, ils veulent absolument que nous leur en délivrions de nouveaux. Nous avons toutes les peines du monde à leur faire comprendre que nous ne pouvons accepter leur argent et

que nous n'avons pas qualité pour leur délivrer une pièce valable ; ils se méfient, ne peuvent comprendre que nous ne soyons pas un peu consuls et passent une partie de la soirée à se faire expliquer ce mystère par nos boys.

5 novembre.

La pluie continue, elle n'a pas cessé de toute la nuit, mais, les attelages que nous avions demandés au chef du village de Myawadi étant arrivés, nous décidons de partir quand même, espérant trouver en route les coolies qui doivent venir de Kokarit et craignant, si nous retardons, que les lourdes charrettes ne soient enlisées dans les fondrières.

Le ciel s'est du reste montré plus clément que ne le faisait prévoir le temps de la nuit et nos chevaux ont assez lestement enlevé nos 17 kilomètres en trois heures. La route est bonne, elle traverse un pays légèrement ondulé, au sol sablonneux, tout couvert de forêts clairières. Ce n'est plus la piste des jours précédents, tracée seulement par le caprice des bêtes de somme, on a décapé le sol de-ci, de-là, pour supprimer une montée ou contourner un raidillon, on a remblayé des bas-fonds et jeté des ponts en bois sur les ravins. Tout cela est évidemment encore loin d'être terminé, les talus d'accès aux tabliers des ponts sont fraîchement rechargés et s'enfoncent encore sous les pieds des chevaux ; les terrassements ne sont même pas partout débarrassés de leurs témoins, et l'on sent que le P.-W.-D. prend son temps, n'engage

que de petites dépenses annuelles, ne fait que du provisoire, attendant sans doute que le gouvernement siamois inscrive dans son programme de pousser la voie jusqu'à Raheng, ce qui permettra de faire alors du définitif. Jusqu'à maintenant, à vrai dire, il semble qu'à Bangkok on soit resté sourd à toute invitation.

Bien que notre route d'aujourd'hui n'ait, pour ainsi dire, pas quitté le sous-bois, la région n'est pas tout à fait déserte. Nous sommes passés, en effet, à mi-route près de quelques cases laotiennes, plantées au milieu d'un cirque de rizières, et nous avons cotoyé presque constamment sur notre droite des terrains bas, également cultivés, dans la vallée d'une petite rivière qui descend des Dewanas-Hills en passant par le village où nous nous arrêterons aujourd'hui.

C'est une agglomération d'une trentaine de cases entourées de jardins et de vergers, à laquelle les documents officiels donnent le nom de Thinganinung, et les Shans celui de Pak Thang Kan.

Le « bungalow », tout semblable à celui de Myawadi, est situé au delà des jardins ; nous y laissons nos chevaux et allons faire un tour au village. Nous arrivons au milieu d'une fête. Un orchestre de gongs et de tambours, dont l'un se termine par un long pavillon en bois clouté de cuivre, escorte deux jeunes gens qui, la tête et les sourcils rasés, la figure poudrée, couverts de soieries aux couleurs voyantes, se tiennent à califourchon sur les épaules de deux grands gaillards un peu ivres. Autour d'eux, d'autres jeunes gens, les mains levées, l'index dressé, se dandinent et

sautent en cadence avec des contorsions grotesques suivant le rythme donné par l'orchestre ; des femmes, des enfants, couverts d'étoffes aux couleurs voyantes dans lesquelles le rouge domine, suivent à distance, et tout ce cortège zigzague par l'unique rue, allant de porte en porte. A chacune les deux jeunes gens, qui fêtent ainsi, nous dit-on, leur entrée à la pagode, s'arrêtent pour quêter ; pendant ce temps, la musique fait rage, les danseurs, déjà très excités pour avoir vidé pas mal de coupes d'alcool, se mettent à chanter en chœur et, lorsque la phrase musicale s'interrompt brusquement, tout le monde souligne d'un « hoh » très comique cette cassure subite.

On voit que les moines shans ont une façon de faire leurs adieux au monde qui ne rappelle nullement les lugubres prises d'habit des couvents occidentaux, il est vrai que les rigueurs monastiques sont ici très adoucies et que ces jeunes bonzillons quitteront fort probablement le froc avant quelques mois, après avoir observé une chasteté plutôt apparente que réelle et satisfait à une coutume plutôt qu'à une vocation religieuse.

Nos charrettes abusent de la permission d'être lentes et les rois fainéants eux-mêmes s'impatienteraient d'être traînés à pas si pesants; voici, en effet, qu'il est près de trois heures et notre déjeuner qu'elles apportent n'est pas encore arrivé. Le « chawkridar » a cependant mis la table qu'il a même ornée d'un bouquet de fleurs, mais cela ne suffit pas à nos appétits. J'essaye vainement de lui demander de nous faire cuire un

poulet, comme il ne parle que l'hindoustani qui nous est tout à fait étranger à l'un et à l'autre, je perds complètement mon temps et nous devons nous contenter d'un pamplemousse et de quelques gâteaux au miel que notre palefrenier annamite est allé dénicher je ne sais où, et qui, contre notre attente, se trouvent fort mangeables.

Et voilà que la pluie, la pluie maussade vient encore nous bloquer sous la verandah du « bungalow » ; désœuvrés, nous suivons à travers le ciel brumeux les évolutions d'un vol de grues cendrées qui décrivent de grands cercles comme pour chercher où se poser. Lorsqu'elles sont arrivées tout à l'heure, le battement de leurs ailes faisait un bruit semblable à celui d'un train dans le lointain. Maintenant elles se croisent et se recroisent comme en jouant, leurs ailes étendues, coupées en carré, planent immobiles et les longues plumes des extrémités sont écartées comme des doigts raidis, leur long bec pointé en avant troue l'air et leurs pattes rouges pendent inertes.

Les charrettes finissent cependant par arriver ; pendant que les conducteurs détachent leurs bêtes, je vais, assez furieux, demander aux boys la cause de ces retards exagérés, car ils ont mis huit heures pour faire 17 kilomètres, ce qui me semble être un record de lenteur même pour des buffles. Il paraît cependant que tout s'est passé normalement, mais nos incorrigibles routiniers ont pris naturellement l'ancienne route, et leurs attelages sont restés enlisés dans les fondrières et les ravins que nous avons, nous, si com-

modément passés sur des ponts. Le P. W. D. a beau faire des merveilles, il coulera encore pas mal d'eau dans le ruisseau de Thinganinung, avant que ces bons Shans abandonnent la piste tracée par leurs anciens. Il n'y a pas d'impatiences qui tiennent devant une telle passivité, je rengaine donc les reproches que je ruminais depuis l'heure ordinaire de mon déjeuner ; voici du reste une bonne nouvelle, les coolies de Kokarit sont arrivés, nous pourrons partir demain.

6 novembre.

Au réveil, il pleut ou plutôt une lourde brume s'accroche, se déchire aux branches des arbres qui pleurent à grosses gouttes. Au milieu de cette humidité, les coolies sont longs à se dégoudir, il faut aller les secouer dans la case où ils se sont entassés et où ils dorment par paquets sous de minces couvertures de cotonnades. Ils n'ont rien préparé, ni bâtons de charge ni liens. Aussi, à moitié réveillés, ils errent de droite et de gauche, s'occupant bien tardivement à se munir du nécessaire, mais ils ne rapportent que quelques pieux vermoulus arrachés à des clôtures et des bouts de cordes pourries. Ils ne feraient pas deux kilomètres avec cela, sans semer toutes leurs charges, aussi je les expédie dans la forêt couper des bambous verts et faire des liens. Nous ne partirons décidément pas de bonne heure.

La moitié de ces coolies sont des Shans, les autres des Indiens de types divers particulièrement des « Madrassis ». Ceux-ci me font la plus mauvaise

impression, ils sont malingres, avec de longs bras et de longues jambes attachés à des torses grêles, quelques-uns paraissent bossus ; tous ont l'air maussade, sournois et arrogant. A côté d'eux, les Shans, grands, forts, l'air décidé et rieur, font un heureux contraste, ils paraissent traiter avec mépris cette racaille noire, parlent haut, distribuent les charges, en s'attribuant, il est vrai, les moins lourdes et les plus commodes, et sont prêts bien avant les autres. Tout cela ne se fait pas sans cris et sans réclamations, sans intervention de notre part et sans palabres, mais enfin on se met en marche, à 8 heures!

A quelques centaines de mètres du « bungalow », nous quittons la route aménagée qui se prolonge sur notre droite, mais n'est pas encore utilisable, et nous plongeons sous bois dans le ravin du ruisseau de Pak Thang Kang dont nous allons remonter la vallée. Nous avançons sur un sol presque plat, sous la forêt dense à sous-bois touffu, au-dessus duquel des arbres magnifiques élancent leurs troncs droits jusqu'à 40 mètres de hauteur ; des pics multicolores se battent en jacassant, des singes qui se poursuivent de branche en branche font s'égoutter sur nous les feuilles lourdes de pluie.

A 9 h. 30, nous gravissons un raidillon d'environ 200 mètres, assez commode, parce que le sol est ferme, non glissant, et que les racines des arbres y forment comme de grands escaliers rustiques ; puis, une heure après, par un chemin assez aisé, nous nous sommes élevés jusqu'à 450 mètres de hauteur totale, au point

culminant du col. Il y a là des ruines que les indigènes appellent Wat-Doi, restes probablement de quelque tour de garde postée sur cette route historique.

Vers midi, après des descentes et des montées parfois rapides, sur un sol embarrassé de blocs de grès, nous sommes revenus à 80 mètres au-dessus du niveau de la mer; il nous a donc fallu trois heures environ pour franchir cette petite chaîne. La route nouvelle fera un détour par le nord, allongeant ainsi considérablement le trajet pour trouver des pentes favorables aussi je crois bien que, longtemps encore, les indigènes s'en tiendront au sentier, en somme, assez facile que nous avons suivi ce matin.

Depuis notre départ de Thinganinung, nous n'avons rencontré que peu de monde : une trentaine de coolies shans allant à Raheng avec des étoffes et un convoi de bœufs porteurs, qui attaquait, pendant que nous-mêmes nous le descendions, le raidillon assez incommode par lequel le sentier dévale sur la vallée. La piste est formée, en cet endroit, d'un lacis de petites sentes qui se croisent et se recroisent, évitant les obstacles ou cherchant les pentes plus douces, aussi les bêtes s'étaient-elles dispersées entre les brousses, un peu hors de portée de leurs conducteurs; elles furent surprises par notre arrivée, effrayées de nos silhouettes inaccoutumées, et ce fut pendant un moment une bousculade et une fuite éperdue ; apaisées enfin par les hoho de leurs maîtres, elles s'arrêtèrent, non sans avoir accroché quelques charges aux troncs des arbres, et tout à coup nous ne vîmes plus autour de nous, que

des feuillages hérissés de cornes, derrière lesquels se dissimulaient des muffles inquiets.

Nous avons croisé également une dizaine de Kariengs, hommes et femmes ; celles-ci sont les premières que nous voyons, car elles fréquentent peu les marchés et les routes frayées, occupées dans leurs villages reculés aux mille travaux qui leur incombent. Elles étaient vêtues d'un « sin » rouge à rayures horizontales et d'une sorte de blouse très large, descendant jusqu'à mi-cuisse, sans ceinture, faite de cotonnade rouge et ornée de broderies. Tous portaient la hotte, attachée sur le front par une sangle et suspendue aux épaules par des crochets en bois.

Nous déjeunons au pied du raidillon aux bœufs, sur les bords mêmes de la rivière de Kokarit, dans un joli vallon verdoyant, presqu'un cirque, dominé de toutes parts par des hauteurs, dévalant en pentes invraisemblables sous un épais manteau de forêts. Les coolies shans arrivent presqu'en même temps que nous, alertes et rieurs; derrière eux, les Indiens se traînent maussades et fatigués, et la queue du convoi débouche à peine lorsque nous repartons.

La route vers l'aval est maintenant une piste très bonne, par endroits une véritable allée de parc tracée sur un sol sablonneux, mais pendant la première heure elle coupe et recoupe la rivière qui est déjà large de près de 50 mètres et assez profonde pour que les gués soient impraticables au moindre orage. Formant des îles, s'étalant devant des barrages de roseaux, se divisant en canaux tapageurs, le torrent remplit de ses

sinuosités et de ses fantaisies le couloir étroit que nous suivons. Ses eaux, aujourd'hui claires et fraîches, laissent voir le sable et les galets qui forment le fond ; les poissons y abondent, parmi lesquels une sorte d'anguille transparente et une autre espèce à grosse tête, au corps vert marbré de noir. Toujours la forêt au sous-bois épais et sombre couvre les deux flancs du vallon.

A 4 heures, nous débouchons enfin au milieu de rizières jaunissantes ; l'horizon s'élargit devant nous ; en arrière les Dewanas-hills, entre-croisement confus de mamelons boisés, de coupes étroites et sinueuses, de ravins profonds creusés par les torrents, ne sont plus qu'une masse confuse d'un vert sombre que trouent des pitons aigus aux fronts dénudés.

Au delà d'un beau pont en bois, nous trouvons une route macadamisée et bien entretenue, puis un peu plus loin les premières cases de Kokarit ; alors, pressant le pas de nos chevaux, nous nous détachons de notre convoi et partons à la recherche du « bungalow ».

Nous ne trouvons cependant pas notre gîte aussi aisément que nous pouvions le supposer. La rue que nous suivons est interminable. Las de marcher droit devant nous sans rien trouver, nous obliquons sur notre droite vers des constructions qui paraissent être des bâtiments officiels. C'est en effet un hôpital indigène, il faut chercher ailleurs ; mais un Indien, vêtu à l'européenne, le directeur, croyons-nous, de cet établissement, nous fait conduire jusqu'à la maison du

« subdivisionnal officer » qui est voisine, tout en nous avertissant que celui-ci ne pourra sans doute pas nous recevoir, parce que c'est aujourd'hui dimanche, qu'il est baptiste et dirige lui-même les exercices religieux de ses coreligionnaires; de fait, nous voyons en arrivant son salon rempli par une assemblée assez nombreuse, chantant des cantiques que ce fonctionnaire modèle accompagne sur l'harmonium et nous nous retirons sans porter le trouble dans cette pieuse assemblée.

Toujours à la recherche du « bungalow », un nouveau guide nous conduit à un châlet planté sur une colline voisine où nous sommes reçus par un bambin anglais de cinq à six ans, blond et rieur, qui joue dans la cour, tandis que son père, employé du P. W. D., fait des semis dans un jardin. Enfin, cet éternel quiproquo se dissipe et un des boys indiens du gentleman jardinier nous met cette fois dans le droit chemin.

Une fois en possession de nos bagages, nous revenons, après un brin de toilette, chez le « subdivisionnal officer », cette fois c'est l'heure de son repas et, de la vérandah, nous pouvons le voir assis avec sa femme et ses enfants autour d'une table confortablement servie à l'européenne. Quand on nous annonce, il se lève cependant et nous reçoit dans le salon à l'harmonium. C'est un petit homme replet, au teint mat, de race karieng; converti tout jeune par des missionnaires baptistes américains, il a été élevé par eux et ils l'ont poussé jusqu'à cette situation que ne pouvaient certainement pas rêver les pauvres parents

qu'il a laissés dans leur case étroite et sordide, là-haut sur quelque cime boisée de la montagne. Il est vêtu d'un long pagne de soie et d'une chemise blanche, soigneusement empesée, que ferme une parure de boutons en or. Il parle l'anglais couramment et se met le plus aimablement du monde à notre service ; nous n'en demandons pas tant, nous venions seulement le remercier de ce qu'il a déjà fait pour nous et le prier de veiller un peu sur les deux Annamites que je laisse ici avec mes chevaux et tous les bagages de route dont je n'ai que faire dans les pays organisés où nous arrivons.

7 novembre.

Nous aurions pu prendre le bateau qui quitte Chandoo à quinze milles d'ici ce matin même, mais il aurait fallu pour cela expédier nos colis par des charrettes à bœufs, dès le milieu de la nuit et retenir une voiture pour nous chez un loueur, ce que nous n'avons pas eu le temps de faire hier au soir, nous irons donc tout tranquillement coucher aujourd'hui au « bungalow » de Chandoo et en partirons par la chaloupe de demain.

Kokarit (les Anglais écrivent Kowkareit) est déjà un groupement assez important. Sa population de 5 à 6 000 âmes est composée en majeure partie de Shans, mais il y a aussi beaucoup de Birmans, d'Indiens et de Chinois.

La grande rue interminable par laquelle nous sommes arrivés aboutit à un bazar couvert et situé

au milieu d'un quartier très commerçant. C'est ici que viennent faire leurs échanges les caravanes qui descendent des « muong » siamois du nord, du Yunnan même, et d'ici qu'on exporte une bonne partie de l'approvisionnement commercial de Raheng.

Les boutiques du bazar et celles des rues avoisinantes sont, en grande partie, tenues par des Chinois et des Indiens, on y trouve les choses les plus hétéroclites, toute la bimbeloterie de l'Orient et de l'Occident et nous avons pu nous y approvisionner hier en café et en confitures anglaises de bonne qualité. Parmi les wisky les plus variés, dans la boutique du marchand d'alcools de l'endroit, nous avons même déniché une bouteille de cognac Jules Robin qui représentait, du reste, à elle seule les produits de la distillerie française.

Les Shans et les Birmans de Kokarit habitent plus volontiers vers le pied des mamelons que couronnent les habitations du « subdivisionnal officer » et de l'employé du P.W.D., le long de la grand' route ombragée de manguiers ou sur les bords de la rivière large, sablonneuse, mais peu profonde, au delà de laquelle commence la plaine de rizières. Leurs cases en bois, coquettes et très propres, s'espacent au milieu des jardins et des vergers, au lieu de se resserrer comme les boutiques du marché; ils font le trafic du riz, des produits du sol et de la forêt, sont fonctionnaires, agents d'affaires ou avocats, si j'en crois certains écritaux, mais ils dédaignent les petits métiers et conservent une attitude un peu aristocratique et

dédaigneuse vis-à-vis des Asiatiques étrangers qui ont monopolisés ceux-ci. L'incident suivant mettra en relief les différences de leurs caractères.

Nous avons hier au soir congédié nos coolies en les payant, comme nous avons toujours fait jusqu'ici, une demi-roupie par journée de charge. J'avais distribué cet argent moi-même et personne alors n'avait fait d'objection ; voici cependant que nous voyons arriver ce matin le « subdivisionnal officer » escorté de tous les Indiens du convoi. Ceux-ci sont allés se plaindre, ils demandent 3/4 de roupie pour la journée de charge et autant pour le jour d'aller ; à ce prix-là, j'étais évidemment loin de compte ; mais, comme on nous assure qu'ils ne réclament que leur dû, nous payons, non toutefois sans faire constater que pas un des Shans, qui faisaient aussi partie du convoi et nous ont rendu autrement service que ces piaillards, n'est venu réclamer avec eux ; à cela le « subdivisionnal officer », craignant, semble-t-il, de se compromettre, ne nous répond que par un mouvement d'épaule et une moue de mépris ; mais nous croyons pouvoir les traduire ainsi : « Oh ! ceux-ci sont des hommes et non des chacals. »

Cette affaire ainsi réglée, nous partons ; nos bagages et nos boys ont pris les devants sur des charrettes à bœufs et, comme je l'ai dit, nous laissons ici nos chevaux sous la garde de deux Annamites, le cuisinier et le palefrenier. Je craignais un peu de résistance de leur part, bien compréhensible du reste, mais il n'en est rien. Quoique ne parlant aucun des

dialectes en usage dans la région ils ne paraissent nullement inquiets de leur sort et aucunement désorientés ; peut-être la présence des commerçants chinois les rassure-t-elle ; avec eux, faute de pouvoir parler on écrira. Ils les détestent évidemment, comme tout bon Tonkinois, mais ce sont encore, quand même, des figures de connaissance, les grands cousins.

Quant à nous, nous avons eu grand'peine à nous faire conduire jusqu'à Chandoo. Les voitures communes qui font ce trajet d'une façon régulière sont parties dès ce matin et avec elles tous les autres véhicules disponibles. Nous avons cependant fini par trouver chez un Indien une vieille guimbarde, toute délavée, dog-cart piteux à laquelle notre homme a attelé une pauvre bique maigre, aux genoux mis à vif par des chutes multiples. Afin de nous réserver la banquette de devant, je prends tout d'abord les cordes qui servent de guides et l'embryon de fouet qu'on me met en main ; nous partons, mais, malgré tous mes efforts, nous n'avançons guère. Je n'ose pousser la pauvre bête qui flageole sur ses pattes, et à ce compte nous risquons de coucher en route, lorsque le palefrenier, qui s'était tout d'abord installé sur la banquette arrière, vient s'accroupir entre mes jambes et, à force d'appels de gosier ponctués de coups de fouet, réussit à obtenir un semblant d'allure, je crois même que la pauvre bête a esquissé quelque temps de galop.

Nous faisons ainsi cinq milles au bout desquels nous nous arrêtons devant un relai, sorte de cahute ouverte à tous les vents, dans laquelle cinq ou six poneys qui

ne valent pas mieux que le nôtre sont attachés autour d'une mangeoire. Notre cocher dételle sa bête qui n'en peut mais, prend de l'eau dans un baquet placé près de la porte, l'asperge consciencieusement et la conduit à la mangeoire d'où il ramène son remplaçant tout aussi maigre et tout aussi couronné. Cinq milles plus loin nouveau relai, nouvelles rosses étiques et ainsi nous arriverons à faire malgré tout en deux heures, deux heures et demie au plus, les 28 kilomètres qui séparent Kokarit de son port sur le Gyaing. Il y a beau temps que nous ne sommes plus habitués à de si vertigineuses allures.

La chaussée, macadamisée avec de la limonite, ce conglomerat ferrugineux que nous appelons en Cochinchine « pierre de Bien-Hoa » et à l'emploi duquel nous devons les belles promenades des environs de Saïgon, est du reste parfaitement carrossable, même à cette époque, alors que la saison des pluies vient à peine de se terminer.

Aux plateaux de rizières qui entourent la ville a succédé un pays légèrement ondulé, couvert de forêts claires, dont les arbres résineux ont des troncs rugueux et de grandes feuilles raides comme des plaques de zinc. Les clairières verdoyantes sont cependant assez nombreuses, aussi les parcs à bœufs se succèdent-ils jusqu'à ce que, à trois ou quatre kilomètres de la rivière, ces ondulations cessent, faisant place à des terres alluvionnaires très humides en partie couvertes de joncs où paissent encore des troupeaux.

Ayant rattrapé nos charrettes à mi-chemin du deuxième relai, nous nous sommes arrêtés pour déjeuner dans la « sala » d'un petit hameau en bordure de la route. Nous n'étions pas installés que notre conducteur venait attacher son cheval tout à côté de nous, sous prétexte de le mettre à l'abri du soleil; il le douche, le masse avec les paumes de ses mains et finalement l'embrasse sur les naseaux. Ces démonstrations de tendresse nous étonnent d'autant plus que les Indo-Chinois en général, mais les Annamites surtout après les Chinois, ne sont pas aussi doux pour leurs bêtes et n'ont pas l'habitude de leur donner de tels témoignages d'affection.

On est ici accoutumé à voir circuler des Européens, car notre présence n'excite aucune curiosité gênante et nous déjeunons fort tranquillement, sans avoir autour de nous le cercle étouffant de nos admirateurs ordinaires; seuls, près de la « sala », des enfants jouent au coin d'une case, un, tout petit, volontaire et tyrannique, et sa sœur un peu plus grande, couverte d'un méchant pagne en lambeaux, qui, déjà femme cependant, fait des mines parce que nous la regardons.

Chandoo (on écrit aussi Kyandoo) est un gros bourg qui n'a rien de bien particulier, au point de vue pittoresque tout au moins ; il doit sa prospérité uniquement à sa situation sur le Gyaing, au point de départ de la route de Kokarit, dont il est le port. Les caravanes qui viennent s'approvisionner dans cette ville et qui ont déjà fait bien des journées de marche quand elles y arrivent pourraient évidemment pousser jus-

qu'ici et supprimer ainsi une manipulation intermédiaire, mais Chandoo subit déjà les températures deltaïques, mortelles pour les montagnards (à Mesot je faisais mettre deux couvertures sur mon lit, c'est à peine si j'en conserve une ici, la plus légère), et nul raisonnement, nul espoir de gain ne pourra les déterminer à s'y aventurer. Quoi qu'on fasse, ils ne dépasseront jamais la limite extrême des terres hautes, laissant à d'autres le soin de faire le trait d'union entre ce point et le fleuve; à chacun son lot. Les Chinois, avec leur sens commercial si développé, n'ont eu garde de laisser échapper cette aubaine et ils ont installé ici d'assez grosses maisons. J'ai vu, dans quelques-unes, des femmes chinoises aux pieds déformés, ce qui est rare hors de l'Empire, car il leur est interdit, je crois, de s'expatrier et elles ne peuvent le faire sans doute qu'en contrebande.

CHAPITRE IV

MOULMEIN, RANGOON

Le Gyaing. — La Salouen. — La brèche de Martaban. — Moulmein. — Embarras d'argent. — Scieries de teck. — La Grande Pagode. — De Moulmein à Rangoon à bord du Rasmara. — Rangoon. — La ville. — La Swee Dagon, métropole bouddhiste. — Légende de sa fondation. — Hindous et Birmans. — Retour à Moulmein, les cherooks. — Retour à Kokarit.

8 novembre.

Le Gyaing proprement dit est formé par la réunion, un peu en aval d'ici, de deux cours d'eau, provenant, l'un du nord, l'autre du sud, qui courent parallèlement aux Devanas-hills et en recueillent les eaux. C'est sur la seconde de ces deux rivières, à une vingtaine de kilomètres en amont de leur confluent, que se trouve l'embarcadère de Chandoo. Elle est en cet endroit médiocrement large, mais déjà profonde ; ses eaux lentes, sans courant, sont sales et chargées de détritus comme celles de toutes les rivières de deltas. Les vapeurs de la « Irawady flotilla C° » remontent toute l'année jusqu'à Chandoo et assurent ses communications journalières avec Moulmein par deux chaloupes, l'une montante et l'autre descendante.

Celle que nous prenons, le « Zimathway », est à roues. Le pont est destiné aux indigènes qui ne paient

que 8 anas, c'est-à-dire environ 0 fr. 70 de notre monnaie, pour le trajet complet qui dure 6 heures. Quant aux Européens, on leur a réservé une sorte de plate-forme, couverte d'un toit très bas, à hauteur des tambours, sans aucun aménagement du reste. Ils paient eux 8 roupies, c'est-à-dire 16 fois le prix de passage des indigènes, mais ils ont le droit, inappréciable sur ces bateaux toujours encombrés, d'y être seuls avec leurs boys et leurs bagages.

Ce service, destiné surtout aux indigènes, n'a pas la prétention d'être rapide, aussi comme la région est très peuplée, les chaloupes font-elles la navette de l'une à l'autre rive, desservant les moindres villages, et il arrive souvent, qu'en dehors des 14 stations réglementaires, on s'arrête encore en rase campagne pour prendre ou déposer des passagers.

Aux embarcadères, des marchandes de fruits, de poissons frits, de riz au sucre et autres friandises indigènes, se précipitent, tendant leurs corbeilles. Elles rient, se bousculent et échangent des plaisanteries avec les passagers. Presque toutes jeunes, elles sont élégantes de silhouette et leurs dents blanches nous sont une nouveauté agréable [1].

Nous voici bien dans une région deltaïque aux plaines inondées et couvertes de rizières, cependant une chaîne de collines, courant parallèlement à la côte,

[1] Les Annamites, les Siamois, les Cambodgiens se noircissent les dents à l'âge où ils commencent à faire usage du bétel, et les dentistes extrême-orientaux ont dû faire fabriquer des rateliers spéciaux pour cette nouvelle clientèle.

nous cache encore la mer. Les berges de la rivière, de plus en plus basses, sont entièrement défrichées et les cultures viennent maintenant jusqu'au bord même. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, elles couvrent la plaine sans interruption : par endroits seulement, des bosquets de manguiers, de tamariniers, à travers lesquels percent les pointes dorées des « stupas », indiquent l'emplacement des villages et des pagodes. De gros massifs calcaires, aux flancs abrupts et nus, à la tête empanachée de verdure, émergent aussi vers le nord, îlots abrupts au milieu de la mer verte des rizières.

Voici que nous entrons dans la Salouen, cette sœur jumelle du Mekhong, descendue comme lui des hauts plateaux Tibétains et comme lui innavigable dans la plus grande partie de son cours. Ici, elle s'est butée, semble-t-il, à cet écran de collines qui nous cachent la mer et a dû s'y ouvrir un passage. Son estuaire, grossi encore de l'Attaran, rivière venue du sud, forme en cet endroit une magnifique nappe d'eau, de cinq kilomètres de largeur, semée d'îles verdoyantes.

La brèche de deux milles par laquelle toutes ces eaux s'échappent vers le golfe est jalonnée au nord par Martaban, à l'extrémité d'un petit contrefort détaché du massif voisin, au sud par Moulmein, bâtie sur le versant occidental d'une ligne de petites collines dont la crête est couronnée de « stupas » et de pagodes. Entre ces deux pointes, un îlot, dont les grands arbres masquent à peine un monastère à la pyramide toute blanche, reste comme un dernier débris de la barrière

renversée par le fleuve. Par delà, il se divise de nouveau en deux bras qui, embarrassés de bancs de boue, mouvants et changeants avec les moussons, enserrent l'île de Bilu.

Nous tournons dans le bras du sud et presqu'aussitôt nous entrons en rade, au milieu d'une quinzaine de grands voiliers et d'un assez grand nombre de barques de mer indigènes aux formes lourdes et peu élégantes.

Aussitôt débarqués, nous partons à la recherche d'un hôtel. Ces établissements sont ici tout à fait éphémères : car, des trois que signale le Murray d'il y a cinq ans, aucun n'existe plus maintenant. Nous nous renseignons à quelques boutiques européennes, et on nous adresse à une Mrs B... qui tient une « boarding-house ». Cette respectable personne veut bien, en effet, nous donner l'hospitalité pour une ou deux nuits, pas plus longtemps, car sa maison tout entière est retenue pour les artistes d'un grand cirque américain dont les affiches couvrent les murs et qui est attendu à Moulmein d'un moment à l'autre. Ces restrictions faites, elle nous abandonne, moyennant 7 roupies par jour, nourriture comprise, une grande chambre sommairement meublée de deux lits de fer et d'une table, sans chaises, car on vient de les emporter pour la salle à manger, mais on les rapportera, nous assure-t-on, après le repas du soir. Nous y serons, du reste prisonniers chez nous : car, sous la vérandah, devant nos fenêtres des indigènes travaillent à des tables couvertes de paperasses; on nous dit, il est vrai, que ce

sont les employés d'un de nos prédécesseurs qui, ayant installé là son « office », l'y a laissé en partant, et on nous conseille sans plus de ne pas nous en préoccuper ; c'est tout simple.

Quels que soient les inconvénients de ce logis, nous devons nous en contenter, d'abord parce qu'il paraît impossible d'en trouver un autre, ensuite parce que nous ne sommes pas en situation de faire les difficiles. Les 150 roupies que nous avait procurées à Mesot le capitaine F... se sont en effet fondues entre les mains de nos coolies et, en vidant mes poches, j'y trouve à peine de quoi payer la voiture qui nous a amenés ici et nous attend à la porte ; il est donc urgent d'aviser, or il se fait tard ; nous nous faisons conduire au plus vite à la Bengol-Bank, la seule, nous dit-on, qui ait une succursale à Moulmeim.

Le cocher nous dépose devant une vérandah encombrée d'indigènes ; un peu au hasard, nous entrons dans une pièce sombre, des moins luxueuses ; là un jeune homme est installé à un bureau, couvert de registres formidables, entre un ratelier, garni d'une demi-douzaine de fusils munis de leurs baïonnettes et de leurs cartouchières, et des casiers appuyés au mur blanc. Cela ressemble à un poste de police plutôt qu'à un établissement financier.

On nous fait d'abord remarquer qu'il est 4 heures, et que les caisses sont fermées ; cependant, sur nos instances, on veut bien examiner notre affaire. Nous demandons à changer des billets de banque siamois ; c'est impossible, la maison n'a aucune relation avec

Bangkok et ne s'en soucie pas ; il en est de même, du reste — que le gouvernement de Sa Majesté Chulalongkorn ne s'en froisse donc pas — pour les coupures françaises. Les chèques sur la banque de l'Indo-Chine et sur d'autres établissements n'ont pas plus de succès ; peut-être consentirait-on à nous escompter ceux qui sont sur des établissements de Calcutta, mais il faut un répondant et nous ne connaissons personne ici. Nous voilà donc pas mal désappointés avec quelques milliers de francs en poche et cependant pas de quoi payer notre dîner.

Voyant notre embarras, le commis veut bien nous indiquer un M. L..., qui serait d'après lui consul de France et, par suite, nous tirerait d'affaires. On nous avait toujours affirmé qu'il n'y avait pas d'agent français à Moulmein, cependant le nom qu'on nous donne est bien celui d'un compatriote et nous commençons à espérer. Vainement du reste, M. L..., qui parle tout à fait couramment notre langue, est anglais, je crois, et consul d'Italie certainement, il nous congédie donc fort aimablement, mais ne peut rien pour nous. Il nous adresse cependant à la « Bombay Burmah Trading Corporation », qui a des intérêts à Bangkok et dont le représentant M. M... est consul du Siam. Vite nous roulons vers le domicile de ce M. M..., son « office » étant sans doute fermé à cette heure tardive ; nouvelle déception, il est absent, à Rangoon, mais reviendra sans doute ce soir, car sa voiture est allée l'attendre au débarcadère.

Nous commençons à être sérieusement inquiets,

que faire ? Nous laissons nos cartes et, pour ne pas avoir à régler notre cocher, nous nous faisons aussi conduire à l'arrivée du bateau. Il y a foule au débarcadère, c'est probablement un but de promenade, beaucoup de femmes et d'enfants, saluts de mouchoirs, embrassades, causeries par petits groupes, cela rappelle la gare de quelque petit trou pas cher à l'arrivée du train des maris. Quand il ne reste plus que nous sur les planches, nous retournons chez M. M... Là tout s'effondre, sa voiture vient de revenir, mais lui n'est pas rentré. Décidément notre sort se précise, ça finira mal.

Comme nous nous consultons sur le parti à prendre, fort penauds en somme, le boy qui avait disparu un instant revient nous disant que M. M...y, le second de M. M... nous fait prier de monter. Cette fois, c'est bien la fin de nos inquiétudes. Ce très aimable gentleman, après avoir beaucoup ri de nos mésaventures, nous change tout de suite un billet de 20 ticaux et nous promet d'arranger les choses demain matin, à son « office », au mieux de nos intérêts. Et voici que notre ciel si obscur s'éclaircit tout à fait ; nous causons devant le whisky-soda traditionnel auquel je n'ai jamais trouvé tant de saveur ; notre hôte nous amène au club et nous garde à dîner, un dîner fort bien arrosé, et voila que cette soirée, si mal commencée et qui promettait de se terminer au poste, s'est passée le plus galamment du monde. Morale — c'est M. M...y qui nous l'a donnée : « Prenez des bons Cook, vous qui voyagez », vous évite-

rez ainsi les ennuis par lesquels nous sommes passés.

Toutes ces allées et venues nous ont permis de voir la ville assez en détail, et elle nous a produit mauvaise impression. La rue principale, parallèle à la rivière, bordée de boutiques chinoises et de « stores » européens, est sale et défoncée ; les façades des maisons sont délabrées, décolorées ; les cloisons en planche des échoppes indigènes sont pourries et lépreuses ; des pans de murs lézardés, des coins abandonnés en terrains vagues achèvent de lui donner l'aspect d'une ville en décadence. Les rues perpendiculaires, qui grimpent vers les hauts quartiers où sont les habitations des résidents européens n'ont pas meilleur aspect, et celles-ci même, quelques-unes exceptées, privées des pelouses bien entretenues qui sont le charme des villes coloniales anglaises, sont loin d'être avenantes et coquettes comme partout ailleurs.

Peut-être cependant, étant donné nos préoccupations de la première heure, devons-nous faire quelque crédit à Moulmein et ne pas nous arrêter sur ces impressions hâtives. Nous aurons toute la journée de demain pour nous mieux documenter.

Comme nous regagnons ce soir, vers 11 heures, la « boarding » de Mrs B..., nous sommes attirés par des lumières et une musique bruyante, vers un théâtre indigène dressé dans un carrefour, en plein vent. Devant les tréteaux drapés de tentures multicolores, stationne une foule silencieuse et attentive, tandis qu'accompagné par le « gamelang », cet orchestre

où dominent les gongs, commun à tous les peuples hindouisés de la Péninsule, un seul personnage, une femme, occupe la scène ; ses jambes sont serrées dans un étroit fourreau de soie qui se retrousse aux hanches par de grands plis rigides, semblables à des ailes ; son torse est moulé dans un corsage collant sur lequel retombent des rangs de perles ; sa figure, fardée au safran, est encadrée de lourds bandeaux de cheveux noirs ; elle danse sans mot dire, avec des poses, des gestes, des enroulements de bras, des mouvements de main souvent gracieux, mais qui finissent par lasser à cause de leur répétition interminable. Nous sommes seuls, il faut l'avouer cependant, à être de cet avis, car la foule indigène bariolée qui se presse là sur les banquettes paraît prendre un plaisir extrême et toujours nouveau à ce monotone jeu de scène devant lequel nous la laissons extasiée.

9 novembre.

Décidément notre première impression défavorable d'hier n'était pas due aux seules mésaventures de la soirée et aux racontars du Murray. Maintenant que nos soucis se sont dissipés grâce à l'amabilité de M. M...y, Moulmein nous paraît bien telle que nous l'avons vue hier.

Les pagodes chinoises ou indiennes, la mosquée de style persan ne suffisent pas, malgré quelques scènes entrevues de l'extérieur, à donner de l'intérêt à cette rue principale que nous avons déjà tant de fois parcourue. La variété des types et des costumes, dans

cette foule qui passe à travers des nuages de poussière rougeâtre, n'amuse l'œil qu'un instant. Tout cela n'est que du déjà vu sans aucune originalité, au moins pour ceux qui ont un peu fréquenté l'Extrême-Orient.

Nous retrouvons ici, en assez grand nombre, sous le nom de « tica-garry », ces sortes de voitures que nous appelons à Saïgon des « malabarres ». Elles sont aussi laides, aussi incommodes et méritent bien l'épithète de « caisses d'emballage ambulantes » que je ne sais plus qui leur a fort justement appliquée.

Alors que Rangoon n'existait pas, Moulmein était une ville très florissante ; mais, depuis le développement si rapide de sa rivale de l'Iraouaddy, son mouvement commercial n'a fait que décroître. Elle exporte encore un peu de cuivre, de plomb et de riz et importe les cotonnades et la bimbeloterie que les chaloupes fluviales d'abord, et les caravanes ensuite, distribueront dans tout le haut pays, mais son commerce vit surtout de l'exploitation des tecks de la moyenne vallée de la Salouen ; si le teck manquait, elle ne serait plus qu'une ville morte.

Les scieries, au nombre d'une quinzaine, dont la moitié appartenant à des sociétés chinoises, sont installées dans le quartier de Wha Phum vers l'aval, sur le bord même de cette branche sud du fleuve qui forme la rade. Nous y avons visité en détail, piloté par notre hôte d'hier, les chantiers de la « Bombay Burmah Trading Corporation » la B.B.T.C., comme on dit ici. On sait que cette puissante Compagnie a

de nombreux établissements au Siam et des intérêts en Birmanie, atteignant une importance telle qu'elle fut la cause déterminante de l'annexion de ce pays par les Anglais. Ses chantiers de Moulmein occupent un espace considérable ; les troncs, flottés jusqu'ici et amenés à la berge, sont tirés de l'eau sur des glissières, équarris, jaugés, découpés, sans presque l'intervention d'aucun ouvrier, avec une précision et une rapidité vraiment saisissante. Du matin jusqu'au soir, sans interruption, des scies tournantes, verticales, horizontales, des rabots, des pinces énormes, des charriots, des poulies, engins formidables mus par la vapeur y manipulent et dépècent les bois ; les copeaux, la sciure volent de toutes parts et dans les réserves s'entassent, sans efforts, les madriers, les planches rabotées et gougées, les voliges, les coins et les planchettes découpées en tuiles qui forment une couverture très légère en même temps que très résistante. Rien du reste n'est perdu, et la sciure elle-même, brûlée dans des fours spéciaux, suffit à produire la vapeur qui met en mouvement toutes ces machines.

Nous avons vu hier, à la Bengol Bank, combien les « offices » anglais étaient dépourvus de tout luxe. Celui de cette puissante compagnie qu'est la B.B.T.C. ne fait pas exception ; j'ai, il est vrai, le plaisir d'y trouver, pendue en bonne place, la grande carte de la mission Pavie, la meilleure, me dit-on, pour l'Indo-Chine, et cela me donne aujourd'hui la satisfaction de transmettre ces compliments à ceux de mes bons camarades qui y travaillèrent, mais elle ne suffit pas

à égayer les murs nus de ces vastes pièces. Si, avec cela, les logements de tous les commis et employés qui sont là attablés devant ces bureaux, dans un cadre aussi inhospitalier, ne valent pas mieux que les chambres de Mrs B..., on comprend qu'ils aient plaisir à se trouver, leur journée finie, après le temps normal consacré aux sports obligatoires, dans le milieu un peu plus confortable du club.

Moulmein a naturellement le sien qui, comme beaucoup dans l'Inde, porte le nom de Gymkana. Il ne dépasse du reste pas le bon ordinaire de ces sortes d'établissements ; on y trouve les principaux journaux du globe sans dictinction de nationalité, et, fort galamment, on y a mis à la disposition des « ladies » des appartements privés et des billards. La population européenne, en majeure partie composée d'Anglais et d'Allemands, y fréquente donc assidûment, sans que toutefois on sympathise beaucoup, à ce qu'il semble, car ces derniers ont ici une solide réputation de rapacité et sont un peu tenus à l'écart. Main-Road, la rue qui longe le port, est aussi le soir, vers 5 heures, le rendez-vous de la société élégante; on s'y rend en voiture, sous prétexte de respirer l'air de la mer, en réalité pour faire voir ses équipages et rencontrer ses flirts.

Tous les cultes extrême-orientaux sont représentés à Moulmein, Bouddhisme du sud et du nord, Vishnouisme, Civaïsme, Islamisme, etc ; leurs rites divers se célèbrent librement à côté les uns des autres, quelle que soit la gêne que certaines cérémonies, particuliè-

rement bruyantes, puissent infliger aux voisins. A leur tour, les religions occidentales y sont venues s'installer, missions évangéliques anglaises, missions bapistes américaines et, longtemps avant elles, la Société catholique des Missions étrangères. Le noyau de leurs fidèles n'est cependant pas ici, toutes ont surtout recruté leurs adeptes chez les Kariengs, qui, habitant des hameaux perdus dans les montagnes, avaient été peu ou point touchés par le bouddhisme et sont, par suite, moins réfractaires aux enseignements du christianisme que les vrais fidèles de Gautama. Un des missionnaires français, le Père de C..., qui est doublement mon compatriote, apprenant que nous étions de passage, est venu nous voir dans la soirée et a bien voulu accepter de dîner avec nous, tout heureux de se trouver, chose rare, nous dit-il, avec des Français. Curé de l'église de Moulmein depuis déjà dix-huit ans, il s'est acquis dans la société anglaise la réputation d'un homme « very populary » et l'estime de tous; il n'a guère ici cependant comme paroissiens que des descendants de Portugais, sang-mêlés qui, pour la plupart, occupent de petits emplois et lui laissent, dit-il, beaucoup de loisirs qu'il consacre, ainsi que sa fortune personnelle, à faire construire sur ses plans une chapelle en ciment armé, qu'il veut plus belle qu'aucune autre en Extrême-Orient. Il n'a rien perdu des enthousiasmes de sa jeunesse et de sa fougue méridionale, mais à se servir constamment de la langue anglaise, l'expression juste en français lui est souvent rebelle, il n'en taquine pas moins la muse et a répondu à notre toast du des-

sert par un quatrain de sa façon qui ne manquait ni d'à propos, ni de chaleur.

Pauvre toast, il s'en est fallu de bien peu que nous ne soyions obligés de trinquer avec l'eau plus ou moins pure que Mrs B... offre comme seule boisson à ses pensionnaires. Quand j'ai, en effet, demandé la carte des vins, l'honorable dame s'est récriée et m'a jeté un « no licenced » indigné. Au plus vite j'ai couru chez les marchands de spiritueux ; mais, l'heure étant passée, aucun d'eux n'a voulu me céder le plus petit flacon de « claret ». Dans les assommoirs, on offrait de me servir tout l'alcool que je pourrais désirer, à condition que je le consomme, là, devant le bar, sur place. La règle doit être draconienne, car pas un bar-man n'a voulu se laisser fléchir. Je suis donc revenu les mains vides et assez furieux, ce que voyant une des jeunes filles de notre hôtesse dénicha enfin fort à propos, dans un coin de desserte, les quelques flacons de bière et la bouteille de champagne qui nous permirent de remplir, à peu près convenablement, nos devoirs d'amphytrions. Je n'en ai pas moins fait vœu de ne plus jamais me plaindre désormais des vexations de la régie française.

Si Moulmein elle-même ne présente rien de bien intéressant au point de vue pittoresque, il n'en est pas de même des collines au versant occidental desquelles elle est adossée.

Tout au sommet, dominant la passe de Martaban, s'élève la Grande Pagode. On y monte par un escalier couvert qui prend naissance en plein cœur

du quartier européen et conduit à plusieurs gradins où s'élèvent des sanctuaires, des logements de moines, toute la série des édifices religieux ordinaires. Couronnant le tout et dégagée de toutes parts, une terrasse rectangulaire supporte le grand « stupa » doré, couronné d'un « thi » aux milles clochettes.

Cette terrasse constitue un point de vue magnifique qui n'est égalé, nous dit Murray, par aucun autre en Birmanie. Je me méfie du Murray, depuis qu'il nous a annoncé trois hôtels, là où nous n'avons trouvé qu'une « boarding-house », mais, pour cette fois, son enthousiasme n'est pas déplacé. Un panorama immense, très vivant et très coloré, se déroule en effet autour de la pyramide centrale. A l'est, les Dewanas-hills forment le fond, masse confuse sur laquelle se détachent les lignes plus sèches des massifs calcaires, puis, en avant de cet écran, depuis l'horizon le plus lointain jusqu'à la grande nappe du barrage, les méandres des cours d'eau se dessinent sur le vert tendre des rizières en lignes scintillantes. A l'ouest, le lacis des eaux bourbeuses se perd dans une brume jaune qui est peut-être la mer, où se fondent aussi les ors du ciel et la teinte neutre des îles marécageuses. Au nord, par delà la brèche, un massif aux pentes herbeuses sur lesquelles on jalonnera bientôt la ligne de Rangoon sépare ces deux tableaux et projette vers la Salouen un contrefort, crêté de « stupas » à l'extrémité duquel les pagodes de Martaban se silhouettent toutes blanches. Vers le sud enfin, c'est la ville elle-même, coupée en damier, serrée entre le fleuve et la ligne de collines

couronnées de « stupas » blancs aux « this » dorés.

Nous avons fait cette ascension au soleil levant, c'est l'heure où toutes les teintes sont ravivées par la rosée nocturne, où les lignes se détachent encore nettement; plus tard, il monte du sol surchauffé comme une buée dorée qui estompe tout.

Pendant que nous admirons le paysage, circulant autour du « stupa », de pieuses Birmanes, agenouillées devant le grand reliquaire, offrent des fleurs et des cierges et prient longuement, prosternées le front sur les dalles. tandis que d'autres, non loin de là, collent dévotement de petits carrés de feuilles d'or sur les grosses cloches suspendues autour de la terrasse. Ces cloches, dont les anses surtout sont d'un travail intéressant, ont une grande sonorité, probablement parce que l'alliage dont elles furent faites contient une assez grande quantité de métaux précieux. La légende, qui colore tout, raconte en effet que, lorsqu'on les fondit les femmes qui assistaient à cette opération, voyant la coulée insuffisante, jetèrent dans le creuset leurs bijoux, leurs chaînes et les gros bracelets d'or qu'elles portent aux poignets, s'acquérant par cette pieuse renonciation des mérites infinis. Chaque jour, maintenant, la voix de ces cloches sacrées redit au Maître la grandeur de leur sacrifice.

Nous ne pourrions quitter Moulmein sans avoir visité Martaban dont le nom revient si souvent dans les chroniques locales. Un petit vapeur qui fait le service toutes les heures nous y a déposés ce soir, puis repris quelque temps après, un peu désappointés. Nous y

avons, en effet, vainement cherché les restes de son ancienne splendeur, si tant est que ce fut jamais autre chose qu'un chef-lieu de « muong » et la résidence d'un petit seigneur tributaire. Une très ancienne pagode sur les murs de laquelle viennent battre les flots de la Salouen, un village d'à peine un millier d'habitants où il ne se fait plus aucun commerce, un nom qui est une déformation redondante du siamois Motama prononcé par des gosiers portugais[1] voilà tout ce qui reste de cette cité autrefois assez considérable pour avoir donné son nom au golfe voisin.

19 novembre.

Nous nous sommes embarqués dès l'aube sur le Rasmara, un steamer à roues de la « British India », qui, doublé par un bateau de même type, fait trois fois par semaine le trajet aller et retour entre le chef-lieu du district d'Amherst et la capitale actuelle de la Basse-Birmanie. Les passagers de classes sont au complet; quant aux ponts, ils sont encombrés d'une foule bariolée de teint et de costume, où l'on pourrait trouver tous les types de l'ethnographie polychrome des ports de cette côte. Ces gens sont du reste entassés, mais non mêlés, ceux de même race s'agglomérant entre eux tout naturellement et formant comme une ligne de campement le long des bastingages. Près de la grille de séparation à laquelle

[1] L'origine serait d'après M. D., un de nos amis de Rangoon, l'expression talaing Mo Thma, qui voudrait dire cap de Pierre.

je viens de m'accouder est assise, au milieu d'un groupe important de ses congénères, une riche madrassi portant le plus complet étalage de bijoux que j'aie jamais vu : elle a, en effet, un anneau d'or à chaque narine et deux perles en pendeloques au cartilage, voilà pour le nez ; quant à ses oreilles, elles sont déformées par un attirail barbare de lourds boutons, chargés de pierreries, suspendus aux lobes, et de petits anneaux qui garnissent tout l'ourlet jusqu'à la racine ; des colliers, des chaînes de grosses boules d'or, creuses, je l'espère pour la patiente, complètent cette étrange parure. Comme elle ne quitte jamais aucun de ces bijoux, on se demande dans quelle position elle peut dormir sans se meurtrir cruellement et on frémit pour elle à l'idée d'un rhume de cerveau.

Nous descendons lentement la rivière, en longeant les scieries de Wha Phum. Le chenal est difficile, peu profond, embarrassé de bancs de boues qui se déplacent facilement, aussi ne cesse-t-on de sonder. Les eaux sont d'un jaune sale et les palettes des roues soulèvent par instants des vagues d'un limon liquide. Les berges se sont abaissées, elles n'ont plus de silhouette distincte et se fondent dans le fleuve et dans la mer. Il nous faut une bonne heure de marche prudente pour franchir ces hauts fonds, alors seulement nous faisons route à bonne vitesse vers le nord.

Le ciel est gris, les eaux restent boueuses, c'est à peine si nous les trouverons claires pendant une heure ou deux avant d'entrer dans les dépôts de l'Iraouaddy. Des vols de mouettes nous escortent,

guettant les détritus qui émergent dans notre sillage et se tenant à portée de Kodak.

Maintenant voici le fond du golfe, nous entrons dans les eaux de l'Iraouaddy et du Littang; une ligne indécise et sans relief, vers laquelle nous allons, se dessine peu à peu à l'horizon.

Nous exceptés, tous les passagers sont Anglais; maigres ou corpulents, ils donnent l'impression de gens en parfaite santé et se tiennent fort bien à table, ainsi que j'ai pu en juger pendant les nombreux repas qu'on fait à bord. Mon voisin surtout, qui doit être une personnalité, car on lui témoigne de grands égards, m'étonne par la prodigieuse facilité avec laquelle il absorbe depuis ce matin les boissons les plus variées et les plats les plus copieux. C'est un gros homme apoplectique et réjoui. Maintenant, couché sur une chaise longue, il continue sa sieste à peine interrompue par le « lunch », il fume sa pipe et lit négligemment un « magazine ». Sur un signe, son boy madrassi, qui est aux aguets, accourt avec une sacoche, lui étale une serviette sur la poitrine, le savonne, se met à le raser et le débarbouille ensuite, sans qu'il ait remué la tête, lâché sa pipe, quitté des yeux son « magazine », indifférent pendant toutes ces opérations aux gestes de son barbier, et continuant à digérer en paix avec la douce sérénitude d'un homme qui jouit de la vie par tous ses biens. Je ne sais si cette manière de faire est commune, j'ai trop peu voyagé pour cela en pays anglais; je dois dire cependant qu'elle ne paraît étonner personne autre que nous; on peut attri-

buer évidemment à l'habitude de la vie d'hôtel le sans-gêne qui consiste à se considérer partout comme chez soi, mais j'ai peine à faire cadrer ce laisser-aller et cette indolence avec l'idée que je me suis faite jusqu'ici des Anglo-Saxons, amateurs de sports, de jeux violents et d'énergie.

On se prépare à descendre à terre.

En bas, sur le pont, les Birmanes, décidément très coquettes, procèdent elles aussi à leur toilette. Elles ont pris, dans les coffrets de fer qui contiennent leurs effets soigneusement pliés, des langoutis de soie aux couleurs foncées et des chemisettes de teinte claire dont elles se sont vêtues, quittant leurs costumes de route devant tout le monde, d'une façon cependant si pudique que le plus sévère des clergymen n'y aurait pu trouver matière à sermon. Ceci fait, assises devant leurs miroirs, occupées à assurer leurs bijoux ou à refaire leurs coiffures, elles rappellent les Japonaises, par certains gestes, avec plus d'élégance, des faces moins plates, des traits moins grossiers.

L'entrée de la rivière est loin de former un paysage enchanteur, le pays est plat et dénudé, sans arbres autres que quelques cocotiers tordus par les vents. Déjà cependant, au milieu de cette plaine monotone, nous apercevons la haute pyramide dorée de la Swee Dagon, la pagode très sainte de Rangoon ; la fumée des steamers sous pression dans le port et celle des hautes cheminées d'usine forment comme un nuage bas qui voile sa base ne laissant percer que sa flèche étincelante. A notre droite enfin une autre « stupa »

blanc indique l'emplacement de l'ancienne Syriam où les Portugais s'étaient établis au xve siècle. Aucun autre édifice, aucun accident du sol n'arrête le regard aux alentours.

Nous voici arrivés au confluent de deux cours d'eau qui, venus de l'est et de l'ouest, se dirigent l'un vers l'autre, pour reprendre ensuite, une fois réunis, leur direction générale vers le sud, vers la mer. Le premier c'est la rivière de Rangoon, l'autre celle de Pegou ; les grandes bouches de l'Iraouaddy sont plus loin, vers l'ouest, dans des régions marécageuses et malsaines. Rangoon est situé à ce confluent même, mais plus spécialement, cependant, sur celle de ces rivières qui porte son nom, des bâtiments d'assez grand air lui forment une imposante façade le long du quai très animé. Sur la rade une trentaine de steamers chargent et déchargent, entourés de jonques et de chalands ; accostées aux warfs et aux berges mêmes, de grandes chaloupes à roues, étroites et fines, sont la flottille fluviale.

Nous abordons à quai, après 9 heures seulement d'une traversée qui s'est faite dans d'excellentes conditions à tous points de vue.

11 novembre.

Rangoon, plus favorisée que Moulmein, a quelques hôtels, dont au moins un très confortable sinon à la portée de toutes les bourses. Celui-ci, élevé sur le « Strand », la grande voie du quai, est tenu par des Arméniens polyglottes qui ont des établissements

similaires à Singapoor et à Penang. L'élévation des prix nous avait d'abord paru exagérée, mais un résident de nos amis nous assure qu'il n'en est rien, tout à Rangoon est horriblement cher : les logements surtout sont à des taux inabordables et si difficiles à trouver, malgré les nombreuses constructions élevées depuis quelque temps, que les nouveaux débarqués doivent faire de longs séjours à l'hôtel avant de pouvoir se caser. Depuis quelque temps, le Lieutenant-Gouverneur a transporté sa résidence habituelle à Remyo, une station estivale de la haute région, où il installera peu à peu toutes les grandes administrations, concentrées jusqu'ici à Rangoon; les fonctionnaires y trouveront une température plus agréable; quant aux commerçants attachés à leurs bureaux, ils y gagneront l'aisance des coudes; il y a donc profit pour tous. Le nouveau consul de France, récemment arrivé, nous annonce que, pour son compte, il a pris les devants et que, laissant ici son chancelier, qui du reste n'aura pas grand'chose à faire, étant donné le manque total d'intérêts français dans le pays, il va se transporter avec sa famille dans la montagne. Je crains fort qu'un pareil exode, s'il était tenté, ne produise dans notre Indo-Chine un formidable tapage.

Je tiens absolument à partir demain pour reprendre la route du Haut-Menam par le plus court et le plus vite possible; les embarras que nous avons eus m'ont retardé au delà de tout compte et je n'ai déjà perdu que trop de temps; je suis donc sur pied de bonne heure, décidé à mettre à profit cette unique journée.

Un jeune Français, M. D..., a heureusement bien voulu se mettre à notre disposition; venu ici presqu'enfant avec Mgr Biguandet, il est actuellement au service du gouvernement anglais comme professeur de pâli; sa connaissance approfondie du pays et son érudition en font pour nous un guide particulièrement précieux qui nous évitera les tâtonnements et les courses inutiles.

Rangoon ne date guère, en tant que ville industrielle et commerciale, que d'une cinquantaine d'années, mais elle était déjà, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, une sorte de cité sainte, un lieu de pèlerinage des plus renommés.

Au temps où le Bouddha prêchait sa doctrine, deux commerçants birmans, de passage dans le pays où il se trouvait alors, furent touchés par ses enseignements, devinrent de ses fidèles et lui demandèrent des reliques. Le Maître leur donna huit de ses cheveux, en leur prescrivant de les enterrer dans un lieu qu'il leur désigna et sur lequel ils devaient élever un « stupa. » Les marchands revinrent chez eux avec ces précieux souvenirs et les offrirent au Roi, qui résolut de rechercher l'endroit désigné et d'y faire bâtir un monument splendide. Il s'informa, personne dans son entourage ne le connaissait; on s'adressa alors aux « Naks » qui sont des génies immortels, mais les premiers qu'on interrogea ne purent répondre, parce que, vieux seulement de quelques millions d'années, ils n'avaient pas une connaissance suffi-

sante des choses. On alla alors trouver un autre « Nak » tellement vieux que ses paupières supérieures retombaient devant ses paupières inférieures sans qu'il puisse les relever, ce qui le rendait aveugle. Il connaissait bien l'endroit indiqué, mais, pour cette raison qu'il était ainsi muré dans la nuit, il ne pouvait le montrer. Les gens du Roi allèrent alors chercher des troncs de palmiers, s'en servirent pour relever ses paupières et, assis à l'emplacement de la Sule Pagoda actuelle, il put ainsi désigner le point où s'élève aujourd'hui la Swee Dagon, après quoi on laissa retomber ses paupières et il redevint aveugle.

Aussitôt le Prince ordonna de se mettre à l'œuvre. On creusa d'abord un lac, puis on enferma les précieuses reliques dans une barque d'or qu'on y fit flotter. Tout autour, on disposa une rangée d'hommes armés qui, par le fait d'un enchantement, devront jusqu'à la fin des mondes faire avec leurs sabres des moulinets continus, enfermant le lac dans un cercle de fer infranchissable. Au-dessus d'eux enfin, on éleva la pagode, qui, toujours agrandie et ornée par les princes birmans, surtout par le Roi Alaunghpra, lequel fut, en 1755, le vrai fondateur de la ville, devint le très intéressant monument, connu aujourd'hui sous le nom de Swee Dagon, que nous sommes allés tout d'abord visiter.

Il s'élève sur une colline artificielle, dont il occupe toute la terrasse supérieure. On y accède par un escalier couvert, formant une sorte de halle où sont installés de ces petits marchands d'objets de piété,

comme on en trouve par tous les lieux saints qui se disputent les visiteurs et les pèlerins, leur proposant les offrandes coutumières, des fleurs, des feuilles d'or, des cierges de cire, etc. Naturellement, les mendiants y sont aussi fort nombreux et nous avons eu quelque peine à nous débarrasser de leurs sollicitations indiscrètes, mais, de guerre lasse, nous avons dû subir les cicerones qui, au débouché, sur la terrasse supérieure, se sont précipités sur nous, marquant nos mains d'une parcelle de clinquant enlevée au front bossué d'une statue du Bouddha, et fleurissant de force notre boutonnière. Ces assommants pille-badauds sont bien de tous les pays, et le métier a l'air d'être ici fort lucratif, car ils sont nombreux.

Le plan de la Swee Dagon est cependant si simple qu'on se passerait facilement de leurs services ; c'est celui de toutes les pagodes birmanes que nous avons déjà vues, à Myawadi, à Moulmein, à Martaban, partout ailleurs. A quelques moulures près et avec des proportions plus considérables, c'est le même « stupa » dont la tige élancée sert de support au « thi » garni de sonnailles ; mais ici la pyramide tout entière est recouverte de feuilles d'or laminées et le « thi », orné de pierres précieuses et de clochettes en or, aurait à lui seul coûté plus de 120 000 francs. La vénération des Birmans pour ce monument est telle que, la foudre l'ayant frappé l'année dernière, ils ont vu là un mauvais présage et font en ce moment une collecte pour le recouvrir, de la base au faîte, d'une nouvelle couche d'or encore plus épaisse. Des niches

à frontons ornés, abritant des statues du Maître, forment ceinture à la naissance de sa partie circulaire qui repose sur un piédestal carré. Celui-ci est peu élevé ; accolés à chacune de ses faces, des pagodons, à toitures superposées en sept ou neuf étages, sont décorés de boiseries finement découpées, de plafonds à caissons où des motifs dorés se détachent sur un fond rouge, de toute une mosaïque de clinquants et de verroteries multicolores qui représente des fleurs, des dragons, grimpe le long des colonnes, s'étend sur les murs et réfléchit partout la lumière étincelante du dehors. D'autres édicules semblables, aussi richement décorés ou tout simplement blanchis à la chaux, très vieux déjà ou pas encore terminés, sont dispersés sans ordre sur le vaste terrain qui entoure le groupe central, fondations pieuses venant s'ajouter à celles qui attestent la dévotion des ancêtres. Constamment, en effet, on en élève de nouveaux, constamment la piété des fidèles répare ou ornemente les anciens ; devant nous, des ouvriers dorent les boiseries d'une corniche, d'autres, plus loin, s'occupent à recouvrir de fleurs de verres les colonnes et le plafond d'un pavillon que fait élever à ses frais un riche commerçant de la ville. Partout s'entassent les statues du Bouddha en bronze, en marbre, en cuivre, en albâtre. Quelques-unes, plus grandes, sont maçonnées en briques et recouvertes d'un stucage doré ; toutes sont d'une facture plus que médiocre et il est remarquable que le sentiment artistique, qui a inspiré ici tant de jolies choses, ait si complètement manqué à ceux qui ont voulu repro-

duire ou plutôt synthétiser la figure de Gautama.

Autour de ces édicules, sur les marches des pavillons historiés, sous les grands arbres qui poussent çà et là se tiennent, comme en une foire perpétuelle, des aveugles qui mendient en chantant et raclant du violon, des diseurs de bonne aventure préparant des horoscopes, des marchands de sirops, de bois odoriférants, de sucreries, de cierges et de fleurs, tous criant et paradant, tandis que, sur des tréteaux voisins, des phonographes font rage, hurlant avec des voix éraillées les airs les plus inattendus. D'un bout de l'année à l'autre, la foule des pèlerins circule intarissable au milieu de ces éventaires, envahit les temples, remplit les nefs, noue un cordon d'adorateurs autour du reliquaire ; pieusement agenouillés sur les dalles, un bouquet et de petits cierges de cire entre les doigts joints, ils se prosternent longuement en murmurant des prières, déposent leurs bouquets sur l'autel, puis collent leurs cierges allumés à quelque porte-torche, et le nombre de ceux-ci est si grand que le pavé de la terrasse est, par endroits, couvert d'une épaisse couche de cire fondue.

Tout ce mouvement, toute cette vie se concentrent autour du grand « stupa » central, le pourtour de la terrasse est plus calme. En suivant le parapet qui la borde, on peut faire un tour d'horizon complet, puisque le tertre artificiel dont elle est le couronnement est le seul relief du sol qu'on trouve bien loin à la ronde ; tour d'horizon sans grand intérêt, du reste, car on ne voit, s'étendant à perte de vue au delà des dernières villas,

qu'une campagne plate et morne. Là, sont, dans un coin plus désert ombragé par de grands manguiers, les tombes de trois officiers anglais tués à la prise de la ville ; elles m'ont paru un peu délaissées et seraient peut-être mieux ailleurs, dans le cimetière où dorment leurs compatriotes ; leur isolement à deux pas de cette foule indifférente a quelque chose de poignant.

Tel est, en somme, ce monument étrange, intéressant par bien des points : le style de ses édicules, la profusion artistique des dorures et des ornementations polychromes, la variété des types humains qui y affluent, l'éclat de leurs costumes et l'atmosphère de fervente adoration qu'on y respire.

A cause de sa situation qui commande la ville, la Swee Dagon est comprise dans l'enceinte des cantonnements militaires; mais il faut en être prévenu pour reconnaître quelques traces de fortifications à l'extérieur et on a mis à cette annexion une discrétion telle que la piété du peuple ne peut en être froissée.

Sule Pagoda, qui marque l'endroit où le vieux « Nak » était assis, lorsqu'on lui releva les paupières, est certainement moins somptueuse, mais elle jouit aussi d'une grande vénération. Elle est située entre la Swee Dagon et la rivière, presque en plein cœur de la ville commerçante. Parmi les édicules qui entourent son « stupa » d'un type un peu particulier, mais non sans élégance, on montre une petite baraque en planches qui contiendrait la statue, grandeur d'homme, du vieux génie. Elle n'est ouverte que le soir, mais les adorateurs y affluent à toute heure, et

nous y avons trouvé trois Chinoises qui, après avoir déposé leur offrande dans une sorte de tronc, allumaient devant la porte close quantité de petits cierges, avec des moues attentives et recueillies.

Il y a peut-être d'autres temples dans la ville, mais ils ont moins de réputation et je n'ai vraiment pas le temps de les visiter, on voit du reste qu'en Birmanie ils se ressemblent tous plus ou moins et leur énumération, ainsi que leur description deviendraient sûrement fastidieuses. Mes devoirs d'archéologue ne m'ont-ils pas déjà entraîné trop loin ?

Les monastères ne sont pas ici comme au Siam enfermés dans l'enceinte des pagodes, ils s'élèvent généralement à proximité, mais quelquefois aussi dans des quartiers séparés, et forment, somme toute, des groupes distincts. Dans ce pays où la foi bouddhique s'est conservée très vivante et très pure, le nombre des moines est considérable, on nous dit cependant qu'un schisme s'est déclaré parmi eux et que certains n'observent plus aussi scrupuleusement les préceptes étroits de la règle; on va même jusqu'à les accuser de quitter le soir la robe jaune, pour se mêler sans contrainte aux joies profanes des laïques. Parmi ceux cependant, et ils sont encore nombreux, qui sont restés fidèles aux enseignements du Maître, il en est qui ont acquis une grande réputation de science religieuse ; ils ont même fait des adeptes parmi les Européens. Le plus connu de ceux-ci est un Écossais, ancien mécanicien, qui est entré dans les ordres, s'est adonné à l'étude des canons pâlis et vit dans un

monastère voisin de la Swee Dagon. Fervent observateur de la règle, il peut être donné comme modèle à beaucoup de moines indigènes et dirige une revue bouddhiste qui est estimée dans le monde savant. Il a eu quelques imitateurs, mais ceux-ci ne furent pas tous aussi convaincus que lui et la plupart n'envisagèrent, en entrant au monastère, que le moyen de vivre dans une aisance relative et une paresse complète; ils finirent tous d'ailleurs par disparaître, sous prétexte de pèlerinages, après s'être constitué un petit magot.

C'est donc autour de la Swee Dagon que s'est formée d'abord la ville d'Alaunghpra, puis plus récemment la cité actuelle, peuplée de plus de 250 000 habitants, qui est la capitale de la Basse-Birmanie. Une ville commerciale se développant sur un terrain plat et sans obstacles, comme celui qui s'étend entre la pagode et la rivière, ne pouvait avoir qu'un plan très simple. De fait ses rues, d'ailleurs larges et aérées, se recoupent en angles droits, les unes orientées est-ouest, les autres nord-sud. Dans tout le quartier des affaires, celui qui est le plus rapproché des quais, les boutiques, les maisons d'habitation, les grands établissements publics ou privés se succèdent sans interruption ; plus loin seulement, dans les hauts quartiers, on commence à trouver les chalets entourés de pelouses et les avenues ombragées où les Anglais des colonies aiment à aménager leur home. Certaines des constructions élevées sur les voies principales veulent être grandioses et ne sont que lourdes et

étranges dans ce pays du soleil. Un des plus importants établissements financiers s'est ainsi installé dans un donjon moyen âge avec tours et machicoulis ; a-t-elle voulu indiquer par là que l'argent des déposants était à l'abri de toutes surprises ? Les Anglais paraissent ne pas vouloir harmoniser leur style architectural, pas plus que leur existence du reste, avec le cadre nouveau des pays tropicaux, de là ces anomalies choquantes qu'on peut constater ici, un peu moins cependant qu'à Bombay où elles sont poussées à l'extrême. Ils se défendent mal en disant qu'ils ne s'expatrient pas pour faire de l'esthétique, mais des affaires, et qu'ils nous laissent à nous ces préoccupations puériles. Rangoon est certainement, à ce point de vue pratique, un des plus beaux fleurons de leur couronne ; née au commerce depuis quarante ans à peine, elle a pris tout de suite le troisième rang parmi les ports de l'Inde, et ses exportations de riz, de pétrole, de teck, atteignent un chiffre considérable, toujours croissant d'ailleurs. Constatons, sans plus, que nous n'avons su nous y créer aucune situation ; ses plus grosses maisons sont en effet anglaises, allemandes ou chinoises ; il y a aussi quelques entreprises italiennes, mais aucune française ; on trouve bien le nom de Foucar dans la raison sociale d'une importante scierie de teck, mais ceux qui le portent sont des descendants d'une famille protestante, expatriée à la suite de la révocation de l'Édit de Nantes, et sont maintenant Anglais ; cela ne laisse pas d'être un peu navrant.

Les guides citent le « parc des lacs » comme une

des curiosités de Rangoon, c'est en réalité une promenade agréable, le seul coin où les gens qui sont enfermés dans la ville des affaires, chaude et poussiéreuse, peuvent aller chercher un peu de fraîcheur et de verdure, mais il n'a vraiment rien de bien pittoresque. Les fameux lacs ne sont, en effet, qu'une série de bassins naturels ou artificiels, reliés par des canaux qui circulent au milieu de pelouses ombragées ; ils auraient été creusés, nous dit-on, pour fournir la terre nécessaire à l'érection du tertre sur lequel s'élève la Swee Dagon, et c'est assurément l'hypothèse la plus vraisemblable.

Les monuments publics de cette cité nouvelle et éminemment utilitaire sont sans intérêt. Nous avons bien vu une cathédrale que sont en train d'édifier les Pères des Missions Étrangères et qui promettait d'être fort belle, mais le terrain sur lequel on l'a bâtie s'enfonce sous son poids et il est à craindre qu'elle ne soit jamais terminée. Le reste ne vaut pas qu'on en parle.

Tout le quartier de la basse ville, celui des comptoirs, des entrepôts et des bureaux, est habité d'une façon constante par la population asiatique très dense. Des Chinois, à tous les degrés de l'échelle commerciale, des Parsis traficants de pierreries, des Japonaises marchandes de sourires, une cohue d'Indiens de toutes couleurs et de toutes les religions s'y sont entassés dans des maisons construites à la hâte, et, si pleines, si étouffantes, qu'elles regorgent et vident chaque soir dans la rue une grande partie de leurs

locataires qui s'installent pour dormir sur le trottoir.

L'Inde surtout envahit la Birmanie. Désolée par des famines périodiques, elle déverse ici des flots de gens à peau noire, à la figure souvent bestiale, aux gestes serviles ou arrogants, et le Birman aristocratique, plus indépendant, plus fier, indifférent au gain, prodigue de son argent, amoureux des plaisirs, fuit devant cette foule marquée de signes mystérieux, devant cette bande d'affamés qui se sont précipités sur son pays, à la suite et dans les bagages des conquérants. Il s'est retiré jusque dans les quartiers extérieurs et réside même plus volontiers à la campagne, mais son amour des plaisirs, des lumières, du brouhaha des fêtes, le ramène, quand le soir vient, aux cafés indigènes qui s'installent alors sur les boulevards. A cette heure, les larges voies populeuses sont particulièrement animées. Tandis que quelques uns installent de véritables campements devant leurs habitations trop étouffées, de toutes les échoppes sortent des tables, des chaises; les boutiques, étroites et sombres, débordent sur le trottoir; les phonographes hurlent dans tous les coins; des jeux de hasard se montent; des camelots font d'interminables boniments et vendent des étoffes à la criée, des marchands de fruits, de liquides, de sucreries, de fritures disposent leurs éventaires, et, à la lueur des lanternes obscurcies par la poussière épaisse que soulèvent les pas des promeneurs, commence chaque jour une fête qui ne se terminera que fort tard dans la nuit.

Attiré là comme le papillon vers la lumière, le Bir-

man conserve cependant, même dans cette cohue, sa réserve dédaigneuse vis-à-vis des Indiens et fréquenterait bien plutôt avec les Chinois. Le petit incident que je vais raconter indique bien à quel état aigu cette animosité est poussée : comme nous descendions du Rasmara, une Birmane fut abordée par un de ces hommes à baudriers qui pullulent dans les colonies anglaises, appartenant à certaines administrations ou à certains services, et entra en discussion avec lui. L'homme, un madrassi à figure de fouine, toucha je ne sais comment la main de la femme qui se mit à l'insulter ; aussitôt un Birman, sortant d'un groupe voisin, bondit sur le madrassi et corrigea d'un coup de canne l'insolent qui s'enfuit du reste sans mot dire. Le fait se reproduit du reste journellement.

Toutes mes sympathies vont, je l'avoue, aux Birmans ; j'aime leur allure décidée, leur physionomie ouverte, ils ont le port et la fierté du paon qui est l'emblème de leur nation ; quant à toute cette racaille venue de l'Inde méridionale, je ne puis, malgré une indigénophilie reconnue, me faire ni à leur figure ni à leurs manières. Ce ne sont là évidemment que des impressions de première heure et il se peut qu'un plus long séjour les modifie ; cependant j'ai déjà rencontré quelques vieux résidents de nationalité anglaise qui ne se cachaient pas pour émettre une opinion identique.

L'Inde n'a pas envoyé ici que ses piaillards enturbannés, on dirait que les corbeaux qui y pullulent les ont suivis ; ils sont maintenant aussi nombreux à

Rangoon que les moineaux aux Tuileries et, le soir à la tombée de la nuit, viennent se percher par centaines sur les grands arbres du jardin de l'hôpital civil avec des croassements lugubres ; triste concert pour les malades.

12 novembre.

A 7 heures ce matin, j'ai repris le Rasmara. Je laisse ici mon compagnon de route, M. Finot, et nous nous disons au revoir, à Paris, en juillet sans doute, lorsque la saison des pluies aura interrompu mes recherches. Nous avons vécu ensemble de nombreuses journées de « brousse » dans la Péninsule, et nos longs tête-à-tête dans les solitudes indo-chinoises nous sont des souvenirs communs inoubliables, ce n'est donc pas sans une certaine émotion que nous nous serrons la main à la coupée et nous nous souhaitons encore mutuellement bon voyage, alors que le bateau a déjà démarré et commence à battre de ses grandes roues les eaux jaunes et comme huileuses.

Nous ne sommes aujourd'hui à bord que trois passagers de classes : un dompteur américain qui accompagne ses lions et ses tigres, un Parsi marchand de pierreries qui dort toute la journée sur ses coffrets, et moi occupé à mettre en ordre mes notes et mes souvenirs.

La mer est calme, le ciel un peu brumeux, la traversée se fait sans incidents, les grands fauves seuls se plaignent ; enfermés dans leurs cages blindées, ils nous ont toute la journée signalé leur présence

par de formidables bâillements et des odeurs pénétrantes.

Le brave Père de C... m'attendait au débarcadère, il veut absolument que je descende chez lui; je m'en défends, à cause de l'embarras que je crains de lui causer avec mes boys, mon attirail de route et les caisses de provisions que j'ai dû faire à Rangoon, mais il insiste si aimablement que je finis par céder. Bien m'en a pris du reste et je lui dois doubles remerciements, car le « Warrens circus » attendu depuis quelques jours est arrivé, et ses artistes ont envahi la « boarding-house » de cette bonne Mrs B... Si cette troupe doit y faire le même tapage qu'elle fit un soir dans un hôtel de Solo, à Java, où je me suis déjà rencontré avec elle, cette paisible demeure ne manquera pas d'être en révolution.

Sur le chemin du presbytère, le P. de C... tient à me montrer une école de garçons, dirigée par des frères des Écoles chrétiennes, et un couvent ouvert aussi par des sœurs françaises, deux établissements qui paraissent très prospères. La petite sœur qui nous fait les honneurs de cette dernière maison paraît tout émue par cette visite rapide d'un compatriote de passage et, si je l'avais écoutée, j'aurais parcouru l'établissement de la cave au grenier. La foi, le dévouement, la naïveté sincère de ces pauvres filles sont ici, où on les entoure cependant d'attentions et de respect, particulièrement touchants.

J'avais deux visites à faire : remercier M. M...y, l'agent de la B.B.T.C., de l'amabilité qu'il avait mise à

nous tirer d'inquiétude le jour de notre arrivée ici, et le « deputy commissionner », chef du district d'Amherst, d'avoir bien voulu donner les ordres qui ont facilité notre voyage depuis Mesot.

J'ai trouvé le premier au club, il sera à Paris l'année prochaine, nous aurons donc, j'espère, l'occasion de lui rendre toutes ses gracieusetés. Quant au « deputy commissionner », il était chez lui, en famille, lisant près d'une table de jardin entre sa femme et sa fille. Malgré l'heure indue, il a bien voulu, en raison des circonstances, me recevoir sans autre cérémonie et m'accorder quelques moments d'entretien. Il est lui-même major de l'armée des Indes, détaché au « civilian service », et cette communauté de situation nous rapprochait un peu plus ; c'était la première fois qu'il m'était donné de pouvoir causer avec un de ces fonctionnaires dont la réputation n'est plus à faire et j'en ai rapporté l'impression, en ce qui concerne tout au moins le chef du district d'Amherst, qu'elle n'était nullement usurpée.

Ces devoirs de politesse remplis, j'étais tout à mon hôte, qui du reste avait tenu à m'accompagner, afin de me prêter le secours de sa parfaite connaissance de la langue anglaise, ce qui m'a permis de constater combien il était vraiment estimé par tous ces Messieurs, bien qu'ils appartiennent à la religion réformée. Ce brave Père me fait fumer un nombre considérable de « cheerooks », dont il a toujours ses poches bourrées et dont il veut à toute force remplir mes cantines. Ce sont des cigares fabriqués ici même avec des tabacs

indigènes, très fumables, même les plus communs, et d'un bon marché inconnu en France, car on en a cent pour une roupie, soit 1 fr. 40 de notre monnaie. On en allume donc dans la journée autant qu'ailleurs des cigarettes ; il y en a de toutes les tailles, depuis les « cinq minutes », comme les appelle le Père jusqu'à d'énormes rondins qui m'ont rappelé certains « sucres de pommes » de ma jeunesse. Hommes, femmes, enfants, tous les indigènes fument ici, depuis le matin jusqu'au soir, mais les femmes usent plus spécialement de cigares qu'elles fabriquent elles-mêmes, sortes de gros rouleaux de tabac haché et mêlé avec des râclures de bois aromatiques qu'elles enveloppent d'une stipe sèche de bambous ou d'une feuille d'arbre. On voit que la ligue contre l'abus du tabac a, en Indo-Chine, un magnifique champ d'action, sans trop de chances de succès, il est vrai.

De cheerook en cheerook, nous arrivons à l'heure du dîner que le bon P. a tout spécialement recommandé à son cuisinier, un Madrassi, en lui disant de nous donner tout ce qu'il aura pu trouver de meilleur. Ces paroles imprudentes ont-elles affolé le pauvre diable? Je ne sais, mais il est certain que son repas se compose uniquement d'une série de carrys qu'il nous sert l'un après l'autre au grand désespoir du P. de C... qui éclate en reproches à chaque service dans tous les dialectes de sa connaissance. La scène est renouvelée d'Esope, mais le Madrassi, loin d'avoir l'esprit du fabuliste, ne sait que répondre et s'effondre de plus en plus ; il faut que le vieux Nhung, mon

ordonnance tonkinois, s'en mêle et remette les choses au point. Le P. est tout étonné de son allure militaire, de son intelligence, et ne cesse de le donner en exemple à son pauvre diable d'Indien qui décidément ne peut se remettre de l'accueil fait à sa cuisine. Sa mine est si piteuse que je finis par en rire et le P. avec moi, tout en faisant honneur aux divers carrys que j'aime du reste beaucoup. Il n'est orage qui se dissipe et minuit nous a surpris à causer de nos familles, de la France, du coin de Lozère où il est né, de toutes les choses qui nous sont chères.

13 novembre.

Aujourd'hui dimanche, à 6 heures, on sonnait la première messe, dans la petite chapelle que doit remplacer l'église dont les premières assises sortent déjà du sol. A l'appel de la cloche arrivent les fidèles, types archaïques de tenue et d'allure, descendants ultra-métissés des Portugais qui fréquentèrent ce port, il y a des siècles. On sent qu'ils se raccrochent désespérément à cette origine, qui les élève, croient-ils, au-dessus des indigènes, et qu'ils s'efforcent de vivre dans un décor en rapport avec leurs prétentions. Les hommes portent le chapeau haut de forme et la redingote, du linge très blanc souligne le ton foncé de leur teint. Quelques femmes sont en costume européen, mais quels costumes ? La plupart d'entre elles, cependant, sont revenues aux vêtements indigènes si commodes, si seyants, qui ne

soulignent pas l'épaisseur de leur taille indemne de la torture du corset. Toutes se coiffent, en entrant dans l'église, d'une mantille en tulle noir brodé, qu'elles apportent soigneusement pliée sur leur bras : tradition vraiment charmante, legs de ces aïeules de par delà les mers qu'elles ne connurent pas cependant.

Le Père de C... insiste pour que je remette mon départ à demain. Qu'est-ce, me dit-il, qu'un jour de retard sur les quatre ou cinq mois de route qu'il vous reste encore à faire ? Je refuse à regret, car je sens que je lui fais vraiment de la peine, mais il y a en voyage tant de « vela jut » inévitables, qu'il faut, si l'on veut arriver à quelque chose, ne se laisser arrêter que par eux. Je l'ai donc quitté sous le porche de la chapelle au moment où il allait commencer la grand' messe, pour courir à l'appontement des chaloupes où mes bagages, qu'on a chargés sur une charrette à bœufs, devraient déjà se trouver.

Quand j'arrive, le bateau va partir, mais je ne vois là ni mes boys, ni mon interprète. Très aimablement un des employés birmans de la compagnie me rassure ; c'est lui qui est chargé de donner le signal du départ et il ne le fera que lorsque tout mon convoi, bagages et personnel, sera arrivé. On les cherche de tous côtés et on les trouve enfin à l'appontement des bateaux de Rangoon où le madrassi du P. avait, dernier exploit, tenu absolument à les conduire. Il en résulte une bonne demi-heure de retard que nous rattraperons facilement, me dit mon Birman tou-

jours plein de complaisance, en m'installant dans le compartiment réservé aux Européens où je suis seul.

De fait nous arrivons à l'heure fixée à Chandoo, et, à la nuit tombante, je suis au « bungalow » de Kokarit.

CHAPITRE V

DE KOKARIT A BANGKOK PAR LES ANCIENNES CAPITALES SIAMOISES

Kokarit. — Combat contre un paon. — Difficultés pour recruter des coolies. — Thinganinung. — Le heurt futur des Hindous et des Chinois. — Myawadi. — Mesot. — Les fureurs de la Melamao. — Un orage dans le Chong Keb. — Raheng. La fête des lumières. — De Raheng à Sukkhothai en charrettes à buffles. — La ville de Rama Komeng. Les ruines. — Muong Thani. — Le Menam Yom. Dîner cosmopolite. — Sawankalok. — Saxanalai. Les rapides. Le grand Prang. — Les fours à porcelaine de Thao Thurien. — Pixai. — Le Menan occidental. — Phitsanulok. Un pieux fonctionnaire. — Paknam Pho. — Nakhon Sawan. — La descente du grand fleuve. — Bangkok.

14 décembre.

Sur sa demande, j'avais télégraphié de Rangoon au « subdivisionnal officer », pour qu'il réunisse à temps voulu les coolies qui me sont nécessaires. Je les demande en vain ce matin à toutes les portes, on m'amène un par un quelques Indiens étiques, flageollant sur leurs jambes et qu'on a dû tirer de l'hôpital ; il est impossible de recruter maintenant des Shans, qui sont tous employés aux travaux des moissons. A 10 heures, mes hommes sont à peu près tous là, mais il est vraiment trop tard pour se mettre en route et je dois remettre mon départ à demain, on ramène

alors les coolies dans les bureaux du district où on les gardera à vue, car, me dit le « subdivisionnal officer », on ne trouve personne pour faire ce service de bonne volonté, surtout parmi les Indiens, qui prennent la fièvre des bois dans la montagne et reviennent souvent fort malades de ces tournées.

Les deux Tonkinois que j'avais laissés ici pour garder mes chevaux m'ont tout l'air d'avoir utilisé joyeusement leur temps ; le cuisinier, qui est un opiomane, a dû passer ses journées dans une fumerie, et le palefrenier, qui est joueur comme les cartes, n'a pas dû quitter les tripots. Ils m'arrivent assez penauds, les poches vides et ayant même eu le toupet d'aller « taper » le chef du district.

Comme j'employais ce soir mes loisirs forcés à revoir la pagode et à dessiner quelques « cheddi » d'une silhouette intéressante, j'ai failli être victime d'une singulière aventure. On sait que le paon est l'animal sacré de la Birmanie : les armes du roi les anciennes monnaies étaient marquées au paon ; on élève par suite souvent quelques-uns de ces animaux dans certaines pagodes, où ils errent en liberté. J'étais donc devant la rangée des édicules, fort absorbé dans mon travail ; lorsqu'un superbe mâle se précipita sur moi, s'accrochant à ma manche, et se mit à frapper mon casque à grands coups de bec ; en secouant le bras, je le fis tomber à terre, mais il revint à la charge encore plus furieux, jusqu'à ce que, l'ayant une seconde fois rejeté, je pus lui asséner un vigoureux coup de canne qui le mit en fuite, tout hérissé de fureur.

Sans mon casque, j'aurais pu craindre pour mes yeux. Nous formions certainement dans ce corps à corps un groupe des plus pittoresques, mais je ne tiens cependant nullement à passer à la postérité dans cette attitude.

15 novembre.

Il faut croire qu'on a fait mauvaise garde dans les bureaux du district, car ce matin on ne m'amène plus que deux coolies, les autres se sont enfuis pendant la nuit, tous les policiers de l'endroit courent, paraît-il, après eux. A 8 heures, on en a réuni 9 et le « subdivisionnal officer » me conseille de partir sans plus attendre avec ceux-là, me promettant de m'envoyer ensuite le reste de mes bagages sous la conduite de l'interprète. Je me mets donc en route, mais non sans appréhensions.

Un agent de la B.B.T.C., qui a couché hier dans le « bungalow » et fait route aussi pour Mesot où il va régler une question de vol d'éléphants, part en même temps que moi avec un convoi de bœufs porteurs. Ne devant être absent que quelques jours, il a pu arrimer tout son bagage dans les paniers cylindriques aves lesquels on les charge, mais il sera réduit à ne faire que de petites étapes et n'arrivera à Thinganinung que demain.

Cette chaîne des Dewanas est en somme facile à franchir, plus encore même au retour qu'à l'aller ; j'ai pu gravir aujourd'hui presque toutes les côtes à cheval et n'ai mis pied à terre qu'aux descentes. Il n'y a, d'ailleurs, tout compte fait, que sept heures de marche effec-

tive entre Kokarit et le « bungalow » de Thinganimung où je couche ce soir, c'est-à-dire 27 à 28 kilomètres par le sentier que j'ai suivi. La nouvelle route qui sera carrossable aura un développement de 21 milles, c'est-à-dire allongera le trajet d'un bon tiers : dans ces conditions, comme je le disais, il est à craindre qu'elle ne soit guère pratiquée par les indigènes qui, indifférents aux mauvais pas, coupent toujours au plus court. Ainsi feront, certainement les caravanes yunnanaises, comme celle que j'ai trouvée aujourd'hui à la halte du déjeuner, qui vont toujours droit devant elles avec leurs petits chevaux nerveux au pied si sûr. J'ai profité de cette rencontre pour faire mettre aux miens ces fers doux si commodes dont les « ma-fou » ont toujours ample provision et avec lesquels leurs bêtes passent partout.

Autant que j'en puis juger par ces deux traversées, les Dewanas constituent dans cette région une chaîne, d'une hauteur moyenne de 5 à 600 mètres, qui, avec ses contreforts, couvre une largeur d'environ 12 kilomètres. Elle est formée par des mouvements de terrain excessivement tourmentés et creusés en tous sens de ravins profonds. Les cimes, les pentes sont couvertes de hautes futaies et feutrées d'une végétation luxuriante. Le soleil ne pénètre jamais dans le fond de ces ravins escarpés où les détritus végétaux s'amassent et pourrissent, engendrant les miasmes fiévreux qui empoisonnent toute la région. Une nourriture substantielle et l'emploi de la quinine préventive sont, je crois, des moyens efficaces de résister à leur atteinte,

et la mortalité, qu'on accuse chez les coolies indiens qui s'y aventurent, provient, selon moi de ce qu'ils s'alimentent d'une façon insuffisante, mettant de côté la plus grande partie de leurs salaires pour je ne sais quel trafic. Il faut aussi compter avec l'abaissement de la température nocturne, maintenant assez sensible et contre laquelle ils ne prennent aucune précaution.

Quoi qu'il en soit, il est certain, et je m'en aperçois, qu'ils mettent la plus mauvaise volonté à prendre la route de Mesot. Comme pour leur donner raison, je n'ai du reste entendu parler que de fièvre toute la journée. Mon cuisinier, que j'ai trouvé malade à mon retour de Rangoon, ne pouvait plus ce matin mettre un pied devant l'autre. J'ai dû le hisser sur un cheval et le faire tenir, tant bien que mal, en selle. Il a déliré tout le long de la route, mais, comme ma pharmacie était restée en arrière, je n'ai pu lui être d'aucun secours. Un peu après la halte du déjeuner, j'ai en outre rencontré une vingtaine de bonzes avec trois ou quatre vieilles Laotiennes et quelques hommes qui s'étaient arrêtés en haut d'un raidillon. Deux de ces femmes s'étaient couchées à terre, incapables de faire un pas, en proie à des accès très violents. Le chef des bonzes me voyant passer est venu me demander des médicaments et je n'ai pas pu lui rendre ce service par la même stupide raison que ma cantine était je ne sais où ; à défaut d'autre chose, quelques vigoureux massages et une infusion de thé bien chaud additionné de rhum ont cependant déterminé une exsudation qui a paru soulager ses malades. Et voici qu'à voir cette suite d'ac-

cidents, j'ai peur maintenant qu'il n'en arrive autant à mon interprète et à celui de mes boys qui sont restés en arrière avec les bagages. S'ils sont partis très tard, ce qui est probable, ils devront coucher en forêt, et alors tout est à craindre ; or je n'ai plus guère espoir de les voir arriver ce soir, car il est 9 heures, et ils ne sont certainement pas en route par la nuit noire qu'il fait.

16 novembre.

Successivement, l'employé de la B.B.T.C. avec son convoi de bœufs, mon interprète, mon palefrenier et les bagages laissés en arrière arrivent à Thinganinung. Ceux-ci n'ont pu quitter Kokarit que hier au soir, vers 3 heures, et les coolies, profitant de mon absence, se sont arrêtés presque aussitôt après sans écouter mon interprète. Le palefrenier est à son tour pris de fièvre, je distribue de la quinine à tout le monde, mais ne puis songer à me mettre en route, il est trop tard.

17 novembre.

A 8 h. 30, ce matin, nous arrivions à Myawadi, j'ai essayé de passer la frontière, mais il a été impossible de conduire les coolies plus loin, je vais donc perdre encore une journée ici, car ceux que je fais demander à Mésot n'arriveront sans doute que demain. En attendant, je paie et licencie toute ma racaille d'Indiens ; j'ai utilisé pas mal de porteurs en Extrême-Orient, mais je n'en ai jamais trouvé d'aussi désagréables, d'aussi arrogants, d'aussi peu complai-

sants et en même temps d'aussi avides. Deux d'entre eux, pourtant grands et paraissant solides, avaient traîné tout le long de la route, s'arrêtant à chaque pas comme écrasés sous une charge trop lourde. Je ne les avais pas quittés, autant pour les faire remplacer, si c'était nécessaire, que pour qu'ils ne restent pas trop loin en arrière, mais comme on arrivait en vue du « bungalow », un des deux, prenant à lui seul la charge, la mit aisément sur sa tête et partit au galop devant moi, en riant aux éclats de la comédie qu'ils avaient jouée. Il est vrai que, si quelques-uns sont capables de ces tours de force, la plupart sont étiques et ne trouvent de vigueur que pour réclamer leur paye.

Comme j'avais rejoint ce matin l'employé de la B.B.T.C. et que nous cheminions ensemble, nous avons croisé, assis au bord de la route, un beau vieillard, type d'Indien très foncé de peau, drapé d'étoffes blanches. Mon compagnon, qui réside dans les Indes depuis vingt-huit ans et connaît quelques-uns des dialectes usités dans le nord de la péninsule, l'a interrogé non sans difficultés, car ils ont été longtemps à trouver un terrain d'entente. Cet homme serait donc venu à pied, tout seul, de la vallée du Swa qui est aux frontières de l'Afghanistan ; il n'a pas un liard en poche et ne parle guère que le « pastre », un dialecte que seuls quelques anciens « siks » connaîtraient ici. Il s'en va, dit-il, tout droit vers l'est. A quel mobile obéit-il? Vers quels mystérieux rendez-vous marche-t-il? Les imaginations romanesques auraient beau jeu à broder sur ce thème, et j'avoue que je me suis

pris, assez frappé par cette rencontre, à vagabonder dans leur domaine.

Un peu tassé en selle, sans préoccupation au sujet des chevaux qui ont le pied sûr, on se laisse aller facilement à rêver pendant les longues heures de route, lorsque le paysage monotone n'attire pas le regard et mure la pensée, dans la seule compagnie des souvenirs. Alors cet homme, qui n'avait du reste ni l'allure ni la tenue d'un mendiant, m'a paru tout à coup comme le symbole de l'Inde, marchant de nouveau à la conquête de la péninsule transgangétique. En lui se personnifiaient toutes ces bandes d'affamés, chassés de leur terre natale par une succession inouïe de disettes et de fléaux, qui viennent, insinuants et rusés, refouler des populations que de longs siècles de bien-être ont rendues inaptes à la lutte. Il était le précurseur de ceux qui, récemment débarqués à Moulmein, s'avancent maintenant jusqu'à Kokarit, bientôt franchiront les montagnes, devraient-ils les semer de cadavres, et finiront, leur tribut de morts payé aux divinités barbares qui les conduisent, par envahir le bassin même du Menam. Où s'arrêtera cet exode? L'élément chinois et les races chinoisées sont évidemment assez fortes pour lui résister, mais les autres devront s'affilier à elles pour ne pas être submergées par le flot noir des sectateurs de Çiva. Voilà le drame ethnique que m'avait suggéré la rencontre de ce mystérieux personnage et que je construisais encore dans ma pensée, lorsque nous sommes arrivés au « bungalow » de Myawadi.

Or voici que nous avons trouvé là, au débotté, un jeune employé des chemins de fer siamois, qui se rendait à Moulmein pour embaucher des coolies, les Chinois qu'on avait employés jusqu'ici étant, nous dit-il, insuffisants ou plutôt trop difficiles à conduire ; cela ne semblait-il pas préciser mes conceptions de tout à l'heure et annoncer l'avenir tel que je le prévoyais?

18 novembre.

J'ai pu ce matin repasser la frontière et regagner ma « sala » de Mesot. J'apprends là que le gouvernement siamois a donné l'ordre au capitaine F... de m'accompagner dans toute ma tournée du nord jusqu'à mon retour à Nakhon Sarvan, j'en suis enchanté, car il me paraît être un agréable compagnon et j'espère que sa présence aplanira bien des difficultés. Ces officiers danois, employés dans la gendarmerie siamoise, ne commandent pas effectivement, comme je l'ai dit, les diverses unités auxquelles ils sont attachés, mais paraissent plutôt avoir un rôle de direction, d'inspection permanente. Celui-ci, qui est spécialement chargé de la compagnie de Nakhon Sawan, vient de recevoir l'ordre de visiter, tout en m'accompagnant, les divers détachements du « monthon » de Phitsanulok qui est voisin et qui n'a pas encore d'officier européen. Il me demande de ne partir que demain, car il a certaines questions à traiter avec l'agent de la B.B.T.C., au sujet de vols d'éléphants dont cette Compagnie aurait été victime. Il paraît qu'ils se renouvellent assez fréquemment et le plus clair des

occupations du capitaine F..., la cause principale de son envoi dans ce trou reculé de Mesot, est cette question d'autant plus épineuse que les puissantes sociétés de teck sont parties dans ces affaires.

Pendant mon absence, les éléphants qui nous avaient amenés jusqu'ici et sur lesquels je comptais, non seulement pour transporter mes bagages, mais encore pour faire reposer mes hommes, un peu fatigués par la route qu'ils ont faite à pied et par les fièvres des Dewanas-hills, ont été rappelés à Raheng ; je devrai donc me contenter de coolies et des quelques chevaux que je pourrai recruter ici. Comme je sens un peu de résistance chez les autorités locales, et pour éviter de nouveaux retards, j'exhibe cette fois la lettre du Prince Damrong qui fait merveille et met un terme à toutes les hésitations. Je ronge mon frein cependant et le petit incident survenu dans la soirée, un bonze surpris par un mari pas content en conversation intime avec sa femme ne suffit pas à me faire oublier tous ces retards. La chose est pourtant grave au Siam à cause surtout du caractère religieux d'un des complices ; celui-ci ne s'en tirera pas à moins de trois ans de prison, nous sommes loin, comme on voit, des 50 francs d'amende qui paraissent être chez nous le taux adopté pour les accidents de ce genre.

19 novembre.

Nous nous sommes arrêtés ce soir pour bivouaquer sur les bords du Nam Dip, afin de couper d'une façon plus rationnelle l'étape de Mesot à Palot. Le

démarrage a du reste été fort long. Les Shans et les Laos ne sont pas gens matineux ; ils n'aiment pas à voir lever l'aurore et ne sortent guère de leurs cases que lorsque le soleil a dissipé les premiers brouillards. On me les a amenés, pour ainsi dire, un par un et le partage des colis ne s'est pas fait sans contestations. Les premiers arrivés se sont emparés des objets les moins lourds, les moins embarrassants, se composant facilement une charge avec une natte et une marmite, manière de faire qui laisse aux retardataires des paquets invraisemblables ; il faut alors intervenir et faire tout recommencer; les autorités communales, le « kamnan » en tête, ont dû s'en mêler, tout a fini par s'arranger non sans rires et sans quolibets et ils se sont enfin mis en route ; mais, étant resté un instant en arrière pour prendre congé de l'agent de la B.B.T.C. avec qui je voyageais depuis Kokarit, je trouve, sur mon passage toutes les charges échelonnées devant les cases, d'où les porteurs à mon arrivée sortent en riant suivis de leurs femmes, empaquetant les provisions de route qu'ils viennent de prendre; et alors seulement ils partent d'un pas allègre tirant de larges bouffées de leurs cigarettes au tabac aromatique.

J'ai pu monter mon personnel sur les trois ou quatre bêtes de selle qu'on a pu trouver ici, chevaux ou juments, mais j'ai de grandes inquiétudes pour mon cuisinier. Je puis déjà le compter comme déchet et je me demande si je ne devrai pas l'évacuer de Raheng sur le delta. Ce Tonkinois que j'avais trouvé

à Bangkok où il s'était échoué, Dieu sait après quelles aventures, y vivait le plus souvent d'expédients, ce qui n'a jamais fait les bons tempéraments, et fumeur d'opium avec cela, il ne se relève pas des accès de fièvres qu'il a depuis Kokarit, malgré la quinine que je ne lui ménage pas et les reconstituants dont je dispose. Il semble qu'il se soit déclaré chez lui une poussée subite de cachexie, sa face est enflée, ses jambes n'ont plus que la peau et les os, il ne tient plus debout et mange à peine, tout le long de la route il chancelle sur sa jument et ses jambes ballottent le long des étrivières ; aujourd'hui encore, il a cependant fait l'étape tant bien que mal, ce soir même il se croit un peu moins perdu qu'hier et paraît reprendre courage.

D'ailleurs la montée du Phra-Vo depuis Mesot est vraiment tout à fait facile, il n'y aurait qu'à déblayer le sentier pour en faire une route carrossable. Les fondrières se sont asséchées depuis notre passage et nous avons pu faire toute l'étape sans mettre pied à terre.

Nam Dip veut dire « eau crue », je ne vois pas bien les relations qu'il peut y avoir entre cette appellation et la légende suivante qu'on vient de me conter, c'est le secret sans doute de l'esprit nébuleux des montagnards de ce pays. Ce ruisseau sort des rochers calcaires que nous venons de contourner, par une ouverture pas plus grosse que les deux poings. On ne sait quel génie habite cet antre minuscule, mais il a une profonde horreur des femmes, aussi les

hommes peuvent-ils se baigner impunément dans le Nam Dip ; mais, si une d'entre elles y pose par aventure seulement le bout du pied, les eaux cessent de couler et le lit reste à sec jusqu'à ce qu'elle se soit retirée ; aussi a-t-on soin de disposer des pierres au point de passage, afin que celles qui voyagent puissent éviter de froisser le susceptible gardien de ces rochers. Ainsi l'imagination des « thai », hantée malgré leur foi bouddhique par les vieilles croyances de leurs ancêtres, peuple les montagnes, les plaines, les rivières et les forêts d'êtres tout puissants, fantasques et mystérieux.

20 novembre.

Nous nous sommes réveillés ce matin avec une température de 16 degrés au-dessous de zéro ; aussi tout le monde est-il assez long à se dégeler, à sortir de sous les couvertures et à recommencer le travail de Pénelope du paquetage des charges. Pendant que tous s'y mettent enfin assez mollement, je remarque un des conducteurs de chevaux de louage qui est étrangement tatoué : outre le caleçon aux dessins bleus, marque traditionnelle des gens de sa race, il a le dos et la poitrine complètement illustrés de dessins, de devises, de carrés magiques qui font ressembler son buste à un mur de corps de garde, sans qu'il sache d'ailleurs ce que tout cela peut bien signifier, comme s'il s'était offert aux aiguilles de l'opérateur par simple passe-temps ; il n'en tire aucunement vanité.

Nous atteignons rapidement le point culminant du

Phra-Vo et de là nous voyons distinctement devant nous, éclairée par le soleil qui se lève derrière cet énorme écran, la silhouette du Chong Keb. Sa ligne de faîte, à peine dentelée par quelques crans de scie, est bien nettement horizontale ; trois ou quatre chaînons parallèles qui s'étagent en avant de la masse principale se nuancent du vert sombre au violet clair, à mesure qu'ils s'éloignent, tandis que plus bas les vallées, les ravins sont voilés d'une fumée blanche, qui traîne par lambeaux et que déchirent çà et là des pitons boisés, des croupes de collines couvertes de futaies géantes.

Comme nous descendons le versant sur une pente assez rapide, nous tombons à quelques pas de là sur un convoi de bœufs porteurs qui a bivouaqué près de nous et dont toute la nuit nous avons entendu les sonnailles ; devant nous ils se pressent, se bousculent, s'effarent, quittent la sente frayée pour passer à travers bois où les paniers cylindriques de leurs charges s'accrochent aux troncs. Leurs conducteurs les calment de la même onomatopée hé ! hé ! indéfiniment répétée, les ramènent, redressent les bâts sans cris, sans impatiences, comme on fait une chose coutumière.

Nous trouvons Thin Tok bouleversé. Depuis notre passage, la Melamao a fait des siennes. Une poche d'eau formidable est venue se crever sur un des pitons du Chong Keb ; pendant la nuit, le torrent s'est subitement enflé, montant de 7 à 8 mètres en quelques minutes et débordant de droite et de gauche sur une

largeur de plus de 500 mètres. Dans cette zone, tout a été dévasté par le courant de foudre, les arbres centenaires ont été renversés et roulés vers l'aval, vingt-deux cases, presque tout le hameau, enlevées, les jardins ravagés, le sol labouré dénivelé, couvert de graviers et de sable. Au matin, le torrent était rentré entre ses berges, après quelques heures de folie qui ont couté la vie à deux pauvres enfants entraînés avec les débris de leurs maisons. La vue de ces ravages est poignante et cependant tout cela n'impressionne plus l'esprit futile des Laotiens ; sur l'emplacement même de sa maison disparue, une femme nous décrivait en riant cette scène tragique et tout près de là, dans la pagode, bonzes et laïques sont fort occupés à fabriquer des pétards et à orner de papiers multicolores de petites constructions en bambous, destinées à quelque fête prochaine.

Tout à fait revenue de ses colères, la Melamao ne nous a donné aujourd'hui aucun embarras, nous l'avons traversée très facilement a gué et avons déjeuné sur la rive droite, au milieu des grandes jonchées d'arbres de la nuit terrible. Peu après, nous croisons une nouvelle caravane, celle-ci comprend une cinquantaine de bêtes, chevaux ou mules, conduites par trois « mafous » yunnanais qui, accroupis sur des bâts vides, leurs immenses chapeaux en forme de rondaches jetés sur les épaules, nous regardent flegmatiquement passer en fumant leurs longues pipes. En tête du convoi, deux jolies bêtes, aux harnais ornés de pompons et de grelots, donnent l'allure.

21 novembre.

La montée du Chong Kheb par la pente occidentale ne serait qu'un jeu pour des chevaux plus robustes que le mien. Ils franchiraient facilement les trois raidillons où j'ai dû mettre pied à terre pour épargner la pauvre bête qui n'est pas habituée à de pareilles courses. Sans nous arrêter au col étroit et sans vue, nous sommes venus déjeuner sur le versant oriental, au pied des premiers gradins de la descente, aux sources mêmes du Metho. Il y a là un vallon ravissant, couvert d'une herbe rase et ombragé de grands arbres, mais on ne s'y arrête jamais pour passer la nuit sans être en nombre, car il est hanté par les tigres et de fait je n'y remarque aucune de ces traces que laissent les convois de bœufs, bivouaquant dans les lieux de halte voisins.

L'orage qui a dévasté la vallée de la Melamao a fait rage sur ce versant de la chaîne. Le sentier que nous avons suivi, il y a quelques jours, est maintenant méconnaissable : la piste a été enlevée sur tout son parcours, des arbres géants, culbutés par centaines les uns sur les autres, barrent le passage, mêlant leurs branches et leurs racines tordues et déchiquetées ; maintenant, de grandes plaies rouges, ouvertes dans le flanc des pentes, indiquent les endroits d'où ils ont été arrachés. Des éboulements considérables ont éventré la montagne, les plus minces filets d'eau sont devenus torrents et ont charrié des masses de terre et de rochers. Ce Metho, que nous avons tant de fois gué é

et dont les bords étaient couverts d'ombrages et de verdure, coule aujourd'hui au milieu de bancs de sable et de blocs prismatiques, dont les arêtes sont à peine arrondies et qu'il n'a plus la force de pousser jusque dans la vallée. Il a dû se passer ici, pendant quelques heures, des choses terribles ; un convoi, malheureusement engagé dans cet étroit couloir que les arbres et les rochers entraînés par les eaux furieuses balayaient, eût été perdu, hommes et bêtes, écrasé par les avalanches de terre, par la chute des arbres ou broyé dans les remous, au milieu de l'obscurité la plus profonde.

Les caravanes, cependant, ont recommencé à tracer une nouvelle piste au milieu de ce chaos, et des coolies réparent péniblement la ligne télégraphique qui est à terre sur des kilomètres de parcours ; mais longtemps encore, les troncs amoncelés des grands arbres resteront en témoignage de cette heure de colère des éléments.

La descente de la chaîne n'a pas été des plus aisées au milieu de ces bouleversements, il nous a fallu tâtonner pour chercher la voie et nos chevaux ont eu quelque difficulté à se dépêtrer de tous les obstacles, nous avons cependant atteint le poste de Metho à une heure très convenable. Nos coolies ont vraiment fait là un tour de force dont ils ne paraissent d'ailleurs nullement se douter, car ils rient et bavardent dans les deux ou trois auberges de l'endroit qu'ils ont envahies, comme s'ils étaient venus ici en promeneurs.

22 novembre.

Les effets de l'orage qui a éclaté ces jours-ci sur le Chong Keb se sont également fait sentir dans la basse vallée du Metho, où j'ai peine à reconnaître la route que nous avons suivie, il y a quelques jours à peine, on me dit qu'il y a eu une vingtaine de personnes noyées et beaucoup de rizières dévastées. La baisse des eaux est cependant très appréciable ; la dépression marécageuse que nous avions eu tant de peine à traverser en venant est maintenant presque complètement asséchée, de toutes parts on y coupe les riz déjà mûrs. Quant au Meping, ses eaux sont presqu'entièrement rejetées par les bancs de sable le long de la rive gauche où il y a encore cependant un chenal assez profond, large d'une centaine de mètres.

A Raheng, le gouverneur me reçoit toujours souriant, il m'assure qu'il a fait préparer pour demain quatre charrettes à buffles afin que je puisse continuer ma route sans retard, me fait conduire à la pagode du Nord où, toutes les « salas » étant encombrées par un ramassis de Birmans, de Laotiens et d'Indiens à l'aspect peu engageant qui y ont ouvert boutique, on m'installe dans le « both » même; et je fais dresser ma table devant l'autel encombré de Bouddhas.

J'étais là depuis quelque temps et, ma toilette faite, je commençais à mettre mes notes à jour, lorsque voici que, par toutes les portes, arrivent des groupes de Laotiennes, jeunes et vieilles, avenantes et fraîches

ou déjà fanées, mais toutes parfumées, parées de tous leurs bijoux et de leurs vêtements de fêtes. Elles conduisent par la main leurs bambins, un peu raides et étonnés dans les habits de soie des grands jours, et portent, dans des coupes d'argent en forme de fleurs de lotus, les présents qu'elles viennent offrir au Maître. Elles s'avancent jusqu'à l'autel et là, sur le sol, disposent des rangées de petits lumignons qu'elles allument, fixent de minuscules bougies aux grands porte-cierges, s'agenouillent, une de ces bougies allumée entre leurs doigts joints, puis se prosternent en murmurant des prières. En se relevant, elles jettent sur l'autel quelques pincées des fleurs qu'elles ont apportées dans leurs coupes, et, leurs dévotions achevées s'en vont, riant et bavardant, allumer dehors, dans le préau, d'autres cordons de lumières où de grands fils de coton qui brûlent comme des mèches à feu.

Ces dévotes sont si nombreuses que bientôt les petites lumières envahissent complètement le sanctuaire et finissent par m'entourer. J'ai dû céder la place, étouffé par l'odeur aromatique des cierges et la chaleur des lumignons et j'ai fait dresser ma tente sous les grands arbres, dans un coin tranquille et sombre du grand préau, près de la rivière.

Ce soir, la fête continue. Les bombes et les pétards éclatent de toutes parts ; sur l'eau flottent des milliers de petits bateaux, jouets d'enfants qui portent chacun un cierge et des bâtonnets d'encens allumés ; des cordons de lumières, disposés sur les appontements,

des pagodes, soulignent par endroits certains détails des rives, tandis que la pleine lune, se levant majestueuse et sereine au-dessus des grands arbres, éclaire les palmes des cocotiers qui brillent comme des faisceaux de baionnettes.

C'est ainsi que les Laotiens célèbrent la « fête des lumières », jour de piété et de joie pour ces peuples enfants.

23 novembre.

Depuis ce matin, guêtré, éperonné, ma tente repliée et mes bagages prêts, j'attends dans la cour de la pagode les charrettes promises par le gouverneur. Ne voyant rien venir, je suis allé le relancer à deux reprises, et, chaque fois, il m'a assuré, qu'elles seraient là tout à l'heure; maintenant il est trop tard, la nuit vient, et ma journée est bien perdue.

Indolents et inoccupés, à la fenêtre de leur cellule, les bonzes du monastère voisin qui ont passé leur soirée à me regarder aller et venir dans le préau, surveillant les rues et guettant l'arrivée de mon convoi, doivent se dire que je suis loin de la sérénité des saints prêts à atteindre le Nirvana. A voir leur immobilité prolongée pendant des heures, leurs yeux vides, leur face inerte, j'aurais dû cependant comprendre combien dans ce pays le temps compte pour peu de chose, et l'étonnement que doivent produire nos impatiences.

24 novembre.

Enfin sont arrivées ce matin quatre énormes charrettes; mes bagages, ceux du capitaine F... et, par dessus, notre personnel entier y tiennent à l'aise. Tout est en bois dans ces véhicules, même l'essieu, de sorte qu'il est toujours possible de les réparer en forêt, quoi qu'il arrive. Au timon sont attelés deux buffles, bêtes pesantes aux jambes courtes et torses; leur tête allongée et toujours inquiète est surmontée de cornes immenses ouvertes en croissant; ils vont d'un pas régulier, ne s'arrêtant ni aux cahots ni aux fondrières, marchand droit devant eux, tandis que la charrette, sur la route inégale s'incline tantôt à droite, tantôt à gauche, s'embourbe jusqu'aux essieux et toujours gémit lamentablement, par suite du frottement des moyeux sur les minces essieux en bois. On fait ainsi environ 4 kilomètres à l'heure, mais le même attelage ne peut donner qu'une « liée » de deux heures, et il est prudent, si l'on ne veut pas s'éterniser en route, de les doubler; on arrive ainsi à fournir des étapes moyennes d'environ 20 kilomètres, ce qu'on peut bien considérer comme très satisfaisant.

La route d'aujourd'hui a été des plus faciles; au sortir du mince rideau des cases qui bordent la grande rue de Raheng, le lacis des pistes qui se coupent et se recoupent se dirige directement vers l'est et entre aussitôt dans la forêt à sous-bois clair, dont les arbres, d'essence résineuse, sont très espacés. Le sol sablonneux, presque partout couvert d'une

herbe rase semée de fleurettes, ondule en grandes vagues, entre lesquelles les lits de petits ruisseaux aux eaux claires sont déjà presqu'à sec. Au sud, cependant, on aperçoit une ligne de collines boisées et, au nord, des escarpements de grès rouge, hauts d'une cinquantaine de mètres.

La région est presque déserte, c'est à peine si nous avons trouvé sur notre route quelques clairières plantées en riz et trois hameaux dont les cases s'abritent sous de magnifiques manguiers. Des paysans que nous rencontrons portent leurs cheveux longs tombant jusqu'à la ceinture, ce qui leur donne un air étrange; on m'explique qu'il en est souvent ainsi et qu'en général ils ne les coupent que lorsqu'ils sont appelés à la ville pour un service public; ceci est particulier à la région, car je n'ai jusqu'ici jamais rien vu de semblable.

L'eau devient rare et nous bivouaquons ce soir près d'une mare bourbeuse.

25 novembre.

A l'aube, ce matin, la forêt se remplit du roucoulement des tourterelles. C'est toujours du reste le même sous-bois, forêt claire, monotone et triste, le même sol mollement ondulé, la même solitude.

Nous déjeunons auprès du khlong Kayang, un petit affluent du Meping, où il coule encore un peu d'eau. Puis plus loin, nous atteignons les bas-fonds plantés en rizières du village de Phra Chok. Les riz sont mûrs, ils commencent à se coucher; aussi toute la

population ailée de la forêt est-elle accourue à cette table richement servie et, perchée sur les arbres avoisinants, piaille, roucoule, se dispute. Les paysans ont fort à faire pour défendre leurs récoltes contre cette tribu de pillards. Hommes, femmes et enfants sont là, postés dans des huttes élevées sur pilotis, poussant des hurlements et agitant des crécelles, afin d'effrayer les voleurs ailés qui, au moindre mouvement d'inattention, fondent sur les épis.

Ce soir, par une pente douce, mais continue, nous avons atteint le khlong Pong Khe, qui est dans le « monthon » de Phitsanulok et nous nous arrêtons pour la nuit sur les bords de ce ruisseau où il n'y a plus que quelques poches d'eau stagnante.

26 novembre.

La journée a été marquée par un gros accident de charrette. Je ne parle pas des essieux cassés, ce qui n'est pas grave et demande à peine quelques minutes de réparation, mais cette fois les jantes d'une des roues se sont complètement brisées. Je croyais bien cette voiture hors de service, et, ayant réparti les charges sur les autres, j'avais mis le convoi en route ne comptant plus sur elle, mais ces bons Laotiens sont passés maîtres dans ces rafistolages de fortune, et très habilement consolidée avec des lianes elle a pu rejoindre le convoi à la halte du déjeuner.

Le paysage ne varie pas, toujours nous marchons vers l'est dans la forêt clairière monotone, sur un sol sablonneux, où poussent en grand nombre des cycas

nains. Nous avons cependant traversé dans la matinée les bas-fonds drainés par le khlong Jang Deng qui sont couverts d'une végétation un peu plus dense. Il y a même là quelques tecks, mais en petit nombre et, quoique de belle venue, d'une grosseur moyenne, je n'en ai pas vu, en effet, dont le tronc dépasse $0^{m},40$ de diamètre.

Le gibier abonde dans toute cette région : poules sauvages, lièvres, perdrix et grands cerfs ; les fauves même y sont nombreux, car nous avons recoupé plusieurs fois des traces de tigre dont certaines, à voir l'empreinte de ses griffes puissantes, fortement marquées dans la terre encore fraîche, annonçaient un animal de très grande taille.

Si le gibier pullule, les voyageurs sont en revanche plutôt rares sur cette route, pour la première fois depuis notre départ de Raheng, nous avons croisé ce matin, d'abord un petit convoi de quatre charrettes arrêtées dans une clairière, puis un troupeau d'une centaine de bœufs qui viennent de Muong Lan dans le « monthon » de Petchaburi et qui s'en vont en Birmanie.

Celui-ci est un des derniers convois de l'année, car la saison sèche est bien établie et les points d'eau se font rares, nous en avons fait l'expérience ce soir. Comme nous n'avons pour ainsi dire pas de guides, car un seul des conducteurs de charrettes a fait une fois cette route et il y a longtemps, je me suis engagé un peu imprudemment, alors qu'il était déjà trop tard, dans un coin de forêt tout à fait dépourvu d'eau ; la nuit est

venue, les bêtes assoiffées ne marchaient plus, et nous avons atteint péniblement la mare sur le bord de laquelle nous passons la nuit; elle doit être du reste tout proche d'un village, car d'ici nous entendons des hommes qui s'interpellent par delà un rideau assez épais de bambous.

27 novembre.

Toute notre matinée a été prise par la traversée de ce Ban Dan près duquel nous étions en effet bivouaqués cette nuit, non que ce soit là une cité monstre, mais à peine seulement un village d'une centaine de cases, dispersées, il est vrai, sur plus de trois kilomètres de terrain, à travers le labyrinthe le plus inextricable que je connaisse. Tout d'abord une enceinte très épaisse de bambous épineux l'entoure de toutes parts et déjà, à l'entrée de ces brousses difficiles, les pistes se croisent, se recroisent, s'enfoncent dans des fondrières creusées par le passage séculaire des chars; plus loin cela se complique encore, telle route qui paraît frayée aboutit à un cul-de-sac, à une barrière de champ, à un fouillis épais d'arbustes épineux que traversent seulement les mille sentiers que font les buffles au pacage; plus loin encore c'est le lit d'une rivière, assez profonde pour que l'eau atteigne l'essieu des charrettes, au fond de vase, aux berges abruptes. Isolées ou groupées par deux, trois au plus, dans des enclos dont les barrières viennent encore compliquer les difficultés de la route, les cases s'égrènent de-ci, de-là sous les hauts manguiers. Si nous demandons

notre route à une vieille femme assise sous sa vérandah ou à un homme qui fume appuyé au montant de sa porte, on nous l'indique d'un geste vague et nous continuons à tourner en cercle sans trouver d'issue. Enfin, las de patauger dans la boue, de me déchirer aux épines, de franchir des clôtures et de traîner mon cheval par la bride au milieu de ces obstacles, j'ai dû envoyer un des gendarmes de l'escorte requérir un de ces grands paresseux qui nous regardent passer avec indifférence, et, derrière lui, nous finissons, non sans détours, par nous tirer de ce mauvais pas.

Les charrettes me rejoignent assez loin sur la bonne route sablonneuse de la forêt clairière, dont cette matinée nous fait apprécier les charmes. Comme moi, elles se sont égarées, séparées, ont zigzagué en tous sens, et les conducteurs, sortant pour une fois de leur flegme extrême-oriental, s'écrient : « Cha ! Mi lambak mak », ce qu'on pourrait traduire : « Quel sale pétrin ! » Leur village, il est vrai, est peut-être bien semblable, peu ou prou, à celui-là, mais toute la peine qu'ils ont prise aujourd'hui sera vite oubliée et ne leur donnera pas l'idée de combler une fondrière ou d'ouvrir un chemin commode ; quelques heures de sieste en auront emporté le souvenir.

Nous voici du reste en route libre, un bon temps de trot m'amène ce soir à Sukkhothai, une des vieilles capitales que je venais visiter.

Il me semble que, depuis Ban Dan, depuis même notre entrée dans le « monthon » de Phitsanulok, le

sol s'est constamment abaissé vers l'est, par une pente presqu'insensible; la route même, traverse toujours ces grandes ondulations sablonneuses que nous ne quittons pas depuis Raheng; mais nous avons contourné ce soir l'extrémité nord d'une petite chaîne boisée qui porte le nom un peu prétentieux de Phu Khao Luong (la grande montagne), et, très loin vers le nord-ouest, nous avons encore aperçu quelques silhouettes violettes de pics plus élevés; c'est du reste tout, le pays ne présente pas d'autres reliefs appréciables.

Je suis logé dans la « sala » d'une pagode située au centre de la ville et ornée du nom pompeux de « Wat Taphan thong », la pagode au pont d'or. C'est une construction toute neuve, pas même encore terminée, et cependant elle contient déjà une assez belle collection d'urnes funéraires de toutes les dimensions et de toutes les formes, avec laquelle nous sommes forcés de voisiner. Morts et vivants se coudoient ici dans une familiarité patriarchale.

28 novembre.

Sukkhothai signifie « aurore du bonheur » ; quel plus joli nom trouver à une ville naissante? Le mieux est qu'il fut justifié, puisque celle-ci devint le berceau de la nation siamoise, la capitale d'où partirent les armées qui ébranlèrent la suprématie cambodgienne dans la péninsule et assurèrent la liberté des peuples « thai ».

Deux inscriptions, trouvées dans cette ville, exaltent les hauts faits d'un prince, nommé Rama Komeng, qui y régna vers la fin du XIIIe siècle de notre ère et la porta, semble-t-il, à l'apogée de sa prospérité. Elle partageait alors avec Saxanalai, la ville sœur située à une quarantaine de kilomètres vers le nord, la gloire d'être la capitale des « muongs » libérateurs, mais elle fut la résidence favorite de Rama Komeng; car, dans les deux inscriptions dont j'ai parlé, il fait plutôt mention de cette dernière et des événements qui s'y déroulèrent. Je ne veux pas entreprendre ici l'étude aride, d'ailleurs hors de propos et surtout au-dessus de mes forces, de ces deux monuments historiques, mais il est intéressant d'y chercher le côté pittoresque, la vie d'un « muong » à la fin du XIIIe siècle.

Celle de ces inscriptions qui est en langue « thai », moins emphatique et se rapprochant vraisemblablement plus de la vérité que l'autre document en langue cambodgienne, nous donne à ce sujet nombre de détails piquants. Rama Komeng nous y parle d'abord de sa famille, de son père Intharathitia, de sa mère Nang Suong, de ses frères et sœurs, en tout trois garçons et deux filles. Un de ses frères aînés mourut encore jeune. A cette époque, lui-même s'en va guerroyer du côté de Muong Tak (Raheng) et trouve là une occasion de montrer son courage, en sauvant son père qui s'était mis en fâcheuse posture; c'est ce haut fait qui lui a valu le nom de Rama-Komeng « qui est semblable à Rama ». Il vante ensuite sa piété

filiale en ces termes : « Je prenais grand soin de mon père, je prenais grand soin de ma mère ; lorsque j'avais tué du gibier ou pris du poisson, je le leur apportais, je leur offrais des fruits acides et des fruits doux ; tout ce que j'avais de savoureux à manger, je le leur offrais ; j'allais battre les marais pour leur apporter des défenses d'éléphants ; quand j'allais combattre les « muong » voisins, je leur apportais tout mon butin, éléphants, défenses, bijoux, jeunes esclaves, argent et or. A la mort de mon père, je rendis les mêmes devoirs à mon frère aîné ; à sa mort, je montais sur le trône. »

Voilà bien peinte en quelques lignes l'existence de ces chefs de « muong », encore sauvages, pour qui la pêche, la chasse et les razzias étaient des moyens d'existence, et qui paraissaient priser à un haut degré tout ce qui pouvait garnir leur table ; c'était le Siam du XIII[e] siècle, depuis il a fait joliment de progrès.

Cependant ce jeune homme, si adonné à l'existence violente qu'il décrit devient, en montant sur le trône, un administrateur perspicace et bienveillant ; il nous montre Sukkhothai « riche du poisson de ses rivières et du riz de ses champs », il protège les commerçants qui viennent trafiquer, il assure la possession des biens et leur transmission naturelle. Une cloche, suspendue à la porte de son palais, permettait aux solliciteurs de se faire entendre de lui et de lui porter à toute heure leurs doléances ; la ville prospérait dans une atmosphère de paix et de justice, aussi, dit-il « les gens de Sukkhotai se

mirent à planter des vergers et il y en eut beaucoup dans tout le pays, d'aréquiers, de bétel, de cocotiers, d'orangers, de manguiers et de tamariniers. » Rien ne manquait à cette ville fortunée ; même, chose particulièrement précieuse, on y trouvait « un étang qui fournissait une eau aussi limpide que celle du Gange[1] ».

Les habitants d'une telle cité ne pouvaient, sans ingratitude, que remercier le ciel de tous les biens sans nombre qu'il leur distribuait, aussi étaient-ils fort religieux, ils pratiquaient toutes les vertus bouddhiques, entre autres l'aumône, et faisaient de grandes largesses aux temples et aux monastères. Les fêtes y succédaient aux fêtes. Aux quatre portes de la ville les gens se pressaient pour jouir des splendeurs religieuses, feux d'artifices, fusées, etc. ; les pagodes, les monastères étaient nombreux et partout des statues et des statuettes d'or ou de bronze étaient accumulées. A la tête des monastères étaient des bonzes savants. Le roi lui-même était très versé dans les sciences religieuses et donnait l'exemple de la générosité envers les moines.

A l'ouest de la ville, probablement aux pieds du Phu Khao Luong, vivaient de nombreux ermites. A l'est, au delà de la ceinture de pagodes, c'était le fleuve, puis une campagne fertile peuplée de nombreux villages avec des rizières et des vergers d'aréquiers, de bétel, de manguiers, de tamariniers. Sur

[1] Le prince n'avait sûrement jamais vu ce fleuve empesté.

la face sud s'élevait le marché où résidaient les marchands étrangers; puis, plus loin encore, des campagnes fertiles ; enfin au nord, derrière les pagodes et les « cheddi » commençait aussi une zone de rizières et de vergers.

Les génies de la montagne protégeaient la cité, parce qu'on ne manquait jamais de leur faire des sacrifices.

Le Roi Rama Khomeng, souverain de Sri Saxanalai Sukkhothai, énumère ensuite complaisamment les fêtes et les inaugurations de monuments religieux qu'il présida en personne, devant une foule de gens du pays et d'étrangers. Il dit aussi avoir fait combiner l'alphabet actuellement en usage au Siam par un savant appelé dans le pays pour être l'initiateur des « thai », jusqu'ici restés dans l'ignorance, et leur apprendre les canons bouddhiques. Alors ceux-ci devinrent, par leur savoir, leur courage, leur énergie, leur force, les premiers parmi les hommes. Ils soumirent leurs ennemis, furent riches en éléphants, annexèrent tous les « muong » de l'est jusqu'à Vieng Chang sur le Mekhong, ceux du sud jusqu'au golfe, ceux de l'ouest jusqu'au Pegu et au golfe du Bengale, ils mirent la main, en résumé, sur tout le sud-ouest de la péninsule.

On m'aura pardonné cette analyse rapide du plus ancien document en langue « thai » qui ait été conservé, parce qu'il évoque bien en sa naïveté cette période de transition pendant laquelle les « muong », jusqu'ici disséminés et ennemis, furent réunis dans une même

main, soudés par une loi commune, et, tirés de leur sauvagerie primitive, entrèrent dans la voie nouvelle qui devait les conduire à de brillantes destinées.

Le deuxième de ces documents, œuvre sans doute d'un lettré cambodgien qui avait une charge à la cour du Roi Rama, est plutôt consacré à la glorification de la foi bouddhique du prince et au récit de la réception somptueuse qu'il fit au saint religieux venu de Ceylan pour prêcher la vraie doctrine. On n'y trouve aucun de ces détails de l'existence journalière que nous avons signalés dans le premier et qui le rendent si particulièrement intéressant, je ne poursuivrai donc pas plus longtemps cette incursion dans le domaine de l'épigraphie siamoise.

Aujourd'hui la forêt recouvre tout ce qui fut autrefois la capitale de prédilection de Rama Khomeng ; quelques cases entourées de leurs jardins et, tout à côté, la pagode dans laquelle je suis logé sont comme perdues dans la vaste enceinte, formant une sorte de clairière près de la porte est ; tout autour, ce ne sont que fourrés épineux, hautes herbes, marais, avec çà et là des colonnes en briques décapitées, des pans de murs écroulés, des statues brisées et abandonnées. Trois levées de terre parallèles, qui se développent sur plus de seize kilomètres de front, lui forment une triple enceinte. La première à l'intérieur est la plus importante, elle a environ six mètres de hauteur et une largeur d'environ vingt mètres à la base ; la deuxième, moins élevée, large au sommet de cinq à six mètres, n'était peut-être qu'un chemin de ronde ;

la troisième enfin, plus large mais d'un relief moindre, forme une sorte de glacis. Quatre portes, une au milieu de chaque face, donnaient accès dans cette vaste enceinte et étaient reliées entre elles par les chaussées en partie dallées.

A en croire les inscriptions, il y eut donc entre ces remparts, à l'époque de la splendeur de la cité, des pagodes et des édifices religieux en grand nombre. Peut-être en trouverait-on les vestiges, si tant est que beaucoup ne furent pas des constructions légères que le temps a fait complètement disparaître, en déchirant l'épais manteau de verdure qui les recouvre ; ainsi il est encore possible, malgré la végétation qui l'étouffe, de reconstituer le groupe principal, le quartier du palais qui s'étendait entre deux étangs celui du « pont d'or », à l'est et du « pont d'argent » à l'ouest, au milieu de chacun desquels un îlot rectangulaire supporte encore un « stupa ».

Du palais lui-même il ne reste rien que le soubassement, un terre-plein quadrangulaire d'environ 1200 mètres carrés, sur lequel s'élevaient sans doute des pavillons en bois dont on ne trouve plus trace ; mais la nef de la grande pagode est, elle, moins complètement ruinée. Avec ses six rangées de colonnades qui supportaient une toiture, maintenant disparue, dont la hauteur devait dépasser douze mètres, cet édifice, à cause de ses grandes proportions, ne devait pas laisser d'être imposant ; cependant, par une disposition assez incompréhensible, la grande statue du Bouddha, haute elle-même de plus de six mètres, qu'on venait

honorer en ce temple, est reléguée au dehors et cachée, comme à dessein, par l'auvent d'un des petits côtés.

Plus loin, toujours sur le même axe que le palais et la grande pagode, on voit encore une sorte de « stupa » d'inspiration cambodgienne, assez bien conservé, qui est entouré d'autres édicules, sanctuaires ou « cheddi », tous en briques, recouverts de stucages dans lesquels sont modelés les motifs ornementaux.

Un de ces derniers est éventré, par les chercheurs de trésors probablement, car tous ces monuments passent pour contenir des bijoux et des matières précieuses; aussi ont-ils de tout temps tenté les aventuriers. Or, dans la brèche ainsi pratiquée, on peut voir un bloc de rochers émergeant de l'amas des briques brisées, lequel a, à peu près, la forme de l'épaule d'un homme de grande taille. Il y avait évidemment là matière à échafauder une légende : l'esprit fécond des « thai » n'y manqua pas, et la voici telle que me l'a racontée mon guide, qui est né ici et dont l'enfance a été nourrie de tous ces récits merveilleux ; elle est du reste très connue au Siam et au Cambodge. Il y avait donc une fois un prince qui avait le pouvoir de parcourir de grandes distances sous terre. Ayant conçu une grande haine contre Phra Ruang (c'est le nom populaire du roi Rama Khomeng), il usa de ce moyen pour s'approcher de lui et le tuer, mais celui-ci avait aussi le don de tout voir, même ce qui se passait dans les profondeurs du sol. Au moment donc où le traître allait émerger pour le frapper, il le

regarda et le changea en pierre. Son corps inerte est depuis lors enfoui sous le « cheddi ». Je me suis bien gardé de faire déblayer plus profondément ce roc merveilleux, rien ne m'est si odieux que de détruire les naïves histoires avec lesquelles s'amusent les peuples enfants.

Avec Wat Sisavai, un peu au sud du « lac au pont d'argent », qui est une copie, assez bien conservée, d'un temple brahmanique cambodgien, c'est à peu près tout ce qui mérite d'être visité actuellement à l'intérieur de la ville même. A l'extérieur, en dehors de la triple enceinte, les pagodes, les « stupa » les « cheddi » encore debout sont plus nombreux, ils sont dispersés sur les quatre faces; deux surtout méritent l'attention : un stupa supporté par des éléphants, dont la flèche pointe au-dessus des manguiers de la face Est, et le sanctuaire connu sous le nom de Wat Sixum (contraction pour Wat Rûsi praxum, la pagode où s'assemblent les ermites), qui est située vers l'angle nord-ouest des remparts. Là s'élevait une des constructions les plus remarquables que l'art « thai », à sa naissance ait su concevoir. C'est une sorte de tour carrée mesurant à l'extérieur dix-huit mètres de côté, qui sort d'un haut piédestal à gradins et monte en pan incliné jusqu'à une hauteur de quinze mètres. Au-dessus devait s'élever une voûte pyramidale qui semble n'avoir jamais été construite. La façade principale, fendue par une ouverture relativement étroite se terminant par une ogive aiguë, laisse voir une statue colossale du Bouddha dressée contre le mur de fond qu'elle occupe tout

entier. Dans les murailles mêmes, épaisses de plus de cinq mètres, des escaliers secrets, des couloirs étroits, plafonnés de plaques d'ardoises sur lesquelles sont gravées des scènes de légendes bouddhiques, permettent d'atteindre une ouverture cachée par la tête du Maître et plus haut le pied de voûte. Telle est, en quelques mots, la physionomie de ce monument qui est resté unique, peut-être parce qu'on ne sut pas le terminer; les ouvriers d'alors ne connaissaient, en effet, dans cette partie de l'Asie que la voûte en encorbellement, dont la portée ne put jamais atteindre les dix mètres qu'elle aurait dû avoir ici et ils se rendirent compte, sans doute seulement lorsqu'ils en posèrent les premières assises, de l'impossibilité où ils étaient d'achever leur œuvre. Tel qu'il est, avec sa forme légèrement trapézoïdale qui lui donne de l'élégance et le fait paraître plus élevé qu'il n'est réellement, avec les stucages d'un dessin très pur qui soulignent sa corniche extérieure, ce monument peut faire regretter qu'il n'ait pas été poussé jusqu'au faîte.

Ce soir, après toute cette journée passée dans les ruines, je dîne seul dans la « sala » de la « Pagode au pont d'or », et, relisant les inscriptions du roi Rama Khomeng, je cherche à encadrer dans le décor de cette ville morte les heures de prospérité qu'elle a vécues.

Les forêts, le pays désert qui commence sur les glacis même de sa face occidentale, furent certes un

merveilleux pays de chasse pour le jeune prince, libre encore des soucis du pouvoir; la rivière, dit-on, est très poissonneuse; et là-bas, sur l'autre rive, s'étendent des forêts marécageuses où les éléphants pullulent : tout ici flattait ses goûts. Ce fut lui, semble-t-il, qui fonda la ville, car l'inscription en langue cambodgienne dit qu'il dut, dès son avènement, soumettre les habitants rebelles de ce « muong » ; après quoi, il s'établit sans doute au milieu d'eux et réunit alors dans ses titres les noms des deux capitales, l'ancienne Saxanalai, celle de ses ancêtres, la nouvelle, celle qu'il avait fondée ou tout au moins agrandie. La force de ses armes ou la renommée de ses exploits acheva de réunir sous son commandement les goupements « thai » sans liens jusqu'ici, qui descendaient vers l'aval des rivières.

Alors les étrangers affluèrent à cette cour nouvelle et leurs belles manières, le vernis de civilisation qui les distinguait firent impression sur ces princes qui n'avaient vécu jusque-là que de chasse, de pêche et de batailles. Des moines birmans prêchèrent la doctrine du Bouddha, des Cambodgiens, envoyés par les rois hindous d'Angkor, parlaient de Çiva, de Vishnou et racontaient l'épopée du demi-dieu Rama.

La première de ces religions, parce qu'elle était moins terrible, parce que, ne créant pas de castes, elle était plus conforme à l'esprit d'indépendance et de dignité individuelle inné chez les « thai », fut adoptée et tout de suite pratiquée avec faste. L'autre n'eut que peu d'adeptes, elle était trop mystérieuse, trop oppri-

mante, le pays khmer râlant sous le joug de la théocratie brahmanique était trop proche pour que l'on n'ait pas à craindre de se river au cou le collier de servitude et la dîme écrasante due aux temples. Cependant, toute la mythologie merveilleuse des vieux panthéons indiens était bien tentante; les transformations de ces dieux qui descendaient si facilement sur la terre parmi les hommes, leurs aventures, les guerres fantastiques des singes demi-dieux, tout cela se déroulant dans des forêts enchantées, au milieu du ballet perpétuel des danseuses célestes, formaient des histoires merveilleuses auxquelles se laissaient prendre ces esprits futiles. Aussi, tandis que les Rois s'affublaient du nom des anciens dieux de l'Inde et faisaient remonter jusqu'à eux l'origine de leur lignée, le peuple se répétait-il leurs aventures et, sans s'astreindre à leur culte, les perpétuait cependant dans ses souvenirs. Sous ces habits d'emprunt subsistaient toujours, du reste, les anciennes croyances ancestrales aux êtres mystérieux qui peuplaient les forêts et les eaux, à ces génies de la montagne que des offrandes continuelles rendaient favorables à la ville naissante, et ainsi se créait l'âme religieuse des Siamois telle que nous la retrouvons aujourd'hui.

Ces mêmes étrangers qui apportèrent leurs religions aux « thai » firent leur éducation artistique, et celle-ci, comme leurs croyances, fut complexe. Les monuments que j'ai visités aujourd'hui peuvent être classés en trois catégories : 1° ceux qui dénotent l'influence birmane, les « stupa », les « cheddi », les

grandes statues du Bouddha, tous les édifices nettement et uniquement destinés aux cérémonies bouddhiques ; 2° ceux qui, affectés au culte brahmanique ou transformés par la suite, sont d'inspiration cambodgienne, tels que les sanctuaires carrés, le « stupa » de la Grande Pagode, certains « cheddi » à cellule, modèles primitifs des « prang » ; 3° enfin ceux qui ne furent que des copies, en briques et aussi en matériaux plus durables, des anciennes constructions légères dont s'étaient contentés jusque-là les ancêtres migrateurs.

Mais, à suivre ainsi mes réflexions de cet après-dîner à Sukhkhothai, je risque de me lancer dans des discussions qui n'ont pas leur place ici et qui m'entraîneraient trop loin ; aussi bien il n'est bonne soirée qui ne se termine, il fait frais, une brise légère ride la surface du lac « au pont d'or », la lune se couche derrière la flèche du grand « stupa » élevé en son milieu, les bonzes ont depuis longtemps terminé leur dernières prières, le grand calme qui nous entoure invite au sommeil et mon ordonnance, chargé d'éteindre les lumières et de faire une dernière ronde, lorsque je suis couché, ronchonne et semble me dire qu'il est bien tard pour entretenir de pareilles controverses.

29 novembre.

Je suis revenu ce matin à la pagode de « la réunion des ermites », j'avais là une dizaine d'inscriptions, jusqu'ici inconnues, à faire estamper, dans ce couloir secret qui circule à l'intérieur des murs.

C'était un travail assez pénible, aussi a-t-il pris toute la matinée.

Pendant donc que mes hommes étaient à l'ouvrage, j'ai pu causer avec le guide, un vieux notable, né dans la ville même, qui est farci de légendes, aime à les raconter et, trouvant en moi un auditeur complaisant, m'a consacré toutes les heures que lui laissaient les soins multiples à donner à ses palmiers à sucre, lesquels sont, paraît-il, très exigeants.

Il me fait remarquer que l'entrée des couloirs secrets, maintenant obstruée, s'ouvrait dans le montant gauche de la grande porte ; en face, dans le montant droit, une dalle de grès est encastrée dans la muraille. Elle ferme, me dit-il, l'ouverture d'un souterrain par lequel on pourrait gagner Saxanalai. On l'aurait ainsi condamnée, d'après lui, il y a environ deux ou trois cents ans, parce que les voleurs de buffles, qui remplacent ici les voleurs d'éléphants de la frontière, s'en servaient pour échapper aux poursuites, d'ailleurs fort timides, des policiers provinciaux. Combien de nos vieux logis en France ont ainsi des issues secrètes que personne n'a jamais vues, tradition ou légende qu'on se passe de génération en génération sans chercher du reste à connaître la vérité !

A midi, j'avais terminé et, par le soleil maintenant très chaud, je prenais la route de Muong Thani, précédant mes bagages qui s'en viendront cahin-caha derrière moi sur des charrettes à buffles. La porte orientale de la ville, comme toutes les autres

du reste, n'est plus qu'une simple coupure à travers la triple ligne des remparts. Il y a là, devant le seuil même, une sorte de bas-fond dans lequel coule un ruisseau qui s'en va vers le nord, puis, au delà, on débouche dans la plaine cultivée, animée de nombreux villages, comme le disent les inscriptions.

Une voie rectiligne, exactement orientée ouest-est, part de la porte pour aboutir au fleuve, à ce marché de Muong Thani qui est devenu maintenant le chef-lieu de la circonscription. Large de six mètres, partie en chaussée, partie en déblais, cette voie fut sans doute établie sur les ordres du prince lettré qui fit prendre dans la vieille ville les stèles inscrites dont j'ai parlé, pour les faire transporter dans la pagode du palais royal à Bangkok, mais cet effort momentané n'a pas eu de suite, comme il est ordinaire ici où l'on ne s'intéresse aux choses que pendant un moment, une heure, pour les laisser ensuite s'effriter et disparaître dans l'indifférence de tous. Cette chaussée n'était pas empierrée, le passage des buffles, des éléphants, des charrettes a pétri la terre glaiseuse, et maintenant toutes ces traces profondes, se recouvrant et se recoupant, forment, dans le sol desséché, des crevasses et des bosses sur lesquelles mon cheval butte à chaque pas. Par endroits même, elle est coupée; ici c'est un abat d'eau qui l'a ravinée, plus loin un propriétaire riverain qui a jugé bon de s'agrandir à ses dépens, ailleurs un autre qui l'a tout simplement éventrée pour drainer ses cultures.

Comme je cheminais sans presser l'allure, attentif

aux faux pas que pourrait faire mon cheval, un jeune fonctionnaire que le gouverneur du « muong » envoyait au-devant de moi est venu à ma disposition : voilà une démarche nouvelle qui est de bonne augure.

Son aide, au surplus, ne tarde pas à m'être fort utile. Dans les terres basses qui bordent le fleuve, la route devient, en effet, encore plus difficile. Elle s'enfonce en un chemin creux, qui est un cul-de-sac de la rivière pendant la saison des hautes eaux et une fondrière boueuse le reste de l'année. A l'époque de transition où nous sommes, elle tient à la fois des deux et, après avoir pataugé dans la moitié de ce désagréable couloir, nous avons pu le terminer plus commodément dans le bateau du gouverneur qui m'attendait là échoué sur la vase. Quelques minutes après, nous débouchions dans le Menam Yom.

Cette rivière, un des trois cours d'eau qui, par leur réunion, près de Paknam Pho, forment le Menam Chao Phya, est loin de ressembler au Meping que je viens de quitter. Celui-ci est un torrent avec ses rapides, ses bancs de sable, ses creux et ses hauts fonds, le Menam Yom est une rivière déjà deltaïque, un canal à peine large d'une quarantaine de mètres dont les eaux profondes coulent lentement entre des berges sinueuses.

Les cases de Muong Thani sont presque toutes sur radeaux et encombrent les deux rives, ne laissant entre elles qu'une rue étroite. Quelques-unes de ces habitations flottantes sont très coquettes avec leurs

pavillons jumeaux et les pignons aigus de leurs doubles toitures. C'est une de ces cases qu'on a préparée pour moi, très propre, meublée de tables, de chaises, de tapis, avec même un superbe bureau; elle est spécialement destinée aux hôtes du gouverneur, on ne peut la désirer plus confortable.

Mes bagages tardant à arriver, je me suis décidé à aller remercier, tel que je suis, en tenue de route pas mal boueuse et défraîchie, le fonctionnaire qui m'avait préparé un si aimable accueil. Il n'était pas chez lui et, pour l'attendre, nous nous arrêtons, le capitaine F... et moi, tout à côté, devant une case où sont campés actuellement quelques employés des diverses Compagnies de teck. Ces messieurs, deux Anglais et un Danois, installés à terre ou dans leurs bateaux, viennent de prendre leur douche et de faire toilette pour le dîner, conservant, même dans la brousse, cette tyrannique coutume britanniqne. Comme on sert un verre de « claret » en mon honneur, arrive un missionnaire presbytérien, de nationalité américaine et, je crois, d'origine allemande, qui vient ajouter à l'internationalisme de cette réunion accidentelle. Bien entendu, on apporte le gramophone obligatoire et on lui fait jouer, après la Marseillaise, tous les autres airs nationaux, puis les valses et les polkas les plus variées, « comme sur les boulevards » me dit un de ces messieurs qui parlerait fort bien le français, s'il le voulait et ne faisait l'ignorant par crainte du ridicule.

Le gouverneur, qui paraît en fort bons termes avec tous, vient nous retrouver là; il voudrait nous emme-

ner dîner de compagnie; mais je suis le seul à accepter, ces messieurs, qui me paraissent avoir grande envie de passer ensemble une bonne soirée, ayant décliné l'invitation à laquelle je ne pouvais, moi, me soustraire. Je reviens donc avec mon hôte au pavillon qu'il a mis à ma disposition et où d'autres convives nous rejoindront. Nous remontons la rivière dans sa piroque, et, comme la nuit est venue, on a allumé des photophores; aussi sommes-nous bientôt envahis par une masse de petits poissons qui sautent par dessus bord, passent par les ouvertures de la cabine, tombent sur le cailleboutis et sautent de tous côtés « comme des carpes » jusqu'à ce que nous les poussions au fond. Jamais je n'ai encore vu de rivière aussi poissonneuse. Déjà, tout à l'heure, sur la route, à l'entrée du cul-de-sac boueux, j'avais rencontré une bande de paysans qui s'en revenaient chargés de poissons après une journée de pêche vraiment miraculeuse; ici même, de la vérandah de ma case, j'ai pu voir des bancs de barbillons sauter hors de l'eau et y retomber, semblables à des poignées de sable que des enfants s'amuseraient à jeter dans la rivière, tandis que de grandes aiguilles, au nez allongé comme une épée, semblables de couleur et de forme à des torpilles, remontaient le courant, rigides, avec seulement un mouvement rapide de leur queue fourchue, pour se précipiter sur le fretin.

Ce bon gouverneur fait décidément tout ce qu'il peut pour m'être agréable. Comme mes bagages n'arrivent toujours pas, il s'occupe même de me procu-

rer des vêtements propres, et un riche Chinois son invité s'en va chercher chez lui un costume tout neuf, des babouches, une savonnette, même une superbe aiguière d'argent pour la douche. C'est donc dans la tenue d'un commerçant cossu de l'Empire du Milieu que je me suis mis à table avec le gouverneur, le Chinois obligeant qui m'avait procuré des effets de rechange, quatre fonctionnaires siamois et mon interprète, métis d'Italien et de Pegouanne : nous sommes en plein cosmopolitisme.

Le dîner, servi à l'européenne, avait été fait par un cuisinier chinois, trop familier, à mon avis, avec les légumes à l'anglaise, et fort arrosé de whisky et de brandy divers. Est-ce à ces boissons variés qu'il faut l'attribuer? Je n'ose me prononcer, mais la conversation qu'on eut pu croire devoir être morne dans un milieu aussi hétéroclyte ne chôma pas un instant; tout de suite, du reste, elle entra dans un sujet d'actualité brûlante, la guerre Russo-Japonaise. Mes convives paraissaient, du reste, très au courant et savaient par cœur les innombrables Reuters dont sont farcies les gazettes locales. Les revers de l'armée russe remplissaient d'orgueil le gouverneur et ses fonctionnaires, qui se croyaient comme grandis par ces succès d'une nation extrême-orientale et, peut-être, voyaient déjà le Siam marcher sur les traces de l'Empire du Soleil Levant. L'opinion du commerçant chinois était au contraire moins favorable aux hommes de l'est et il disait que certainement la Chine aussi devrait entrer dans la voie des réformes européennes,

mais qu'il préférait voir ses instructeurs venir de l'occident, si divisé par lui-même et par conséquent moins à craindre. L'intrusion des Japonais dans les milieux chinois, serait selon lui, le commencement d'une ère d'oppression qui ne tarderait pas à causer les plus graves émeutes. Voilà les thèmes sur lesquels chacun brodait; quant à moi, très intéressé j'écoutais, ne prenant guère part à la conversation que lorsque j'étais directement mis en cause; et, à suivre leur discussion, il me paraissait bien évident que c'était là le sujet de leurs entretiens journaliers, de leurs préoccupations constantes.

En dépit de ces divergences d'opinion, il était facile de voir, cependant, que le commerçant chinois, malgré une réserve apparente, jouissait d'une réelle influence, j'allais dire prestige, sur ses contradicteurs, due sans doute à une supériorité intellectuelle évidente autant qu'à sa fortune, qui est, paraît-il, considérable. Il est, en effet, venu s'installer ici, il y a une dizaine d'années, pour faire le commerce du teck et maintenant songe, me disait-il, à réaliser ses capitaux et à aller vivre ses derniers jours dans son pays natal. Toujours très courtois, il vient de m'envoyer, aussitôt après être rentré chez lui, sa carte de visite déposée dans une petite boîte en argent, en souvenir, faisait-il dire par le porteur, de cette bonne soirée.

30 novembre.

Nous remontons le Menam Yom dans ces sortes d'embarcation qu'on appelle des « rua pet », bateaux canards, qu'on manœuvre, comme les pirogues du

Meping, à la perche à la montée et à la rame à la descente. Les eaux sont déjà très basses et ne forment plus, entre les berges hautes de quatre ou cinq mètres, qu'un chenal large de trente à quarante mètres au plus, embarrassé de jonques marchandes et surtout de troncs de teck. Ceux-ci descendent un à un la rivière, flottant souvent entre deux eaux, et c'est une préoccupation constante pour les bateliers d'éviter ou de repousser ces grosses pièces qui viennent heurter la coque. A Muong Thani, seulement, elles seront réunies par trains étroits qu'on descendra jusqu'à Paknam Pho.

Sur les deux rives, le pays est plat sans autre relief que, vers le sud, la petite chaîne des Khao Luong dont j'ai contourné l'extrémité septentrionale en arrivant à Sukkhothai et qui, maintenant, me paraît beaucoup plus importante que je ne l'avais vue tout d'abord. Cette région est riche et bien cultivée, les rizières et les champs viennent jusqu'aux talus mêmes des berges qui sont, elles aussi transformées en jardins ou plantées en tabac, partout où cela est possible. Le poisson fourmille de tous côtés; devant nos embarcations, des bandes affolées de fretin, bondissant hors de l'eau, vont butter contre les talus et retombent dans les remous que font les bêtes plus grosses, prises aux hameçons qui garnissent la rive; ces eaux limoneuses sont grouillantes de vie.

Le gouverneur, qui veut être aimable jusqu'au bout et tient à me conduire lui-même jusqu'aux limites de son territoire, nous rejoint le soir à l'heure où les

mariniers, ayant écourté leur journée, nous amarraient pour la nuit à une berge déserte. Nous étions loin de compte, paraît-il, et il les remet en route aussitôt, après que tout le monde a eu fini de dîner. Force nous a été, d'ailleurs, d'abréger ce repas, car une véritable nuée d'éphémères, attirées par la lumière, s'est abattue sur ma table qu'elles ont eu tôt fait de couvrir d'une couche épaisse de deux doigts, formée de leurs frêles corps agonisants et de leurs ailes détachées. Les Siamois appellent assez pittoresquement ces insectes des « nonnes blanches ».

Nous arrivons enfin à l' « ampheu » Samrong et on nous accoste à une maison sur radeau aussi propre et aussi bien aménagée que celle que j'occupais hier à Muong Thani. Toutes les autorités de l'endroit sont là pour me recevoir ; mais comme il est déjà onze heures, comme depuis trois heures déjà nous voyageons dans une obscurité complète et que, par suite, je me suis endormi dans ma chaise pliante installée tant bien que mal sous le roufle du bateau-canard, j'ai les yeux à peine ouverts en débarquant et suis peu en veine d'éloquence siamoise ; je vais donc me coucher sans plus de cérémonie, après avoir serré, de droite et de gauche, un peu au hasard, les mains qui se tendaient vers moi.

1 décembre.

Le gouverneur de Muong Thani m'a quitté vers 10 heures au poteau frontière, après m'avoir demandé de vouloir bien conserver un souvenir agréable des

quelques heures que j'ai passées avec lui. Il faudrait être bien difficile, pour qu'il en soit autrement.

Lui parti, nous remontons toujours lentement le fleuve dont les eaux sont de plus en plus basses. Nos « bateaux-canards » sont loin de valoir, au point de vue confortable, les grandes pirogues du Meping, j'ai dû me caser pour éviter le soleil sous le rouf bas, où on pénètre en rampant par une étroite ouverture, et je ne puis guère m'y tenir qu'assis ou couché. Fort heureusement, il ne fait pas chaud et, à certains moments même, je dois me garantir de la fraîcheur avec ma couverture ; il vaudrait mieux marcher évidemment, mais le chemin de berge est souvent coupé par des ravines qui le rendent très fatigant. Sur les deux bords, du reste, les cases se succèdent à intervalles rapprochés, et les jardins couvrent maintenant les talus d'une façon presque continue, toute la région paraît vivante et prospère.

Il n'y a ici que des Siamois, d'un type, il est vrai, un peu spécial, qui se rapprocheraient plutôt des Laotiens. Ils sont grands, bien proportionnés; ils ont la figure osseuse et des cheveux souvent ondulés; la forme mongoloïde de leurs yeux est peu accentuée, le système pileux est plus développé que chez leurs frères des régions basses, leur peau est également plus foncée. Quant aux Laotiens, je n'en ai plus rencontré depuis mon départ de Raheng; la ligne de démarcation entre les deux familles partirait donc de cette dernière ville et irait recouper, d'après ce qu'on me dit, le Menam Yom, à une ou deux journées en

amont de Saxanalai que je dois visiter ces jours-ci.

A 5 heures, ce soir, nous sommes arrivés à Sawan Kalok (le monde céleste) qui est le chef-lieu d'un nouveau « muong » dépendant comme le précédent du « monthon » de Philsanulok. Les bureaux, tous les bâtiments officiels sont sur la rive gauche, mais de nombreuses cases s'alignent aussi le long de la berge opposée. C'est ici, jusqu'à la saison des pluies, le point terminus de la navigation pour les barques; un peu plus haut, les bancs de sable obstruent la rivière et, à une quinzaine de kilomètres en amont, il y a un barrage de rochers, absolument infranchissable en cette saison. Déjà, tellement les eaux sont basses, nous avons eu beaucoup de peine à arriver jusqu'ici et toutes les maisons sur radeaux ont dû, pour ne pas s'échouer dans des positions gênantes, venir s'amarrer au milieu même de la rivière.

Le gouverneur, rivalisant d'amabilité avec son collègue du « muong » d'aval, nous a fait préparer des chambres dans une très confortable maison d'eau où l'on trouve tout ce qui est d'usage courant chez les Européens qui résident en Indo-Chine, même des lits pourvus de sommiers métalliques. Il a poussé la prévenance, traditionnelle autrefois dans tous ces pays, jusqu'à nous envoyer des œufs, des fruits, des sarcelles et des poules sauvages, s'excusant de n'avoir pu y ajouter un cuissot de chevreuil, mais les chasseurs qu'il a expédiés en forêt ne sont pas encore revenus. Lui-même est venu, après son dîner, passer quelques instants avec nous, causant d'une façon très agréable et

me promettant de mettre à ma disposition un de ses fonctionnaires, très ancien dans le pays, qui me guidera dans la visite, malheureusement trop rapide, que je dois faire à l'ancienne capitale voisine. Décidément, les provinces se suivent et ne se ressemblent guère, l'accueil que je reçois dans ce « monthon » de Phitsanulok va me faire oublier les mésaventures de Raheng.

2 décembre.

Saxanalai est située sur la rive droite du fleuve, à une quinzaine de kilomètres en amont de Sawankalok, dont on lui donne parfois le nom. J'y suis arrivé ce matin en deux petites heures au pas allongé de nos poneys, par une fort belle route kilométrée qui longe la rive droite. N'était que le fil télégraphique, décroché en maints endroits, est descendu à une hauteur telle qu'on risquerait à chaque instant d'être enlevé de sa selle, on pourrait s'y lancer aux grandes allures, mais il faut espérer, pour la rapidité des transmissions télégraphiques, que c'est là un état de choses passager et que l'administration, confiée au si aimable Phya Sri, s'occupera, un jour ou l'autre, de faire mettre ces fils à une hauteur convenable au-dessus de la tête des cavaliers.

Venant après les dégringolades du Phra Vo et du Chong Keb, après les boues de Muong Thani, ce sont là inconvénients de peu d'importance, et par la belle matinée d'aujourd'hui, allant au-devant de la brise, assez fraîche pour faire apprécier le clair soleil,

nous avons fait en somme une ravissante promenade. Sur les deux rives, les habitations se succèdent presque sans interruption entourées de jardins, de vergers, et ombragées par des manguiers et des tamariniers séculaires. Quelques riches pagodes, des châlets qu'habitent deux ou trois Européens, employés des compagnies de teck, entrouvrent seuls, sur tout ce parcours, le rideau continu des cases indigènes, enfermées dans leurs haies verdoyantes.

Le riz étant presque partout coupé, toute la population s'occupe à jardiner sur les talus des berges, récemment découverts par la baisse des eaux, et à pêcher. La rivière est garnie sur ses deux bords de lignes dormantes, sillonnée de batelets qui déploient des sennes, battue et rebattue dans tous ses recoins; tous les engins possibles et imaginables sont ici mis en usage, même le harpon, et le poisson s'accumule dans les paniers ; séché et fumé, il entre pour une grande part dans la nourriture ordinaire des indigènes.

La vieille capitale Saxanalai (le séjour des hommes vertueux) dort sous son manteau de forêts, au milieu de cette animation d'un pays prospère. Elle fut, comme je l'ai dit plus haut, la première résidence des rois de la lignée de Rama Khomeng et, lorsque ce prince l'eut quittée pour s'établir à Sukkhothai, il n'en conserva pas moins son nom, uni à celui de la nouvelle cité, dans la longue litanie de ses titres.

Tracée à l'extrémité d'une chaîne de hauteurs boisées, sur la berge même du fleuve qui lui sert de fossé, elle avait une forme irrégulière, se rapprochant de

celle d'un quadrilatère très allongé. Son grand axe, parallèle au fleuve, qui, à cet endroit, fait un coude orienté ouest-est, mesure plus de 1 500 mètres, alors qu'elle n'a pas plus de 900 mètres en profondeur. Ses remparts de profils différents, plus élevés, semble-t-il, et plus forts dans la partie nord-ouest comme si c'était de cette direction qu'on ait dû craindre le danger sont revêtus extérieurement d'un mur de limonite. Quelques soulèvements rocheux avaient été enfermés dans l'enceinte et le plus élevé paraît avoir déterminé la ligne parallèle aux grandes faces, sur laquelle ont été édifiés les plus importants des édifices religieux de cette antique cité : « stupa » sur l'emplacement réservé aux crémations des corps de la famille royale, « stupa » aux éléphants dont j'ai déjà vu des répliques à Sukkhothai et à Kampheng Pet, sanctuaires entourés de « cheddi », nefs ouvertes dont les toits en tuiles vernissées se sont écroulés, statues colossales du Bouddha, dédorées, découronnées, salies par les mousses et montrant par places l'ébauche de briques et de limonite sur laquelle on avait modelé les détails de la face et du costume, débris vert-de-grisés de statuettes en cuivre ou en alliage ; rien de ce qu'on retrouve là n'est en somme bien nouveau, mais, peut-être encore plus qu'à Sukkhothai, tout cela paraît être l'œuvre d'un art naissant, empruntant ses inspirations aux civilisations voisines sans trop savoir encore les combiner. Comme autour de la capitale sœur, des édifices religieux en assez grand nombre étaient aussi répartis sur le pourtour extérieur de l'en-

ceinte, plus spécialement cependant, sur les faces est et ouest, celle du nord étant serrée de près par le fleuve, et celle du sud par des marécages que les indigènes appellent « nong kuli » (les étangs des roses), alors que rien dans le paysage ne justifie un nom aussi poétique.

C'est dans son passage sous les murs de la ville que le fleuve est coupé par les deux barrières de rochers qui limitent là, en tous temps, la navigation des barques. Elles sont à une distance d'environ deux kilomètres l'une de l'autre, celle de l'amont s'appelant le « Keng luong » (grand rapide) et celle d'aval le « Keng sak » (rapide des teck). La première est de beaucoup la plus importante ; rétréci entre des bancs de roches, le fleuve y écume, bondit et tombe en deux ou trois sauts dans le bief inférieur. Aujourd'hui les habitants des villages voisins se sont réunis pour pêcher dans ces remous où le poisson abonde. De la berge, nous les voyons plonger, tirer la senne, s'éclabousser et nous les entendons rire aux éclats, les filles surtout à qui on ne manque pas de faire des plaisanteries scabreuses.

D'après des traditions locales, le Menam Yom se dirigeait autrefois en aval de la ville, droit vers l'est, et allait rejoindre, à peu près à cette même hauteur, le Menam de Phitsanulok ; mais, à une époque déjà ancienne, cet ancien lit, jalonné encore maintenant par des dépressions marécageuses, se serait envasé et les eaux se seraient tracées, à travers les terres alluvionnaires, le chenal sinueux actuel.

Au coude que fait maintenant le fleuve au-dessous de ces rapides pour reprendre sa route vers le sud, s'élève le plus remarquable des monuments de Saxanalai « le grand prang » qui peut être considéré comme le prototype de ces sortes d'édifices. C'est d'abord un soubassement élégamment mouluré, haut d'une dizaine de mètres, au sommet duquel on accède sur la face est par des escaliers aux marches étroites ; on arrive là devant un petit sanctuaire carré, couvert d'une coupole côtelée, très allongée, dressant jusqu'à une hauteur de trente mètres un trident barbelé à quatre branches. Dans ce sanctuaire obscur où on pénètre par une antichambre fermée d'une porte à deux battants sculptés en plein bois est érigé un lingam, symbole de Çiva. Ne connaissant plus la signification de cet emblème, des bouddhistes dévots l'ont creusé pour y déposer des statuettes du maître, comme en un reliquaire, de même que les bonzes du monastère voisin se sont mis sous la protection de ce monument d'un culte délaissé. Bien qu'il ne présente pas tous les caractères des édifices religieux de l'ancien Cambodge, je crois pouvoir attribuer sa construction à des artistes venus de ce pays où, pendant six siècles, se produisit une si belle floraison architecturale. Je retrouve là en effet l'élégance des moulures, certaines méthodes du gros œuvre, et surtout la silhouette des coupoles côtelées qui coiffent les sanctuaires et les tours d'angle des édifices cambodgiens de la meilleure époque.

Des nefs, des galeries disposées autour du soubas-

sement, probablement de construction postérieure et dues à des ouvriers de moins grande valeur artistique, sont très ruinées, mais on y trouve des tuiles qui sont vraiment d'une fabrication remarquable. Bien que vieilles déjà de plus de huit siècles, elles sont intactes et sonores, comme si elles sortaient du four, et font le plus grand éloge de l'habileté des potiers de ces Thao Thurien que je dois visiter demain.

Un énorme « stupa » en limonite fruste et sans ligne, sorte de monstrueux cône à gradins qui s'élève dans un préau voisin, n'a, au point de vue pittoresque, qu'un intérêt médiocre, mais il n'en est pas de même de l'enceinte, formée de grosses colonnes monolithiques en limonite placées jointives et réunies par un chaperon, qui ne sont autre que la reproduction colossale en pierre des clôtures de pieux entourant ordinairement, encore aujourd'hui, les habitations des chefs « thai ». A cause de leur poids, ces énormes colonnes s'enfoncent peu à peu dans le sol et il faut maintenant se baisser pour passer sous les portes, alors qu'autrefois, disent les notables qui me guident, les éléphants entraient facilement tout harnachés dans le préau.

Le goût du colossal, qui paraît avoir hanté les ouvriers « thai » de la première heure, a produit encore ici une sorte de timbre circulaire, creusé dans un seul bloc de limonite et qui mesure près de cinq mètres de circonférence sur deux mètres de hauteur. C'est du reste un travail grossier et sans autre intérêt que sa masse.

La visite du grand « prang » terminée, les guides me conduisent à un petit édicule appelé « Kuk Phra Ruang » (le sanctuaire de Phra Ruang) ; il est dénué au point de vue architectural de tout intérêt, mais nous avons vu que ce Phra Ruang n'était autre que notre Rama Khomeng, le fondateur de Sukkhothai dont le souvenir est encore très vivant parmi les gens d'ici. Malgré la vénération dont on entoure sa mémoire, sa statue qu'on honorait dans ce sanctuaire ne fut pas à l'abri de la profanation ; elle fut en effet volée, il y a quelques années, et transportée dans la région de Xieng Mai ; si elle est en or, comme on l'affirme, personne ne s'en étonnera par trop. Depuis, une grille de fer a été scellée à l'entrée et ferme maintenant un sanctuaire vide, précaution tardive et que rien du reste ne justifie plus.

Hors ce coin du « prang », où quelques bonzes sont venus élever un monastère, et la piste assez suivie qui la traverse de l'est à l'ouest, tout ce qui fut autrefois enfermé dans les enceintes de la vieille capitale est maintenant abandonné à la végétation intense de la grande forêt. Un sous-bois touffu, peuplé de lianes épineuses, dissimule à tous les regards les débris des édifices, si somptueux pour l'époque, qu'y élevèrent le roi Rama Khomeng et ses ancêtres. Autour de ces remparts enfouis sous la verdure, la vie simple et facile des gens du peuple ne s'est cependant pas éteinte dans cette région privilégiée, une des plus agréables que je connaisse en Indo-Chine, les rois seuls en sont partis ; les rizières séculaires, annuelle-

ment fécondées par les eaux, donnent aux paysans leurs moissons toujours abondantes, la nature leur fait ici une existence exempte de labeurs et de peines. Les temps passés ne leur ont laissé que des souvenirs vagues sur lesquels ils ont brodé mille contes ingénieux et les trouvailles qu'ils font, en retournant la terre de leurs champs, en fouillant la boue des étangs, sont prétextes à des récits nouveaux. On m'a fait voir aujourd'hui deux mains, grandeur nature, provenant d'une statue en bronze du Bouddha laquelle doit être fort belle à en juger par ces fragments, qui ont été seuls retrouvés, à intervalle de plusieurs mois, dans « les étangs des roses » par un pêcheur de grenouilles. Le bonhomme, très malin, faillit s'en faire une petite fortune. Il répandit, en effet, le bruit qu'il suffisait de les toucher pour être guéri des maladies les plus graves. Nombreux sont ceux de tous les temps et de tous les pays qui, dans leur désespérance, ont foi en ces interventions miraculeuses ; on venait donc, de toutes parts aux environs, chercher la santé dans la cabane du pêcheur, qui déjà avait abandonné ses filets et ses harpons, lorsque le gouverneur intervint et réquisitionna les mains bienfaisantes pour les collections archéologiques de l'État, ainsi s'évanouit le rêve doré du pauvre pêcheur de grenouilles.

3 décembre.

Les Thao Thurien (fours des dourions) sont situés sur la rive droite du Menam Yom, à cinq kilo-

mètres environ en amont de Saxanalai. Rien ne paraît actuellement justifier cette dénomination et je n'ai trouvé là aucun de ces arbres dont les fruits délicieux, disent certains gourmets, ont une odeur stercoraire si repoussante. En contre-bas de la piste, une vingtaine de fours à porcelaine abandonnés sont encore en partie remplis de pièces restées à moitié cuites et entourés de monceaux de débris et de rebuts.

A en juger par la forme de certaines de ces pièces, c'était une colonie d'ouvriers chinois qui, probablement sous les auspices des rois de Sukkhothai-Saxanalai, s'était installée en cet endroit. Ils y fabriquaient surtout des vases, des plats, décorés d'un vernis céladon, craquelé ou orné de dessins plus foncés dans la pâte ; il reste peu de chose, à vrai dire, de ce qu'ils ont produit, et dans ces amas de débris qui sont loin, d'ailleurs, d'avoir été complètement examinés, on n'a rien trouvé, à ma connaissance, qui vaille la peine d'être conservé, sinon à titre de document. Je crois, d'autre part, qu'il faut se méfier des porcelaines dites de Sawankalock, qu'on peut acheter à Bangkok à des prix dérisoires ; la date à laquelle fonctionnaient ces fours les rendrait, si elles étaient authentiques, autrement précieuses. Leur fabrication fut, en effet, sans nul doute, contemporaine des deux capitales, puisqu'on trouve dans les pièces de rebut des débris de statuettes et de faiences, représentant des lions, vernissées en blanc, semblables à celles qu'on peut voir dans les ruines voisines. On doit donc les dater du XIIIe siècle, un bel âge pour des porcelaines vernissées qui étaient

encore inconnues en Europe à cette époque. Peut-être, au surplus, en déblayant prudemment, ce qui n'a pas été fait jusqu'ici, mettrait-on à jour quelques morceaux entiers qui nous fixeraient plus complètement sur la valeur artistique de ces potiers des Thao Thurien. Ils n'ont du reste pas laissé d'élèves; avec eux s'est éteinte cette industrie qu'ils avaient importée au Siam; car les porcelaines dites siamoises ont été fabriquées en tout temps, comme de nos jours, dans la région de Canton, et décorées seulement de dessins indigènes.

Revenu à une heure de l'après-midi à la « sala » du Ban Muong Kao (le village de l'ancienne capitale) qui est tout près du grand « phrang », j'ai pu redescendre le fleuve en pirogue, tout en déjeunant. Les rives sont toujours très animées, la pêche bat son plein aujourd'hui comme hier et sans cesse les sennes ressortent lourdes de poissons de ces eaux inépuisables; ici ce sont des cris, des rires, des sauts parmi le frétillement du fretin versé sur le sable, là l'attente patiente des pêcheurs au harpon, embusqués dans un coin d'ombre, adossés à un bloc de rocher qui surplombe un remous.

Je trouve, à mon retour à Sawankalok, accostée près de la maison-radeau, une pirogue dans laquelle sont installés deux photographes japonais, en quête de clientèle et de vues pour cartes postales. Ce sont les premiers que j'aie rencontrés depuis mon départ de Bangkok sur tout le long parcours que je viens de faire. Ceux-ci ont déjà cependant visité une grande

partie du Siam, allant de « muong » en « muong », de bourg en bourg, et paraissent avoir fait de bonnes affaires, car il devient de mode, parmi les fonctionnaires et les Siamois aisés, de laisser une photographie en souvenir de leur visite, soit à l'ami, soit au collègue chez qui ils sont descendus. Le salon du gouverneur de Sawankalok est entièrement tapissé de ces cartes de visite ultra-modernes, et il me demande instamment de me laisser mettre aussi dans cette galerie, mais, ajoute-t-il, « en grand uniforme et avec toutes vos décorations », — sans quoi, bien évidemment, je ferai triste figure au milieu de cette brillante réunion. Je ne puis malheureusement le satisfaire, mais je lui promets de penser à lui à mon retour à Bangkok et prends congé, car demain matin je vais me mettre en route, en lui disant combien j'emporte bon souvenir de ce joli coin du Haut-Siam où les heureux hasards de sa carrière administrative l'ont amené.

4 décembre.

Une étape de vingt-huit kilomètres m'a conduit aujourd'hui de Sawankalok sur le Menam central à Pixai sur le Menam oriental. La route toute droite est exactement orientée ouest-est ; elle pourrait être parfaite avec un peu d'entretien, mais c'est là chose à laquelle il ne faut pas encore songer de longtemps. Le pays est plat, sans relief aucun, peu habité et couvert en grande partie de forêts marécageuses où les éléphants sauvages abondent. Ceux-ci ont malheureusement la

fâcheuse manie de suivre les sentiers frayés, et cette piste, qui est la plus fréquentée du pays, paraît leur plaire tout spécialement, car toute la journée nous avons relevé les traces gênantes de leurs passages. Lorsqu'ils ont traversé, grands et petits, en file indienne comme ils font, les endroits où le sous-bois plus épais entretient une continuelle fraîcheur, le sentier est derrière eux défoncé, creusé de trous ronds, de profondeurs inégales, desquels les hommes et les chevaux ont peine à se dégager. Ces gros animaux ont encore d'autres méfaits à se reprocher ; ils sont en partie cause de l'absence de cultures dans ces régions pourtant fertiles, car il leur arrive fréquemment de bouleverser en une nuit toute une vallée de rizières. Nous avons cependant longé, pendant quelque temps, une vaste clairière où l'on fait en ce moment la moisson ; mais, me disent les guides, les gens des villages voisins ont monté la garde depuis des mois autour de leurs champs, sonnant de la trompe, agitant des crécelles et allumant des feux au moindre indice de l'arrivée du troupeau dévastateur.

Non loin de là, nous traversons, sur un pont en bois de teck, une dépression marécageuse qui n'est peut-être qu'un canal asséché. Mes hommes prétendent que c'est là l'ancien lit du Menam Yom, alors qu'il se jetait dans le Menam oriental à hauteur de Pixai. Les exemples de pareils déplacements de rivières sont assez communs dans ces terres alluvionnaires et sans ossature immédiate pour qu'on puisse accorder quelque crédit à ces traditions indigènes, sauf vérification postérieure.

Le Menam oriental au débouché de la route me produit un effet médiocre ; plus profond, plus longtemps navigable que le Meping, il est loin d'être aussi large et aussi majestueux. Il n'a déjà plus son cours torrentiel et se présente plutôt avec ses berges nues et ses sinuosités, comme un cours d'eau ayant atteint son régime deltaïque. Il est large de cent cinquante mètres à peine et coule entre des falaises glaiseuses qui ont sept ou huit mètres de hauteur.

J'ai du reste tout le temps d'admirer le paysage ; car, pour éviter les ennuis d'un passage, j'ai renoncé à aller demander l'hospitalité au chef de l' « ampheu » qui a son habitation et ses bureaux sur la rive gauche et je me suis assis sur un talus gazonné, attendant les coolies. Ils arrivent en débandade par deux, par quatre ; les uns, parce qu'ils sont malingres et fatigués, beaucoup, tout simplement parce que cela leur a plu, se sont arrêtés en route : aussi fait-il nuit noire depuis longtemps, lorsque tout mon convoi est réuni sur le bord du fleuve. Alors, il est vrai, toute fatigue cesse, ceux de ces traînards invétérés qui sont arrivés clopin-clopant se redressent, ceux qui étaient à moitié morts reprennent vie, tous me demandent de les payer de suite et, tandis que quelques-uns rentrent dans les maisons voisines, le plus grand nombre repart allègrement pour Sawankalok.

5 décembre.

Pixai est un ancien « muong » qui, par suite de la réorganisation administrative dont j'ai parlé, est

devenu simple chef-lieu d' « ampheu », c'est en somme un centre de peu d'importance, divisé en deux quartiers, un sur chaque rive. Tous les bâtiments officiels sont sur la rive gauche.

Nous avons quelque peine à y trouver les deux embarcations qui nous sont nécessaires, encore le capitaine F... est-il obligé de compléter, avec les gendarmes du poste, l'équipage de la sienne. Nous finissons cependant par démarrer et nous voilà descendant le fleuve à la rame. Les berges sont, le plus souvent, coupées à pic et dénudées, laissant voir les couches d'alluvions qui se sont superposées au cours des siècles. Ailleurs, aux coudes surtout, elles s'inclinent en pentes douces, se terminant par de grands bancs de sable et alors elles sont cultivées, plantées de légumes et de tabac. Les cases et les pagodes se succèdent à intervalles assez rapprochés, le pays reste plat, c'est à peine si l'on aperçoit à l'orient la silhouette bleuâtre des montagnes qui ourlent le plateau laotien.

Les eaux paraissent, comme celles du Menam Yom, excessivement poissonneuses. Tout à l'heure, alors que nous étions arrêtés sur un banc de sable pour dîner, des vagues de fretin venaient déferler sur le bord. Deux femmes, en se servant d'un simple panier sans fond qu'elles jetaient sur la masse frétillante, en ont en quelques instants rempli leur barque.

La lune s'étant levée ce soir très claire dans un ciel sans nuage, mes bateliers sont repartis après quelques heures de repos, et, se laissant aller au fil de l'eau,

sont venus accoster en pleine nuit au « muong » Siphirom, un appontement en bambous élevé récemment à l'occasion du passage de quelque haut personnage.

6 décembre.

Ce soir, à 4 heures, nous sommes arrivés à Phitsanulok sans incidents. Nos bateliers ont ramé toute la journée, en ne se relayant guère que pour déjeuner. On peut être étonnné d'une pareille endurance; mais journellement les Indo-Chinois, Annamites, Siamois et Cambodgiens accomplissent de telles performances, le plus simplement du monde. Cela tient surtout à leur manière de nager debout face à l'avant; ils ne font ainsi effort sur l'aviron que par le poids de leur corps, balancé d'un mouvement régulier et, de cette façon, des enfants arrivent à ramer pendant des heures sans se lasser.

Toujours un rideau de cases, de jardins, de pagodes suit sur chaque bord les sinuosités du fleuve; au delà, après quelques rizières, c'est le désert, la forêt ou les marécages, des régions plates, monotones, sans rien qui fixe le regard.

Au « monthon », on nous attendait et on fait déménager, pour m'installer dans la maison radeau qu'elles occupent, quatre ou cinq jeunes femmes, qui ont l'air de trouver l'aventure tout à fait drôle, car elles sortent leurs nippes et leurs paniers en riant aux éclats.

Pendant qu'on procède à cette expulsion si joyeusement acceptée, j'admire de la berge les effets du

soleil couchant sur la rive opposée, qui est maintenant magnifiquement éclairée. Les toits rouges des pagodes, le blanc patiné de leurs façades se marient heureusement avec le vert sombre du feuillage des tamariniers ; au-dessus, la coupole, nouvellement redorée d'un « prang », éclate en une note vive au milieu des palmes des cocotiers et des éventails des palmiers à sucre, une lumière blonde éclaire tout et le fleuve soulignant ce tableau, roule des flots d'or en fusion.

7 décembre.

Phitsanulok (le monde de Wishnou) qui est un chef-lieu de « monthon », fut fondée sans doute vers le commencement du XIII[e] siècle ou, tout au moins, avait déjà à cette époque une certaine notoriété. Son enceinte fortifiée paraît cependant d'une date plus récente ; elle est formée d'un premier retranchement à revêtement extérieur de briques et, par partie, extérieurement, d'un second moins élevé et moins large, non revêtu ; ils dessinent un carré qui mesure deux kilomètres sur chacune de ses faces. Autrefois le fleuve passait à un kilomètre environ vers l'ouest ; aujourd'hui, soit qu'il se soit détourné de lui-même, soit, ce qui est plus probable, qu'il ait agrandi et fouillé une prise d'eau artificielle, il coupe la ville en diagonale, formant deux quartiers inégaux. Celui de la rive droite est le quartier officiel. Là, le long de l'unique rue parallèle aux berges, s'alignent les casernes, les bureaux, les habitations du « Thesa »,

chef du « monthon », et celles de la plupart des fonctionnaires sous ses ordres. Comme partout ailleurs, ce sont des constructions en bois de teck, en forme de chalets, au milieu de pelouses fermées de barrières blanches. Derrière, des terrains vagues, couverts d'une brousse épaisse, s'étendent jusqu'aux remparts.

En amont, près des casernes deux chalets jumeaux sont habités, l'un par le missionnaire américain que j'ai rencontré à Muong Thani, l'autre par un de ses confrères qui est plus spécialement médecin et pharmacien. La Société évangélique à laquelle ils appartiennent a cru par cette adjonction philanthropique augmenter sa clientèle religieuse. Il semble, d'après ce qu'on me dit ici, qu'elle se soit trompée et que le praticien n'ait pas eu plus de clients que le prédicant de fidèles. Il semble en effet qu'au Siam nos médecins aient beaucoup de peine à faire adopter leurs méthodes et à s'imposer, aussi bien dans les milieux aristocratiques qu'ailleurs. Quelques-uns de ceux avec qui j'ai pu être en relations à Bangkok m'ont édifié à ce sujet. Survient-il un cas urgent, l'aggravation rapide d'une maladie jusque-là bénigne, on les fait appeler en toute hâte, mais on se garde bien le plus généralement de suivre leurs ordonnances, et on court de nouveau, eux partis, à l'officine du pharmacien chinois le plus proche. Cette tentative médico-religieuse de Phitsanulok paraît donc avoir avorté. Les deux pavillons de la mission dont l'un porte cette indication : « Ici on enseigne la religion » et l'autre « École pour les gens du peuple » restent déserts et une gracieuse

fillette d'une dizaine d'années, blonde et rose, jouant avec sa mère, m'a semblé en être toute l'animation et toute la joie.

Sur la rive opposée, quelques habitations particulières, mais surtout des pagodes et encore des établissements officiels, le tribunal, la prison, bordent également l'unique rue qui longe le fleuve; puis, comme sur la rive droite, la brousse recommence aussitôt, pour s'étendre en fourrés impénétrables jusqu'aux murs d'enceinte, qu'elle couvre de son manteau uniforme.

La plus belle des pagodes de Phitsanulok est celle de Théphajen qui est située à peu près au centre de la ville. Elle date sans doute de l'époque même de la création de celle-ci, mais fut, au cours des siècles, constamment agrandie et ornée par la foi des fidèles. La grande nef est très ornée et ses portes, encadrées de motifs saillants polychromes, avec leurs battants incrustés de nacre, sont remarquables. Sur ces battants, des inscriptions en caractères d'une forme particulière, écrits de bas en haut en colonnes verticales et de gauche à droite, portent la date 2299 de l'ère bouddhique, soit 1756 A.D.

Aujourd'hui dimanche « van phra », jour saint également pour les Siamois, il y a foule. Je remarque près de l'autel un homme d'une cinquantaine d'années, à moustache grise, qui, ayant disposé des fleurs et des baguettes d'encens dans un vase doré, était allé les déposer dévotement sur l'autel et, après avoir mis en mouvement le cylindre d'une boîte à

musique était venu se rasseoir sur sa natte et se prosterner devant le Maître. C'est le gouverneur d'Outaradit, lieutenant-colonel d'infanterie, qui fait ici l'intérim du « Thesa » actuellement à Bangkok et que j'avais vu hier au soir, mais en tenue. Aujourd'hui, il a repris ses vêtements nationaux, laissé sa défroque européenne dans l'étroite pirogue où il est resté logé pendant tout son intérimat et, ainsi dévot et simple, il me paraît tout à fait sympathique et respectable. M'ayant aperçu, il est venu vers moi et m'a fait lui-même visiter ce sanctuaire très vénéré où les ex-voto abondent.

Tout un système de galeries, éclairées seulement par des jours en meurtrières, se développe autour de la nef principale. Là sont rangées, par centaines, les statues dorées des bodhisattva, figés dans la même pose contemplative, mais, chose rare, avec des physionomies qu'on a cherché à rendre différentes. A côté, un « prang », qui paraît être une réplique réduite de celui de Saxanalai, est en réparation ; de grands échafaudages le masquent en partie et c'est sa coupole, nouvellement redorée, que je voyais hier, en arrivant, se dresser étincelante sous l'incendie des rayons du soleil couchant.

Ce sont là les seuls vestiges entretenus des anciens édifices religieux qui occupèrent autrefois toute cette partie de l'enceinte. Dans le préau même au milieu duquel s'élève le « prang », on trouve déjà des nefs ruinées, des « cheddis » renversés et des fragments de statues en pierre ou en bronze, mais il y en a, me dit-

on, beaucoup d'autres, enfouis sous la brousse épaisse faite de ronces et de bambous épineux, qui couvre tout maintenant, jusque par delà la ligne des remparts.

Sur cette même rive, en aval et à l'extérieur de l'enceinte, une cinquantaine de boutiques chinoises, serrées en bordure du fleuve, constituent le marché, qui paraît d'une importance médiocre. Il n'y a point ici évidemment de trafic autre que celui du riz, provenant des cultures de la rive droite et des quelques rizières semées çà et là dans la plaine marécageuse qui s'étend vers l'est. Le gros commerce sur cette rivière se fait avec le haut pays, les régions de forêts dont les produits ne font que passer ici pour aller transborder à Packam Pho ; encore le teck paraît-il plutôt rare dans les vallées supérieures de ce Menam oriental, car nous n'avons croisé depuis Pixai aucun radeau.

Phitsanulok est donc essentiellement un centre administratif et comme un relai militaire entre le delta et les « muong » turbulents de la frontière septentrionale.

Pendant que je visitais sa résidence, le haut fonctionnaire qui administre le « monthon » est arrivé. C'est un homme de taille moyenne, à figure intelligente, qui a dû habiter Bangkok pendant longtemps, car il est très au courant des choses européennes. Il s'excuse de n'avoir pas mis à ma disposition la maison disposée pour les hôtes, mais elle est ocupée aujourd'hui par deux Anglais, attachés au ministère de la Justice, qui vont à Nan en inspection ; voulant cependant m'être agréable, il m'offre sa chaloupe

jusqu'à Nakhonsawan, où je dois trouver celle de la gendarmerie provinciale, tout s'arrange donc pour le mieux.

J'étais à peine rentré chez moi qu'un petit fonctionnaire est venu m'apporter, de la part du gouverneur, tout un quartier de porc et quelques paires de volailles : attention très appréciable dans un pays où il est si difficile de se ravitailler. C'est là un restant des vieilles traditions, que l'européanisation actuelle du pays fera disparaître, comme tant d'autres, et où on a voulu, bien à tort selon moi, trouver du servilisme d'un côté et de la concussion de l'autre. Cette coutume s'était perpétuée sans doute et généralisée dans l'Indo-Chine, par suite d'un état de choses qui n'a pas disparu et avec lequel on devrait cependant compter.

8 décembre.

La chaloupe du « Thesa » remorque nos « bateaux-canards » en se hâtant autant qu'il lui est possible car il y a des hauts-fonds vers l'aval, les eaux baissant toujours, et le patron craint d'être bloqué pour la saison loin de son point d'attache.

Le pays moins habité change d'aspect, nous entrons dans une région de dépressions marécageuses, à travers laquelle le régime du fleuve devient tout à fait deltaïque. Il se divise en plusieurs bras, jette à l'est et à l'ouest des canaux, qui viennent le rejoindre en aval ou vont déboucher dans le Menam Yom, drainant les eaux des plaines noyées de l'intérieur. Tantôt des coulées nouvelles s'entr'ouvrent, tantôt des bras anciens se

ferment, envasés à leur ouverture supérieure, se transforment en culs-de-sac inutilisables, que les riverains sont obligés d'abandonner pour aller porter leurs pénates ailleurs. C'est ce qui vient de se produire pour le vieux Pichit, dont je trouve les habitants campés à quelques kilomètres de leurs anciennes cases. Ainsi, d'année en année, se remanie la carte de cette région.

Le grand bras que nous suivons n'a plus guère qu'une cinquantaine de mètres de largeur, il est très sinueux. Les berges, moins peuplées, sont nues et laissent voir des plaines immenses, incultes, couvertes à perte de vue de hautes herbes, sans même un bouquet de forêts. Les Chinois sont relativement nombreux ici, assez pour y avoir élevé des pagodes, on me dit que ce sont pour la plupart des coolies qui ont déserté les chantiers de la ligne ferrée et sont venus s'installer sur les bords du fleuve. Les uns sont commerçants, fabricants de barques, les autres cultivent le coton et les patates, font des jardins sur les talus fertilisés par les crues, mais sans créer cependant d'établissements durables, restant un peu en campement, comme des gens qui saisiront la première occasion favorable de s'associer à un petit commerce, rêve de chacun d'eux à l'étranger. Cela est si évident que je ne puis croire à la réussite des essais de colonisation agricole par les Chinois, qu'on a tentés et qu'on tente encore en Indo-Chine, sans résultats appréciables du reste jusqu'ici. Nulle part, en effet, ils ne se trouveront dans une situation meilleure et

seront plus maîtres d'eux-mêmes, ce qui est une condition de leur acclimatement, mais il me semble désormais prouvé que leur amour séculaire de l'agriculture n'est pas chez eux un article d'exportation.

Nous nous sommes arrêtés ce soir devant un hameau, formé de trois cases dressées à la chinoise à même le sol; le talus seul, qui, en cet endroit, est assez incliné et formé sur plusieurs mètres de profondeur de terre végétale, est planté de patates; les hautes herbes, les roseaux aux feuilles coupantes comme des scies, poussent d'autre part jusqu'à la faible barrière de bois secs qui entoure les cases et s'étend de là à l'infini vers l'horizon. Il n'y a que peu de meubles dans ces huttes sordides, pas de bétail, quelques maigres poulets ; l'année prochaine, sans doute, le hameau sera abandonné.

9 décembre.

Toute la matinée, le fleuve a gardé le même aspect, les berges cependant sont plus animées. Les groupes de cases sont moins rares, moins éloignés les uns des autres, quelques bouquets d'arbres les ombragent, et la chaîne qui, vers l'est, masque la vallée de Petchaburi, coupe maintenant l'horizon d'une ligne horizontale bien nette.

Vers 4 heures, nous arrivons au confluent du Menam Yom et aussitôt commencent les faubourgs de Paknam Pho. D'ici jusqu'au carrefour du Meping, les radeaux de teck, rangés le long des deux rives forment à ce boulevard d'eau, long de plusieurs kilo-

mètres, de larges trottoirs de bois flotté. Pêle-mêle et de plus en plus nombreuses, viennent ensuite les maisons-radeaux, peintes de couleurs claires, égayées de fleurs et d'arbustes ou encombrées des marchandises que déversent les grosses jonques ventrues, amarrées au seuil même. C'est toujours la même activité, le même va-et-vient d'embarcations, les unes lentes semblent avec leurs équipes de percheurs de grandes araignées paresseuse, les autres vives se hâtent sous l'impulsion de leur hélice, laissant derrière elles un remous qui s'élargit et balaye la rivière. M. Fournereau, qui a visité cet endroit en 1891, n'y a trouvé, dit-il, qu'un marché sans importance : il s'est joliment développé depuis.

Aujourd'hui, je passe sans m'arrêter et gagne au plus vite l'appontement de Nakhon-Sawan, prêt à prendre la première chaloupe de commerce qui descendra le fleuve, car toutes celles de l'administration sont indisponibles et j'ai scrupule à garder celle qu'on m'a prêtée à Phitsanulok, que le moindre retard peut désormais bloquer pour toute la saison.

Ce soir, cependant, il ne faut guère compter me mettre en route et j'en profite pour visiter la prison, qui est du reste située justement en face de l'endroit où je me suis arrêté. C'est un quadrilatère de murailles en briques, avec, aux angles, des tourelles de garde qui ne communiquent qu'avec l'extérieur. La porte d'entrée, grillée et verrouillée comme il convient à toute porte de prison qui se respecte, n'est, il est vrai, gardée que par un détenu. A droite et à gauche

sont les bureaux et le logement du gardien-chef, qui est un Chinois, ainsi du reste que ses sous-ordres. Un préau occupe ensuite tout le reste de l'enceinte; au milieu quatre cages fermées de barreaux en bois, perchées sur de hauts pilotis, sont les locaux pénitentiaires. C'est simple, mais très hygiénique, et la surveillance est des plus faciles.

Malgré tout l'appareil de chaînes, de colliers, de ceintures de fer que traînent les prisonniers, le régime de ces maisons de force est des plus doux. Toute la journée, ils sont libres, hommes et femmes dans l'intérieur du préau, à peine employés à quelques petites corvées intérieures, et ne sont remis en cage que le soir. Quelques-uns vont travailler au dehors, mais là aussi l'indolence des détenus et celle des surveillants s'associent pour qu'il soit produit le minimum d'efforts. Évidemment, les chaînes moyenâgeuses, les colliers et les ceintures de fer qui font dans la prison et autour des équipes de prisonniers un continuel bruit de ferraille ont un aspect terrifiant, mais il faut croire qu'il y a des accommodements, même avec les geôliers chinois, puisque j'ai vu tout à l'heure un détenu, qu'on avait chargé de conduire un cheval au fleuve, décrocher ses entraves, les rouler à sa ceinture, monter à califourchon sur l'animal, puis, au retour, remettre ses fers en vue de la prison et reprendre alors le pas traînant du bagnard.

10 décembre.

Une grosse chaloupe de commerce, qui venait de quitter Paknam Pho, s'est arrêtée pour me prendre au passage. Je dis au revoir au capitaine F..., qui, dans quelques jours, regagnera son trou de Mesot, et, tandis qu'on se met en route, je tâche de me caser. Le pont inférieur est encombré par les machines, les bagages et de nombreux passagers ; il y fait chaud et mes boys y trouveront tout juste de la place. Je grimpe donc sur le pont supérieur, qui est lui-même couvert d'un toit si bas que je ne puis m'y tenir debout ; il y a là une cabine ; mais, comme elle est placée au-dessus des chaudières, on ne peut guère s'en servir que pour s'y suicider à l'étouffée ; pour m'installer, le patron, un Siamois, comprime énergiquement les passagers asiatiques et les refoule dans des cursives si étroites que personne n'y peut plus circuler. Il arrive ainsi à dégager trois ou quatre mètres carrés de pont autour de la roue du gouvernail qui est placée à l'avant, et nous nous les partageons, lui, le barreur, un bonze, deux ou trois Siamois cossus, et moi. Une fois encastré dans le coin qu'on m'a laissé et où on m'a fait du reste aussi large part que possible, il ne faut plus songer à remuer jusqu'à l'arrivée à destination. Fort heureusement, nous jouissons là du déplacement d'air de la vitesse, ce qui rend le soleil très supportable et fait passer sur les inconvénients nombreux de cet encaquement, auquel nos membres raides d'Européens et notre besoin

ıcessant de mouvement ont peine à se plier.

Nous remorquons deux chalands, qui viennent de ransporter à Paknam Pho du matériel de chemin de er, et nous en prenons un troisième en route. Le paon, qui est en même temps propriétaire de la chaoupe, me dit que les travaux de la ligne sont actuelement très avancés et que, selon toute probabilité, ı locomotive montera jusque-là en janvier.

Une dizaine de remorqueurs nous ont croisés dans ı journée, véritables mères gigognes, traînant chaun 30 ou 40 jonques bondées de coolies pour les hantiers de la ligne. Ils arriveront difficilement, car ous avons déjà talonné deux ou trois fois et la baisse es eaux s'accentue, c'est en tous cas le dernier oyage qu'ils font cette année et ils ne reprendront e service qu'en juin prochain.

Du pont plus élevé de la chaloupe, je vois mieux le aysage qu'à la montée et je puis suivre vers l'ouest ı ligne continue de la chaîne péninsulaire; de même, ers l'est, les hauteurs isolées m'ont paru plus nomreuses.

Avec le soir, la brise maintenant fraîchit; mais omme j'ai promis une gratification à l'équipage, si ious arrivions demain avant midi, ils ont décidé de narcher toute la nuit; je n'ai donc d'autres ressources ue de me rouler dans mes couvertures; près de moi, hacun en fait autant, le bonze n'est plus qu'un tas l'étoffes jaunes, et un solide Chinois qui ronfle comme ın tuyau d'orgue a réussi à se glisser jusque sous ma haise.

11 décembre.

Quand je me réveille, assez ankylosé par le froid et par la position incommode que j'ai dû garder, nous sommes déjà en plein delta. L'eau affleure les berges et, par endroits, passe entre les bouquets de bambous pour s'épendre sur la vaste plaine couverte de rizières, tapis où s'harmonisent toutes les nuances du vert, si étendu que les paysans qui vont à leurs champs ne sont plus, là-bas, que de minuscules taches noires. C'est là, la vraie richesse du Siam, les greniers inépuisables où vient s'alimenter une partie de l'Extrême-Orient. Le patron de la chaloupe, qui paraît jouir d'une certaine aisance, me dit avoir acheté des rizières de ce côté, il y a une dizaine d'années ; depuis elles ont doublé de valeur ; mais, tout compte fait, au prix actuel, le métayage qui est très pratiqué rapporterait encore du 6 p. 100, ce qui est un beau denier.

La navigation est maintenant des plus actives autour de nous, les sampans, les jonques de pêche, les pirogues vont et viennent. Nous passons devant Bang Pa In, Vat Pak Ret ; déjà les maisons radeaux sont nombreuses le long des rives, des villas apparaissent au milieu de jardins, ce sont les faubourgs amont de Bangkok. Voici la scierie du millionnaire Kim Sen Ly, le village annamite de Sam Sen, des palais, la ville royale, le port de guerre, les khlong putrides du Sampheng, les légations, et enfin l'hôtel d'où je suis parti, il y a deux mois, pour cette tournée

de 1800 kilomètres que je conseille aux touristes en quête de chemins nouveaux, et pour qui je serais heureux, d'avoir aplani, en les leur signalant, les difficultés, en somme sans importance, de ce voyage.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

BANGKOK. — QUELQUES GÉNÉRALITÉS SUR LE SIAM, LES SIAMOIS ET LES ÉTRANGERS

CHAPITRE II

DE BANGKOK A RAHENG

CHAPITRE III

DU MEPING AU GYAING

CHAPITRE IV

MOULMEIN, RANGOON

CHAPITRE V

DE KOKARIT A BANGKOK PAR LES ANCIENNES CAPITALES SIAMOISES

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

BINDING LIST JUN 1 1954

HAs
L9628si

581787
Lunet de Lajonquière, Étienne Edmond
...Le Siam et les Siamois.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

